

Le
LIVRE
de
POCHE

Philip K. Dick

Le temps
désarticulé

Texte intégral

PHILIP K. DICK

LE TEMPS DÉSARTICULÉ

traduit de l'américain par Philippe R Hupp



Calmann-Lévy

Ce roman a paru sous le titre original :
TIME OUT OF JOINT

Philip K. Dick, 1959
Pour la traduction française :
Calmann-Lévy, 1975

I

VICTOR NIELSON alla chercher derrière, dans la chambre froide, un chariot de pommes de terre nouvelles et l'amena au rayon primeurs. Il commença à garnir le bac presque vide, en inspectant une pomme de terre sur dix pour s'assurer qu'elle n'était pas pourrie ni éraflée ; il en laissa tomber une grosse. En se baissant pour la ramasser, il balaya du regard les caisses, les enregistreuses et les présentoirs de cigares et de sucreries, entr'aperçut la rue par les larges portes de verre. De rares passants déambulaient sur le trottoir ; il saisit un fugitif éclat de soleil sur l'aile d'une Volkswagen qui sortait du parking réservé au magasin.

« Était-ce ma femme ? demanda-t-il à Liz, l'imposante Texane de service à la caisse.

— Pas que je sache », répondit la jeune fille. Elle tapa deux cartons de lait et un paquet de bœuf maigre haché. Le client à l'âge respectable plongea la main dans sa poche intérieure pour sortir son portefeuille.

« En principe, elle doit passer, expliqua Vic.

— Prévenez-moi quand vous la verrez. » Margo devait conduire Sammy, leur gamin de dix ans, chez le dentiste pour une radiographie. Comme on était en avril – le mois du paiement des impôts sur le revenu – le niveau du compte en banque était particulièrement bas, et Vic redoutait les résultats de la radio.

Puis, incapable de supporter l'attente, il glissa une pièce de dix *cents* dans le téléphone placé près des boîtes de soupe et composa son numéro.

« Allô ? » C'était la voix de Margo.

« L'as-tu emmené ? »

Margo se mit à déverser : « J'ai dû téléphoner au docteur Miles pour remettre le rendez-vous à plus tard. Vers midi, je me

suis rappelée que c'est aujourd'hui qu'Anne Rubenstein et moi devons donner cette pétition au Conseil de la Santé ; il faut qu'ils l'aient aujourd'hui parce que, d'après ce qu'on nous a dit, c'est maintenant qu'ils accordent les contrats.

— Quelle pétition ? demanda-t-il.

— La pétition pour forcer la ville à raser les trois vieux lotissements inachevés, éclaircit Margo. Là où les gosses vont jouer après la classe. C'est dangereux. Il y a du fil de fer rouillé, des plaques de béton brisées et...

— Tu n'aurais pas pu l'envoyer par la poste ? » coupa-t-il. Mais, au fond de lui-même, il se sentait soulagé. Après tout, les dents de Sammy pouvaient encore tenir un bon mois. Il n'y avait pas urgence. « Combien de temps cela va-t-il te retenir ? Si je comprends bien, tu ne passes pas me prendre ?

— Je n'en sais rien, dit Margo. Écoute, mon chéri, il y a plein de dames en ce moment dans le living – on est en train de songer aux questions de dernière minute qu'on va poser en présentant la pétition. Si je n'ai pas le temps de te ramener à la maison, je te téléphone vers cinq heures. D'accord ? »

Après avoir raccroché, il se dirigea vers la caisse. Aucun client ne se présentait, et Liz avait allumé une cigarette. Elle lui lança un sourire de sympathie – comme l'appel d'un phare. « Comment va votre petit ?

— Bien, répondit-il. Sûrement content de ne pas y aller.

— Moi, le vieux dentiste chez qui je vais, il est formidable, gazouilla Liz. Il doit avoir presque cent ans. Il ne fait jamais mal ; il gratte simplement et c'est fini. » De l'ongle du pouce, verni de rouge, elle écarta sa lèvre pour exhiber la couronne d'or d'une molaire supérieure. Quand il se pencha pour voir, un souffle de fumée et de cannelle l'enveloppa. « Vous voyez ? fit-elle. Il m'a tout ôté, et je n'ai pas eu mal. Non, je n'ai jamais eu mal ! »

Je me demande ce que dirait Margo, pensa Vic. Si elle passait par la porte à cellule photo-électrique qui s'ouvre dès qu'on approche et qu'elle me surprenne en train de contempler l'intérieur de la bouche de Liz. Surpris à se livrer à une nouvelle pratique érotique dernier cri dont le rapport Kinsey ne fait même pas encore état.

Alors que, d'ordinaire, les clients faisaient la queue aux caisses, le magasin, cet après-midi-là, était quasiment désert. La récession, se dit Vic. Cinq millions de chômeurs recensés en février. Nous commençons à en subir les conséquences. Il gagna les portes de devant et là, observa les passants. Aucun doute. Moins de gens que d'habitude. Ils sont tous chez eux à faire le compte de leurs économies.

« Mauvaise année, pour nous, confia-t-il à Liz.

— Qu'en avez-vous à faire ? répliqua cette dernière. Vous n'êtes pas propriétaire, vous travaillez simplement ici, comme nous. Et cela vous fait juste moins de travail. » Une cliente venait de commencer à déposer ses achats de denrées alimentaires sur le comptoir roulant ; Liz les enregistra tout en poursuivant la conversation, le dos tourné à Vic. « De toute manière, je ne pense pas qu'il y aura une dépression, ce ne sont que des histoires à la sauce démocrate. J'en ai assez de ces démocrates à l'âge de la retraite qui veulent nous faire croire que l'économie est sur le point de s'écrouler, et autres salades de ce genre.

— Vous n'êtes pas démocrate ? lui demanda Vic. Et vous venez du Sud¹ ?

— Je ne le suis plus. Plus depuis que je suis montée ici. Nous sommes dans un État républicain, et je suis donc républicaine. » La caisse enregistreuse claqueta, cliqueta, et le tiroir jaillit. Liz glissa les achats dans un sac en papier.

De l'autre côté de la rue, l'enseigne de l'American Diner Café accrocha le regard de Vic – et il songea que l'heure était sans doute venue de prendre le café de l'après-midi. Il signala à Liz :

« Je reviens dans une dizaine de minutes. Pensez-vous pouvoir tenir le fort toute seule ?

— Oh ! bien sûr, glapit gaiement Liz tandis que ses mains rendaient la monnaie. Allez-y tout de suite pour que je puisse sortir faire quelques courses plus tard. Allez-y, allez-y ! »

Il quitta le magasin les mains dans les poches et s'arrêta au bord du trottoir pour chercher une brèche dans la circulation. Il

¹ Les États du Sud ont une réputation de bastions démocrates. Ou tout au moins avaient. (N.d.T.)

ne se donnait jamais la peine d'aller jusqu'au passage pour piétons, mais traversait directement en face du café, même s'il lui fallait pour cela patienter plusieurs minutes – il y mettait un point d'honneur, et pour ainsi dire, sa dignité d'homme entrait en ligne de compte.

Et voici qu'il se retrouvait au café, assis dans son coin, son expresso devant lui.

« Journée bien calme », observa Jack Barnes, qui tenait le rayon chaussures chez Samuel, une boutique pour hommes. Comme d'ordinaire, avec son allure flétrie, Jack donnait l'impression d'avoir cuit à l'étuvée depuis le matin dans sa chemise de nylon et son pantalon informe. « Ce doit être le temps, ajouta-t-il. Quelques belles journées de printemps, et tout le monde se mettra à acheter des raquettes de tennis et des réchauds de camping. »

Dans la poche de Vic se trouvait le dernier bulletin du Club du Livre du Mois. Margo et lui y avaient souscrit plusieurs années auparavant, à l'époque où ils avaient acheté une maison, en versant un acompte, dans un quartier où une telle souscription s'imposait.

Il étala la brochure et la fit pivoter pour que Jack pût la lire. Mais, visiblement, le vendeur de chaussures n'était pas intéressé.

« Adhère donc à un club du livre, recommanda Vic. Cultive-toi.

— Des livres, j'en lis, plaida Jack.

— Ouais, ces bouquins de poche que tu trouves au drug, chez Beckers. »

Jack protesta : « Ce dont ce pays a besoin, c'est de la science, pas du roman. Tu sais très bien que les clubs du livre refilent surtout ces romans pornos sur des petites villes où on commet des crimes passionnels, avec toute la boue qui remonte à la surface. Je n'appelle pas cela aider la science américaine.

— Le Club du Livre du Mois a aussi distribué *l'Histoire* de Toynbee, contra Vic. Cela ne fait pas de mal, de lire ce livre-là. » Il avait reçu cet ouvrage en prime, et sans l'avoir encore tout à

fait terminé, il n'en reconnaissait pas moins qu'il s'agissait d'une réussite magistrale, tant sur le plan littéraire qu'historique, une réussite qui méritait sa place dans sa bibliothèque. « Et de toute manière, reprit-il, si certains livres sont mauvais, ils valent encore largement tous ces films de *teenagers* dégoûtants, tous les films de James Dean et sa bande, de vrais dépotoirs ! »

Jack lut du bout des lèvres le titre de la sélection du mois proposée par le Club du Livre. « Un roman historique, fit-il, sur le Sud. L'époque de la guerre civile. Ils nous ressortent toujours ces histoires. Elles ne s'en lassent jamais, les vieilles qui font partie du club, de lire toujours la même chose ? »

Vic n'avait pas encore eu l'occasion, jusqu'à présent, d'examiner sa brochure. « Je ne prends pas chaque fois la sélection. » Le livre du mois, en l'occurrence, était *La Case de l'Oncle Tom*. D'un auteur dont il n'avait jamais entendu parler : Harriet Beecher-Stowe. Le bulletin présentait l'ouvrage comme un saisissant exposé de l'esclavage dans le Kentucky avant la Guerre civile. Un document honnête qui révélait les sordides outrages infligés à de malheureuses Noires.

« Tiens, fit Jack, ça pourrait me plaire.

— On ne peut jamais rien dire d'après la présentation, dit Vic. Aujourd'hui, tous les livres sont annoncés de cette façon.

— C'est vrai, convint Jack. Le monde n'a plus de principes. Il suffit de voir comment c'était avant la guerre et de comparer avec maintenant. Quelle différence ! Il n'y avait pas toute cette malhonnêteté, cette délinquance, toutes ces cochonneries, tout ce bourrage de crâne. Les jeunes qui démolissent des voitures, ces autoroutes et la bombe à hydrogène... et les prix qui n'arrêtent pas de monter. Regardez le prix que vous demandez, vous autres, pour le café. C'est horriblement cher. À qui revient le butin ? »

Ils débattirent la question. L'après-midi s'écoula, lente et somnolente, et il ne se passa rien, ou presque.

Lorsqu'à cinq heures Margo Nielson attrapa son manteau, ses clefs de voiture et sortit, elle ne vit pas Sammy. Il était certainement parti jouer. Or elle n'avait pas le temps de courir après lui, car il lui fallait passer prendre Vic tout de suite, faute

de quoi son mari, concluant qu'elle ne viendrait pas, rentrerait chez lui en bus.

Elle revint en courant dans la maison. Dans le living, son frère, qui sirotait une bière en boîte, leva la tête et murmura : « Déjà de retour ? »

— Je ne suis pas partie, répondit-elle. Je ne trouve pas Sammy. Tu veux bien regarder un peu ce qu'il fait pendant mon absence ?

— Bien sûr », dit Ragle. Mais sur son visage se lisait une fatigue telle qu'elle en oublia sur le coup sa hâte de partir. Elle se sentit littéralement rivée sur place par ces yeux gonflés et cernés de rouge. Il avait ôté sa cravate et retroussé ses manches de chemise ; il buvait, le bras tremblant. Les papiers et notes qui gisaient partout dans la pièce formaient un cercle dont il était le centre. Bloqué de toutes parts, il ne pouvait même pas s'échapper. « Mais je te signale qu'il faut que ceci soit posté pour six heures, le cachet de la poste faisant foi », ajouta-t-il.

Devant lui s'élevait dans un froissement continu une pile de feuilles qui menaçait de s'écrouler. Cela faisait des années qu'il rassemblait des documents. Ouvrages de référence, cartes, graphiques, et tous les bulletins-réponses qu'il avait envoyés au fil des mois... et de diverses façons, il avait réduit l'importance de ses archives de manière à pouvoir les consulter aisément. Pour l'instant, il se servait de ce qu'il appelait son classeur « à séquence », composé de reproductions opaques de ses fiches dont le grain permettait à la lumière de se réfléchir en forme de tache ronde. En égrenant ses documents correctement classés, Ragle pouvait suivre le mouvement de la tache qui s'écartait, revenait, montait et descendait, un mouvement qui pour lui correspondait à un certain schéma. Mais Margo, elle, n'y avait jamais décelé le moindre schéma. Voilà pourquoi il était capable de gagner, tandis qu'elle s'était essayée à concourir, deux fois, sans jamais réussir.

« Où en es-tu ? » s'enquit-elle.

Il lui répondit : « Eh bien, j'ai réussi à déterminer l'heure. Seize heures. Il ne me reste plus – il fit une grimace – qu'à trouver le lieu. »

Le bulletin officiel du concours quotidien publié dans le journal était agrafé en haut de la longue planche de contreplaqué. Des centaines de cases minuscules, en colonnes et rangées numérotées. Ragle avait indiqué sur une colonne l'élément temps : c'était la colonne 344 ; Margo distinguait l'épingle à tête rouge fichée à cet endroit. Mais le *lieu* – voilà qui était une autre affaire, semblait-il.

« Laisse tomber pendant quelques jours, l'enjoignit-elle. Repose-toi. Tu en as trop fait ces temps derniers.

— Si je laisse tomber, répliqua Ragle en promenant son stylo à bille sur le papier, il faut que je recule de plusieurs crans. Cela me ferait perdre – il haussa les épaules – cela me ferait perdre tout ce que j'ai gagné depuis le 15 janvier. » Il prit une règle à calculer pour tracer une série de lignes reliant différents points.

Chacun des bulletins-réponses qu'il remettait constituait une pièce supplémentaire pour son dossier. Par conséquent, avait-il confié à Margo, ses chances de répondre correctement allaient en s'accroissant. Plus il continuait sur sa lancée, plus la tâche devenait facile. Mais elle, au contraire, elle avait l'impression qu'il avait de plus en plus de problèmes. Pourquoi ? lui avait-elle demandé un jour. « Parce que je ne puis me permettre de perdre, avait-il rétorqué. Plus je mets de réponses exactes, plus j'investis. » Et le concours s'éternisait. Peut-être Ragle avait-il même perdu la trace de ses investissements, de ses gains qui ne cessaient d'augmenter. Il gagnait toujours. Il en possédait le talent et avait décidé d'en faire bon usage. Mais ce qui n'était initialement qu'une plaisanterie, ou tout au plus un moyen de récolter quelques dollars en jouant aux devinettes, avait fini par se muer en tâche quotidienne, en fardeau écrasant.

Je suppose que c'est ce qu'ils recherchent, se dit Margo. Ils vous font entrer dans le jeu et vous n'êtes pas certain de vivre assez vieux pour toucher les gains. Mais il en avait touché, lui : *La Gazette* lui versait régulièrement ce que lui rapportaient ses réponses exactes. Elle ignorait à combien au juste se montaient les sommes perçues, mais il semblait qu'elles fussent près d'atteindre les cent dollars par semaine. Enfin, bref, elles lui permettaient de vivre. Mais il travaillait beaucoup – beaucoup plus que s'il avait eu un emploi normal. Depuis huit heures du

matin, l'heure où le garçon de courses lançait le journal dans l'entrée, jusqu'à neuf ou dix heures du soir. Les recherches constantes. L'amélioration de ses méthodes. Et avant tout l'oppressante crainte de commettre une erreur. De remettre une fausse réponse et de se voir disqualifié.

Ce qui devait arriver tôt ou tard, ils le savaient tous deux.

« Veux-tu que j'aie te faire du café ? proposa Margo. Je vais te préparer un sandwich ou autre chose avant de partir. Je sais bien que tu n'as rien mangé à midi. »

Il hocha la tête, songeur.

Elle posa son manteau et son porte-monnaie, disparut dans la cuisine et examina le contenu du réfrigérateur pour trouver de quoi préparer à manger. Tandis qu'elle portait les plats sur la table, la porte de derrière s'ouvrit brusquement sur Sammy et un chien du voisinage, cheveux et poils en bataille, tout essoufflés.

« Tu as entendu la porte du frigo, hein ? fit Margo.

— C'est que j'ai vraiment faim, hoqueta Sammy. Est-ce que je peux avoir un hamburger surgelé ? Tu n'as pas besoin de le faire griller, je le mange comme ça. C'est mieux – ça dure plus longtemps ! »

Elle répliqua : « Tu files à la voiture. Dès que j'aurai terminé le sandwich d'oncle Ragle, nous passons prendre papa au magasin. Et fais-moi le plaisir de sortir ce chien ; il n'est pas chez lui, ici.

— D'accord, dit Sammy. Je suis sûr que je pourrai avoir quelque chose à manger au magasin. » Il s'en alla avec le chien en claquant la porte derrière lui.

« J'ai trouvé Sammy, dit-elle à Ragle quand elle lui apporta son sandwich ainsi qu'un verre de cidre. Tu n'as donc pas à t'inquiéter pour lui, je l'emmène avec moi en ville. »

En acceptant le sandwich, Ragle observa : « Tu sais, j'aurais peut-être gagné davantage si je m'étais mis à jouer aux courses. »

Elle éclata de rire. « Tu n'aurais rien gagné du tout.

— Peut-être. » Il commença à manger, toujours plongé dans ses calculs, mais refusa de toucher au cidre. Il préférait la bière tiède de la boîte qu'il cajolait depuis près d'une heure. Comment

pouvait-il se plonger dans les mathématiques complexes et en même temps ingurgiter de la bière chaude ? se demanda-t-elle en prenant son manteau et son porte-monnaie et en courant à la voiture. On s'imagine que ça doit lui embrouiller l'esprit, et pourtant, il y est habitué. Cette habitude d'écluser jour après jour de la bière tiède, il l'avait prise durant les rigueurs de son service ; il avait passé deux ans avec un camarade sur un minuscule atoll du Pacifique, pour monter une station météorologique et un poste émetteur.

Comme à l'accoutumée, l'après-midi, la circulation était dense. Mais la Volkswagen se faufilait facilement dans les passages et progressait rapidement. Les véhicules plus importants et plus lourds semblaient s'enliser comme des tortues échouées.

Le placement le plus intelligent que nous ayons jamais fait, se dit-elle. Acheter une petite voiture étrangère. Et elle ne nous lâchera jamais, car ces Allemands s'y connaissent pour le travail de précision. Cela dit, ils avaient quand même eu des ennuis avec l'embrayage, et de plus avant d'avoir quinze mille miles au compteur... mais rien n'était parfait. Nulle part dans le monde. Surtout en ces temps, avec les bombes H, la Russie et la montée des prix.

Le nez contre la vitre, Sammy demanda, manifestement éccœuré : « Pourquoi ne peut-on pas avoir une Mercedes ? Pourquoi faut-il que nous ayons une petite voiture miniature qui ressemble à une coccinelle ? »

Blessée – dire que son fils jouait les traîtres, au sein même de la famille, juste à côté d'elle –, elle rétorqua : « Je vais te dire, jeune homme, tu ne connais absolument rien aux voitures. Ce n'est pas toi qui les paies, qui les conduis au milieu de cette maudite circulation, et ce n'est pas toi qui les astiques. Alors garde tes opinions pour toi.

– On dirait une voiture de gosse, insista l'enfant, renfrogné.

– Tu n'as qu'à dire ça à ton père, fit-elle, quand nous serons au magasin.

– Je n'oserais pas », avoua Sammy.

Margo tourna à gauche en oubliant de faire fonctionner son clignotant ; le bus qui venait en face lui lança un coup de klaxon

rageur. Quels monstres, ces bus ! songea-t-elle. L'entrée du parking du magasin venait d'apparaître ; Margo rétrograda en seconde et longea le trottoir en passant devant l'énorme enseigne au néon qui proclamait :

LUCKY PENNY SUPERMARKET

« Nous y voilà, annonça-t-elle à son fils. J'espère que nous n'arrivons pas trop tard.

— Entrons ! implora l'enfant.

— Non, décréta-t-elle. Nous attendons ici. »

Ils attendirent. À l'intérieur du magasin, les caissières achevaient d'écouler une longue queue de personnes de tous genres, dont la plupart s'étaient munies de paniers en treillis métallique inoxydable. Les portes à ouverture automatique s'effaçaient, se refermaient, s'effaçaient, se refermaient. Des voitures quittaient le parking.

Une splendide Tucker rouge toute brillante glissa majestueusement sous les yeux contemplatifs de Sammy et de sa mère.

« Ce que j'envie cette femme », chuchota-t-elle. La Tucker, aussi nerveuse que la VW, bénéficiait en même temps d'une ligne magnifique. Mais elle était bien sûr trop grosse pour être véritablement maniable. Pourtant...

L'année prochaine, peut-être, se dit Margo. Lorsqu'il sera temps de revendre la voiture. Mais les VW, on ne les vend pas, on les garde jusqu'au bout.

Enfin, au moins, les Volkswagen sont bien cotées à l'argus. On retrouve son argent. La Tucker rouge s'engloutit dans le flot de la circulation.

« Wow ! » fit Sammy.

Elle ne dit rien.

II

À sept heures et demie ce soir-là, Ragle Gumm jeta un coup d'œil par la baie du living ; il épia ainsi les voisins, les Black, qui remontaient l'allée. Ils venaient sans doute rendre visite. La lumière du réverbère dessinait les contours d'un objet dans les bras de Junie Black, une boîte ou un carton. Ragle poussa un grognement.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Margo. Elle et Vic regardaient Sid Caesar à la télévision, à l'autre bout de la pièce.

« De la visite, dit-il en se levant. Les voisins, ajouta-t-il. Je ne crois pas que nous puissions leur faire croire que nous ne sommes pas là. »

Vic observa : « Ils vont peut-être repartir quand ils verront que la télé marche. »

Dans leur ambition de gravir l'échelon suivant de la société, les Black affectaient le dégoût le plus profond à l'égard de la télévision, de tout ce qui pouvait apparaître sur le petit écran, depuis les clowns jusqu'au *Fidelio* de Beethoven par l'Opéra de Vienne. Un jour, Vic avait dit que si l'on annonçait la Seconde Venue du Christ sous la forme d'un spot publicitaire, les Black ne se sentiraient nullement concernés. À quoi Ragle avait ajouté que quand la troisième guerre mondiale éclaterait et que les bombes H se mettraient à pleuvoir, le premier signal d'alerte serait diffusé par la télévision et n'éveillerait chez les Black qu'une indifférence moqueuse. Il s'agissait de survivre, avait observé Ragle. Ceux qui refuseraient de réagir à ce nouveau stimulus périraient. S'adapter ou périr. Ce n'était là qu'une autre version d'une règle éternelle.

« Je les fais entrer, déclara Margo. Puisque vous refusez tous les deux de bouger. » Elle se leva gauchement du canapé et alla vite ouvrir la porte de devant. « Bonsoir ! » Ragle entendit

l'exclamation. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Oh !... c'est chaud. »

La voix jeune et assurée de Bill Black : « Des lasagnes. Faites bouillir de l'eau... »

« Je vais préparer du café express », dit Junie en se dirigeant vers la cuisine avec son plat italien dans un récipient de carton.

La barbe, songea Ragle. Plus question de travailler ce soir. Pourquoi faut-il que chaque fois qu'ils ont une nouvelle toquade, ils se ramènent ici ? Ils ne connaissent donc personne d'autre ?

Cette semaine, c'est l'*espresso*. Pour accompagner la grande folie de la semaine dernière, les lasagnes. De toute façon, ça va bien ensemble. En fait, c'est sûrement très bon... Cela dit, il ne s'était jamais fait au café italien amer et fort, auquel il trouvait un goût de brûlé.

Bill Black apparut et fit plaisamment : « Salut, Ragle. Salut, Vie. » Il portait le complet type association d'étudiants qu'il se plaisait à exhiber en ce moment. Col boutonné, pantalon étroit... et bien entendu la coupe de cheveux. Une coupe sans style qui, pour Ragle, évoquait avant toute chose l'armée. L'explication résidait peut-être là : les jeunes fonceurs empressés comme Bill Black voulaient paraître enrégimentés, faisant partie d'une machine colossale. En un sens, c'était le cas. Ils occupaient tous des postes secondaires qui faisaient d'eux les fonctionnaires de diverses organisations. Pour prendre un exemple, il suffisait de regarder Bill Black, qui travaillait pour la ville, au service des eaux. Chaque jour, il laissait sa voiture et partait à pied, d'un pas optimiste. Bill Black avait l'air d'une asperge dans son complet à veston droit, qui défiait naturel et logique tant il était serré. Et démodé, rajouta ensuite Ragle. La brève renaissance d'un style archaïque dans l'habillement masculin... en voyant Bill Black partir chaque matin et rentrer chaque soir, il avait l'impression de suivre un vieux film. D'autant plus que Black marchait d'un pas saccadé et trop rapide. Et même sa voix, se dit Ragle, était accélérée. Trop haute. Perçante.

Mais il arriverait à quelque chose – Ragle le savait. Ce qu'il y a de bizarre dans ce monde, c'est qu'un jeune loup sans idées originales qui imite ses supérieurs jusqu'au nœud de cravate et

au grattement de menton se fait toujours remarquer. Il est sélectionné. Il est promu. Dans les banques, les compagnies d'assurances, les grandes sociétés de matériel électrique, la fabrication de missiles ou les universités. Il les avait vus, ces gars-là, donner comme professeurs assistants quelque cours hermétique – les sectes chrétiennes hérétiques au V^e siècle – tout en effectuant leur lente ascension au prix de tous les efforts. Tout juste s'ils n'allaient pas jusqu'à envoyer leur femme appâter devant les bâtiments administratifs.

Et cependant, Ragle aimait bien Bill. En tant qu'homme – il lui paraissait jeune : Ragle avait quarante-six ans, et Black vingt-six seulement – son voisin se montrait raisonnable et commode. Il apprenait, emmagasinait des faits nouveaux, puis les assimilait. On pouvait discuter avec lui car il ne s'en tenait pas à un contingent fixe et déterminé d'attitudes morales et de vérités. Ce qui se passait autour de lui était susceptible de l'affecter.

Par exemple, se dit Ragle, si les hautes sphères décidaient d'accepter la télévision, Bill Black aurait un poste couleur le lendemain matin. Il faut bien l'admettre : gardons-nous de le taxer d'« inadaptation » simplement parce qu'il refuse de regarder Sid Caesar. Quand les bombes H se mettront à tomber, de toute manière, ce n'est pas le signal de la télévision qui nous sauvera. Nous mourrons tous, les uns comme les autres.

« Comment va, Ragle ? » s'enquit Black en s'asseyant avec aisance au bord du canapé. Margo était à la cuisine avec Junie. Devant le poste de télé, renfrogné, Vic maudissait l'interruption dont il était victime et s'efforçait de saisir la fin d'une scène mettant aux prises Caesar et Carl Reiner.

« Encore collé à la boîte à idiots », glissa Ragle à Black pour parodier ses habituels commentaires. Mais ce dernier préféra prendre la réflexion au sérieux.

« Le grand passe-temps national, murmura-t-il en se plaçant de manière à ne pas avoir le petit écran en face de lui. À mon avis, cela doit vous déranger, étant donné le travail que vous faites.

— J'ai terminé », répondit Ragle. Il avait en effet posté sa réponse avant six heures.

Sur l'écran, un spot publicitaire succéda au feuilleton. Vic coupa. À présent, c'était aux annonceurs qu'il en voulait. « Ces abominables publicités, cracha-t-il. Pourquoi le niveau du son est-il toujours plus élevé pour les publicités que pour les émissions ? On est toujours obligé de baisser.

— Les publicités sont généralement diffusées localement, expliqua Ragle. Tandis que les émissions sont transmises depuis l'Est.

— Il y a pourtant une solution au problème, observa Black.

— Black, pourquoi portez-vous ce genre de pantalon ridicule ? Vous avez l'air d'un singe en culotte. »

Black répondit par un sourire à la pointe de Ragle.

« Vous ne jetez jamais un œil dans le *New Yorker* ? Ce n'est pas moi qui les ai inventés, ces pantalons. Ce n'est pas moi qui décide de la mode pour hommes, alors ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. La mode pour hommes est toujours invraisemblable.

— Mais rien ne vous oblige à l'encourager, poursuivit Ragle.

— Quand on doit être en contact avec le public, on ne fait pas ce qu'on veut ; on porte ce qui se porte. Est-ce que je me trompe, Victor ? Pendant votre travail, vous êtes en contact avec la clientèle ; vous êtes d'accord avec moi ? »

Vic riposta : « Moi, je porte une chemise blanche très ordinaire que j'ai depuis dix ans et un pantalon de travail tout ce qu'il y a de plus commun. Cela suffit pour vendre des fruits et des légumes au détail.

— Mais vous mettez également un tablier, dit Black.

— Juste quand je nettoie les laitues.

— Tiens, à propos, que donnent les ventes ce mois-ci ? Les affaires marchent encore ?

— Pas trop bien, mais ce n'est pas grave. Nous pensons que ça redémarrera d'ici environ un mois. C'est saisonnier, cyclique. »

Pour Ragle, le changement de ton de son beau-frère n'avait rien que de très compréhensible : dès que l'on parlait affaires – ses affaires – il prenait une attitude professionnelle, parlait peu et calculait ses réponses. Les affaires marchaient toujours, elles ne faisaient que s'améliorer. L'indice national pouvait

dégringoler comme il l'entendait, les affaires personnelles allaient toujours bien. Comme, se dit Ragle, lorsqu'on interroge quelqu'un sur sa santé. Il répond automatiquement qu'il se porte à merveille. On lui demande comment vont les affaires, et il répond à coup sûr soit : ne m'en parlez pas !, soit : comme sur des roulettes. Et, dans les deux cas, cela ne veut rien dire ; ce ne sont que des mots.

Ragle décida de questionner Black. « Et pour l'eau, comment vont les affaires ? Le marché est toujours stable ? »

Black rit de bon cœur. « Oui, les gens prennent encore des bains et font toujours la vaisselle. »

Entrant dans la pièce, Margo demanda « Ragle, veux-tu un express ? Et toi, chéri ?

— Non, merci, déclina Ragle. Celui de ce soir m'a suffi ; j'en ai bu assez pour rester éveillé.

— Je prendrais bien une tasse, dit Vic.

— Des lasagnes ? proposa Margo aux trois personnes.

— Non, merci, répéta Ragle.

— J'y goûterai volontiers », dit Vic. D'un petit signe de tête, Bill Black indiqua qu'il partageait le vœu de son ami. « Avez-vous besoin d'un coup de main ?

— Non, ça ira, fit Margo, en s'éloignant.

— Ne force pas trop sur ce plat italien, recommanda Ragle à Vic. C'est très nutritif, plein de pâte et d'épices. Et tu sais comment tu supportes.

— Oui, vint confirmer Bill Black, vous commencez à prendre de la brioche, Victor. »

Ragle planta une nouvelle banderille. « Normal, pour un oiseau qui travaille dans un magasin de fruits et légumes. »

Le coup sembla porter ; Vic, foudroyant son beau-frère du regard, murmura : « Au moins, c'est un vrai travail.

— Que veux-tu dire par là ? » Mais Ragle comprenait bien. Vic, au moins, avait un emploi salarié, il partait chaque matin et rentrait chaque soir. Il ne travaillait pas dans sa salle de séjour. Il ne bricolait pas avec le quotidien local... à la manière d'un gosse (avait-il dit un jour où ils s'étaient accrochés à ce sujet). On poste des dessus de boîtes de grains de maïs ainsi qu'une pièce de dix *cents* et on reçoit son Badge du Décodeur Magique.

Haussant les épaules, Vic lança : « Je n'ai pas honte de travailler dans un supermarché.

— Ce n'est pas ce que tu voulais dire », dit Ragle. Pour quelque obscure raison, il savourait ces attaques dirigées contre le concours de *La Gazette* qui le mobilisait. Probablement parce qu'il éprouvait un intime sentiment de culpabilité en gaspillant son temps et son énergie, parce qu'il souhaitait être puni. Ce qui lui permettait de continuer. Mieux valait subir quelques assauts de l'extérieur plutôt que de ressentir la torture secrète du doute et de l'auto-accusation. En outre, il lui plaisait de savoir que les bulletins-réponses qu'il expédiait chaque jour lui rapportaient davantage que ce que touchait Vic pour son esclavage au supermarché. Et il ne perdait pas de temps dans les transports en commun.

Bill Black vint à côté de lui, se baissa, tira une chaise et dit : « Je me suis demandé si vous aviez vu cela, Ragle. » Et de déplier, comme s'il s'agissait d'un document confidentiel, *La Gazette* du jour. D'un geste presque révérencieux, il ouvrit le journal à la page quatorze. Là, en haut, s'étalaient sur toute la largeur des photos de femmes et d'hommes. Et au centre, celle de Ragle Gumm lui-même, sous laquelle figuraient ces lignes :

Le gagnant des gagnants de notre grand concours : Où Sera Le Petit Homme Vert La Prochaine Fois ? Ragle Gumm. Champion National depuis deux années entières, il détient le record absolu.

Les autres personnes présentées n'occupaient que la seconde place. Ce concours se déroulait à l'échelon national – d'innombrables journaux l'organisaient ensemble. La presse locale n'eût pu s'en charger seule ; Ragle avait en effet calculé une fois que le coût de ce concours excédait celui du célèbre concours du Vieil Or organisé au milieu des années trente, ou celui des immortelles rengaines du style : « J'utilise le savon Oxydal parce que... » en moins de vingt-six mots. Mais le concours favorisait indéniablement les tirages en ces temps où l'Américain moyen lisait des bandes dessinées ou regardait la...

Je me mets à imiter Bill Black, s'avoua Ragle. J'attaque la télévision qui constitue en elle-même le grand passe-temps national. Imagine-toi dans chaque foyer les gens assis en train de se dire : « Qu'est-il arrivé à ce pays ? Où est tombé le niveau mental ? La moralité ? Que vient faire le rock'n roll à la place de cette merveilleuse musique, le *Maytime* de Jeannette Mac Donald et Nelson Eddy que nous écoutions quand nous avions leur âge ? »

Tout près de lui, Bill Black consacrait toujours son attention au journal ; il tapotait la photo du doigt. Manifestement, il n'en revenait pas. Bon sang, la photo de ce cher Ragle Gumm dans tous les journaux, d'une Côte à l'autre ! Quel honneur ! Il avait une célébrité pour voisin.

« Dites donc, Ragle, vous devez vous faire votre beurre avec ce concours, non ? » L'envie s'étalait sur le visage de Black. « Quelques heures passées dessus et vous avez la paie d'une semaine. »

Avec ironie, Ragle répondit : « C'est la vraie planque.

— Non, je sais bien que cela vous demande énormément de temps. Mais c'est un travail créatif, vous travaillez pour votre propre compte. Vous ne pouvez comparer ce travail avec un emploi de bureau, par exemple.

— Je travaille à un bureau, dit Ragle.

— Oui, continuait Black, mais cela tient davantage du violon d'Ingres. Ce n'est pas que je veuille critiquer ; on peut consacrer plus de temps et d'efforts à un violon d'Ingres qu'à un emploi de bureau. Je sais que quand je suis au garage et que je me sers de la scie électrique, eh bien, ce n'est pas de tout repos. Mais il y a une différence. » Se tournant vers Vic, il poursuivit : « Vous voyez ce que je veux dire, ce n'est pas de la routine, c'est créatif, comme je le disais tout à l'heure.

— Je n'avais jamais envisagé la question sous cet angle, admit Vic.

— Ne trouvez-vous pas que le travail de Ragle est créatif ? demanda Black.

— Non, pas nécessairement.

— Alors quand quelqu'un modèle lui-même son avenir par ses propres efforts, comment nommes-tu cela ?

— Je crois simplement, fit Vic, que Ragle a le don de deviner sans jamais se tromper.

— Deviner ! éclata Ragle, blessé. Tu parles de deviner après m'avoir vu faire toutes ces recherches ? Compulser toutes les réponses précédentes ? » Deviner était bien le dernier mot qui lui serait venu à l'esprit s'il avait été question de qualifier son occupation. S'il ne s'agissait que de deviner, Ragle se contenterait de s'asseoir devant son bulletin-réponse, de fermer les yeux, de bouger la main et de poser son doigt au hasard sur l'une des innombrables cases. Il ne lui resterait plus qu'à cocher celle-ci et poster le bulletin en attendant les résultats. « Quand tu rédiges ta déclaration d'impôts, tu devines ? » Tel était son parallèle favori. « Tu ne la fais qu'une fois par an ; moi, je la fais tous les jours. » Et, à l'adresse de Bill Black : « Imaginez-vous en train de faire une déclaration chaque jour, c'est la même chose. Vous revoyez toutes les anciennes déclarations, vous accumulez des archives, des tonnes, chaque jour. Et je ne devine rien ; tout est exact : des chiffres, des additions, des soustractions et des graphiques. »

Silence.

« Mais cela vous plaît, n'est-ce pas ? » finit par dire Black.

— Je le pense.

— Si vous m'appreniez ? demanda Black, la gorge tendue.

— Non. » Ce n'était certes pas la première fois que Black posait la question.

« Non que j'aie l'intention de vous faire concurrence », continua Black.

Ragle, cette fois, éclata de rire.

« Juste pour récolter un ou deux dollars de temps à autre. Tenez, j'aimerais bien faire installer un muret de retenue derrière chez nous pour qu'en hiver toute la boue ne dégouline pas dans notre jardin. En le faisant moi-même, cela me coûterait dans les soixante dollars pour les matériaux. Disons que je gagne... combien de fois ? Quatre fois ?

— Quatre fois, dit Ragle, cela vous rapporterait juste vingt dollars, et votre nom figurerait au tableau. Vous deviendriez un de mes concurrents. »

Vic glissa : « Vous feriez concurrence au roi des concours de journaux.

— Merci pour le compliment », fit Ragle. Mais l'hostilité latente le mettait mal à l'aise.

Les lasagnes ne firent pas long feu ; tout le monde s'en régala. Et, tenant compte des remarques que Ragle et Bill Black lui avaient adressées, Vic se sentit obligé de manger autant que possible. Lorsqu'il eut fini, sa femme lui lança un regard pour le moins sévère.

« Quand c'est moi qui cuisine, tu ne manges pas ainsi », fit-elle.

Ce n'est qu'alors qu'il regretta sa gloutonnerie. « C'était bon », dit-il témérairement.

Junie Black observa en se trémoussant : « Peut-être aimerait-il habiter chez nous un moment. » Sur son minuscule visage insolent se lisait une familiarité qui ne pouvait qu'incommoder Margo. Pour une femme portant des lunettes, songeait Vic, Junie Black pouvait paraître étonnamment vulgaire. À vrai dire, elle n'était pas sans charme, mais ses deux épaisses tresses noires n'étaient pas pour satisfaire Vic ; pour être plus précis, rien chez cette femme ne l'attirait, car il n'aimait guère les femmes fluettes et dynamiques à la noire chevelure, surtout lorsqu'elles avaient le rire facile et que les vertus d'une malheureuse gorgée de sherry les incitaient à se blottir contre l'époux qui n'était pas le leur.

Margo estimait quant à elle que son frère s'accordait davantage avec Junie. Ragle et Junie, qui passaient tous deux leurs journées à la maison, disposaient d'un temps libre appréciable. Il n'était pas normal aux yeux de Margo qu'un homme restât toute la journée chez lui dans un quartier résidentiel où, pendant que les maris travaillaient au bureau, seules les femmes se tenaient à l'arrière, pour ainsi dire.

Bill Black prit la parole. « Il faut que je vous dise, Margo... ce n'est pas elle qui a préparé ce plat. Nous l'avons acheté chez un traiteur dans Plum Street.

— Ah ! bon, je vois, fit Margo. C'est très gentil à vous. »

Et, nullement embarrassée, Junie Black pouffa de rire.

Après que les deux femmes eurent débarrassé la table, Bill proposa une petite partie de poker. On se mit à tergiverser mais une fois les jetons et le tapis de jeu préparés, tout le monde se retrouva en train de jouer à un sou le jeton, sans atout. Le rituel se déroulait maintenant deux fois par semaine sans que personne sût comment ils en étaient arrivés là. Toutefois, sans doute fallait-il en attribuer la responsabilité aux femmes, car Junie adorait jouer, et Margo tout autant.

Au beau milieu d'une partie apparut Sammy. « Papa, je peux te montrer quelque chose ?

— Je me demandais où tu avais filé », dit son père. Il venait de passer, ce qui lui accordait un instant de répit. « Que veux-tu me montrer ? » Son fils désirait certainement un renseignement.

« Je te prie de parler moins fort, gronda Margo à l'intention de l'enfant. Tu vois bien que nous sommes en train de jouer aux cartes. » Le frémissement de sa voix et l'intense expression de son visage laissaient supposer qu'elle se trouvait en possession d'une poignée fort honnête.

« P'pa, reprit Sammy, je ne sais pas comment il faut que je raccorde l'antenne. » Et il posa à côté du tas de jetons de Vic un cadre métallique où apparaissaient des fils et des éléments plus ou moins électroniques.

Vic ne voyait pas de quoi il s'agissait.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est mon poste à galène, répondit l'enfant.

— Un poste à galène ? Qu'est-ce que c'est ? »

Ragle intervint.

« C'est moi qui lui ai fait faire ça, expliqua-t-il. Un après-midi, je lui ai parlé de la seconde guerre mondiale et j'en suis venu à lui raconter l'histoire de l'émetteur dont nous nous occupions.

— Une radio, dit Margo, ça ne nous rajeunit pas.

— C'est ce qu'il a là, un poste de radio ? demanda Junie Black.

— Un système primitif, répondit Ragle, comme on les faisait au début.

— Il n'y a pas de danger qu'il s'électrocute, non ? voulut savoir Margo.

— Absolument pas, certifia Ragle, il n'y a pas de courant.

— Attends, on va regarder », décida Vic. Il souleva le cadre métallique pour l'examiner, en regrettant de ne pas en savoir suffisamment pour venir en aide à son fils. À la vérité, il ne connaissait rien du tout à l'électronique, et cela se voyait. « Oui, fit-il en hésitant, tu as peut-être un court-circuit quelque part.

— Est-ce que vous vous souvenez, dit Junie, de ces émissions que nous écoutions toujours avant la guerre ? « La route de la vie. » Les mélodrames. « Mary Martin. »

« Mary Marlin, rectifia Margo. C'était, mon Dieu ! il y a vingt ans ! J'en rougis. »

C'est en fredonnant *Clair de lune*², le thème musical de « Mary Marlin », que Junie affronta le dernier tour de relances.

« Parfois, la radio me manque, soupira-t-elle.

— Mais vous avez la radio plus l'image, protesta Bill Black. La radio, ce n'était que la partie sonore de la télévision.

— Que peux-tu avoir sur ton poste à galène ? demanda Vic à son jeune fils. Il y a encore des stations qui émettent ? » Selon lui, les stations s'étaient toutes tues depuis de nombreuses années déjà.

« Il peut sans doute capter des signaux mer-terre ou des instructions pour l'atterrissage des avions, indiqua Ragle.

— Des messages de police, ajouta Sammy.

— Très juste, confirma Ragle. La police se sert encore de radios dans les voitures de patrouille. » Écartant sa poignée, il prit le poste des mains de Vic. « Je peux vérifier ton circuit plus tard, Sammy, mais pas maintenant. J'ai un trop bon jeu. Cela ne te fait rien que je m'en occupe demain ?

— Il peut peut-être capter des soucoupes volantes, suggéra Junie.

— Oh ! oui, agréa Margo. C'est ce que tu devrais essayer de faire.

² En français dans le texte.

— Les soucoupes volantes, ça n'existe pas, avança Bill Black en tripotant ses cartes.

— Comment cela ? fit Junie. Tu te trompes, Bill. Tu ne peux pas nier un phénomène que tant de gens ont constaté. À moins que tu n'acceptes pas leurs témoignages et les documents à l'appui ?

— Ce sont des ballons météorologiques, répliqua Bill Black. Vic, tenté de le soutenir, vit Ragle approuver d'un hochement de tête. Des météores ou des phénomènes météo.

— Absolument, trancha Ragle.

— Mais j'ai pourtant lu dans les journaux que des gens étaient réellement montés à l'intérieur », déclara Margo.

Tout le monde à l'exception de Junie Black éclata de rire.

« C'est vrai, soutint Margo, je l'ai même entendu dire à la télé.

— J'irai jusqu'à admettre, concéda son mari, qu'il semble qu'il y ait des espèces d'objets ronds dans le ciel. » Il se rappelait une expérience personnelle. L'été dernier, alors qu'ils étaient partis camper, il avait pu suivre des yeux un objet brillant filant dans le ciel à une vitesse qu'un avion, même à réaction, n'eût jamais pu atteindre. Comme un projectile. Quelques secondes plus tard, l'objet mystérieux disparaissait au-delà de l'horizon. Et Vic avait eu plusieurs fois l'occasion, la nuit, de percevoir des grondements, comme si de lourds appareils sillonnaient le ciel à vitesse réduite. Margo ayant vu dans une brochure de vulgarisation médicale que les bruits de la tête témoignaient d'une forte pression sanguine, elle avait conclu qu'il s'agissait de pulsations internes et lui avait ensuite conseillé de consulter le médecin de famille pour un examen général ; pourtant le fait que les vitres des fenêtres eussent vibré ne permettait pas de retenir cette hypothèse.

Il rendit à son fils le poste de radio à demi monté et se replongea dans son jeu ; la seconde donne avait déjà été distribuée, il était temps qu'il fasse monter la mise.

« On va installer ce poste à galène et ce sera l'équipement officiel du club, informa Sammy. On l'enfermera dans notre centre et juste le personnel autorisé aura le droit de s'en servir. » Derrière la maison, sur le terrain, les gosses du

quartier, groupés par l'instinct grégaire, s'étaient construit une solide mais affreuse baraque avec des planches, du grillage et du papier goudronné. Chaque semaine voyait s'y développer d'immenses projets.

« Bien, fit Vic en étudiant son jeu.

— Quand il dit : « bien », glissa Ragle, c'est qu'il n'a rien.

— Je m'en suis déjà rendu compte, observa Junie. Et quand il abat son jeu et quitte la table, c'est qu'il a un carré. »

Vic d'ailleurs, en cet instant précis, souhaitait effectivement quitter la table ; les lasagnes et le café étaient venus à bout de sa résistance, et le tout mélangé avec le repas du soir commençait à faire effet. « J'ai peut-être un carré, maintenant, dit-il.

— Tu m'as l'air bien pâle », dit Margo. Et, s'adressant à son frère : « Il a peut-être quelque chose, qui sait ?

— Ce serait plutôt la grippe asiatique », répondit Vic. Il recula sa chaise et se leva. « Je reviens tout de suite. Je joue encore... vais juste chercher quelque chose pour l'estomac.

— Mon Dieu, s'exclama Junie. Il a trop mangé ; vous aviez raison, Margo. S'il meurt, c'est de ma faute.

— Je n'en mourrai pas, assura Vic. Que dois-je prendre ? » demanda-t-il à sa femme. C'était elle, la maîtresse de maison, qui dispensait les médicaments.

— Il y a de la Dramamine dans l'armoire à pharmacie. » Pour l'instant, elle s'évertuait à choisir les deux cartes dont elle devait se séparer. « Dans la salle de bain.

— Vous n'allez tout de même pas prendre des tranquillisants pour une *indigestion*, non ? s'étonna Bill Black lorsqu'il sortit dans le vestibule. Vous allez un peu loin, dites.

— La Dramamine n'est pas un tranquillisant, rétorqua Vic, à moitié pour lui-même. C'est une pilule contre le mouvement.

— Même chose. » La voix de Black s'infiltra avec lui dans la salle de bain.

« Absolument pas la même chose », maugréa Vic, aigri par ses maux d'estomac. Il chercha à tâtons le cordon de lampe.

Margo lui lança : « Dépêche-toi de revenir, mon chéri. Combien de cartes veux-tu ? On veut jouer et tu nous fais attendre.

— Bon, bougonna-t-il tout en se demandant où était passé le cordon, donnez-moi trois cartes. Prenez les trois du dessus dans mon jeu.

— Ah ! non, refusa Ragle. Reviens les prendre toi-même, sinon tu vas crier que nous nous sommes trompés. »

Il n'avait toujours pas mis la main sur le cordon de lampe qui pendait dans l'obscurité de la salle de bain. Gagné par la nausée en même temps que l'irritation, il se mit à balayer le noir, bras tendus et doigts écartés, en décrivant de larges cercles. Et poussa un juron quand il se cogna le crâne au coin de l'armoire à pharmacie.

« Tu vas bien ? demanda Margo. Que s'est-il passé ?

— Je n'arrive pas à trouver le cordon de la lampe. » Furieux désormais, il était pressé de trouver sa pilule et de réintégrer sa place dans le jeu. Terrible, songeait-il, cette propension innée des objets à s'évanouir... et brusquement il lui vint à l'esprit que le fameux cordon de lampe n'existait pas. Le mur présentait en effet un interrupteur près de la porte, à hauteur d'épaule. Il le trouva aussitôt, l'actionna d'un coup sec, sortit le flacon de comprimés de l'armoire à pharmacie. Une seconde plus tard, il s'était rempli un gobelet d'eau, avait ingurgité son médicament et était revenu jouer au galop.

Pourquoi ai-je le souvenir d'un cordon de lampe ? s'interrogeait-il. Un cordon bien précis, d'une longueur bien précise, à un endroit bien précis. Je ne tâtonnais pas au hasard, comme je l'aurais fait dans une autre salle de bain que la mienne. Je recherchais un cordon de lampe dont je m'étais bien des fois servi, suffisamment pour créer un réflexe dans mon système nerveux.

« Est-ce que cela vous est déjà arrivé ? s'enquit-il en prenant place à la table.

— Joue », ordonna Margo.

Il tira trois cartes, misa, monta aux enchères, perdit puis s'adossa en allumant une cigarette. Junie ratissa ses gains en souriant comme elle seule savait le faire.

« Arrivé quoi ? fit Bill Black.

— De chercher un bouton qui n'existe pas.

— Est-ce pour cela qu'il t'a fallu tant de temps ? s'indigna Margo qui n'était guère ravie d'avoir perdu.

— Où donc aurais-je bien pu avoir pris l'habitude de tirer un cordon de lampe suspendu ? lui demanda-t-il.

— Je l'ignore. »

Il passa en revue toutes les lampes qu'il connaissait chez lui, au magasin, chez des amis. Elles étaient toutes commandées par interrupteur...

« Des cordons de lampe, il n'y en a pratiquement plus, dit-il à haute voix. On pense aux vieilles lampes, au plafond.

— C'est bien simple, fit Junie, c'est quand vous étiez gosse, il y a très longtemps. Quand tout le monde vivait dans des maisons anciennes qui ne l'étaient pas encore, dans les années 30.

— Mais pourquoi ce détail me revient-il justement maintenant ?

— Intéressant, observa Bill.

— Oui », convint-il.

Voilà qui éveillait l'intérêt de chacun, semblait-il.

« Écoutez voir, déclara Bill Black qui se passionnait pour la psychanalyse et dont la conversation regorgeait habituellement de jargon freudien, preuve de ses connaissances culturelles. Une régression, un retour à l'enfance dû à la fatigue nerveuse, à votre malaise. Votre subconscient tendu communique une impulsion à votre cerveau pour l'avertir d'un dérèglement interne. Beaucoup d'adultes retournent à l'enfance quand ils sont malades.

— Quelles salades, commenta Vic.

— Il y a simplement un interrupteur démodé dont vous ne vous souvenez pas au niveau du conscient, éclaircit Junie. Une station-service quelconque où vous alliez quand vous aviez cette vieille Dodge qui consommait tellement. Ou un coin où vous vous rendiez une ou deux fois par semaine, d'année en année, une blanchisserie ou un bar par exemple ; un endroit que vous voyiez beaucoup moins souvent que votre magasin ou votre maison.

— Cela me tracasse », fit Vic. Il n'avait plus goût au poker et restait à bonne distance de la table.

« Comment te sens-tu, à l'intérieur ? s'informa son épouse.

— Je tiendrai le coup. »

Mais maintenant son expérience ne paraissait plus captiver personne. Ragle excepté, peut-être, qui l'épiait avec une sorte de curiosité prudente, comme s'il souhaitait que Vic lui en apprenne davantage tout en réprimant cet élan pour quelque obscure raison.

« Venez jouer, dit Junie. À qui la donne ? »

C'était le tour de Bill Black. On jeta l'argent dans la cagnotte. Dans la pièce contiguë, le téléviseur, écran aveugle, diffusait une musique de ballet tandis qu'au premier, dans sa chambre, Sammy se démenait avec son poste à galène.

La demeure était toute chaleur et paix.

Que se passe-t-il ? s'interrogeait Vic. Sur quoi ai-je trébuché tout à l'heure ? Quel est cet endroit où je suis allé et dont je ne me souviens pas ?

III

Ploc !

Alors qu'il se rasait devant la glace de la salle de bain, Ragle Gumm entendit le journal du matin atterrir dans l'allée. Un spasme musculaire lui parcourut le bras, son rasoir s'enfonça dans la peau de son menton. Il le tint à l'écart, prit une profonde inspiration, ferma un instant les yeux et les rouvrit pour continuer de se raser.

« As-tu bientôt fini ? s'informa sa sœur derrière la porte.

— Oui. » Il se passa un peu d'eau sur le visage, se frictionna d'une goutte de lotion après-rasage, se sécha le cou et les bras et ouvrit la porte.

Margo apparut, enveloppée dans un peignoir, et prit aussitôt sa place. « Je crois que j'ai entendu ton journal, lui indiqua-t-elle par-dessus l'épaule en fermant la porte. Il faut que j'emmène Vic au magasin ; est-ce que tu pourrais mettre Sammy à la porte pour qu'il n'arrive pas en retard à l'école ? Il est dans la cuisine. » Le glouglou de l'eau cascasant dans le lavabo noya sa voix.

Ragle pénétra dans sa chambre en achevant de boutonner sa chemise. Il passa en revue ses différentes cravates, en choisit une, vert foncé, la noua et endossa sa veste d'intérieur, songeant :

Au journal, à présent.

Mais avant d'aller chercher son quotidien, il sortit tous ses ouvrages de référence, ses dossiers, ses graphiques et cartes, son classeur spécial. Ce jour-là, en s'attelant de la sorte à son travail, il allait réussir à retarder de onze minutes son premier contact avec le quotidien. Il prépara la table de la salle de séjour (la pièce avait conservé la fraîche moiteur de la nuit, et des odeurs de cigarettes y rôdaient encore) avant d'ouvrir la porte d'entrée.

La Gazette était là sur le seuil de pierre, roulée, avec un élastique autour, qui sauta et disparut dans les massifs verts quand Ragle ramassa le journal et l'enleva. Il commença par lire les informations à la une. L'état de santé du président Eisenhower, la dette nationale, l'action politique de quelques personnalités ambitieuses du Middle East. Puis il plia le journal dans l'autre sens pour lire les bandes dessinées avant de goûter au courrier des lecteurs. Sammy se faufila près de lui.

« Salut, à c't après-midi, fit l'enfant en sortant.

— Oui », répondit machinalement Ragle.

Puis ce fut le tour de Margo, qui fila au-dehors, clefs en main. Elle ouvrit la portière de la Volkswagen, se glissa à l'intérieur et mit le moteur en marche. En attendant qu'il chauffe correctement, elle nettoya le pare-brise embué. L'air matinal pinçait agréablement. Sur le trottoir, des grappes d'enfants se dirigeaient vers l'école. Deux ou trois voitures démarraient.

« J'ai oublié d'expédier Sammy à l'école, s'excusa Ragle quand Vic vint le rejoindre. Mais il est parti sans que je l'y oblige.

— Ne force pas, conseilla Vic. Ne travaille pas trop sur ton concours. » Pardessus sur l'épaule, il descendit les marches et s'engagea dans l'allée. Presque aussitôt, l'automobile démarrait et disparaissait en vrombissant dans l'avenue transversale qui filait vers le centre ville.

Drôlement bruyantes, ces petites voitures, observa Ragle. Plongé dans son quotidien, il se tint sur le perron aussi longtemps que le lui permit la fraîcheur du matin et se réfugia ensuite dans la cuisine.

Il n'avait toujours pas accordé la moindre attention à la page 16, où se trouvait le bulletin-réponse du concours *Où Sera Le Petit Homme Vert La Prochaine Fois ?* qui en accaparait presque toutes les colonnes. Le reste se composait essentiellement d'instructions et commentaires relatifs au concours, d'informations concernant les gagnants précédents et du bilan journalier qui mentionnait le nom de tous les participants engagés, pour lesquels la rédaction avait utilisé les plus petits caractères disponibles. Mais le nom de Ragle, cela

allait de soi, était inscrit en lettres énormes. Unique, il bénéficiait d'un encadré spécial. Ragle le voyait là chaque jour. Au-dessous, d'autres noms effectuaient un passage trop furtif pour éveiller l'intérêt des lecteurs.

Tous les jours, le journal présentait quelques énigmes que Ragle prenait soin d'étudier avant de s'atteler à l'ouvrage. Il s'agissait bien sûr de sélectionner la bonne case parmi les 1208 que proposait le bulletin. Les énigmatiques phrases ne facilitaient pas directement la découverte de la solution, mais Ragle, sachant qu'elles contenaient des informations masquées par de nombreuses subtilités, avait pris l'habitude de se les graver en tête dans l'espoir de percevoir leur message de manière subliminale, ce qui n'était jamais exactement le cas.

« Un chat vaut mieux que deux tu l'auras. »

Sans doute fallait-il s'en remettre aux associations d'idées, à une progression en oblique. Ragle inscrivit la phrase dans son esprit pour l'y laisser décanter et permettre aux réflexes de surgir.

Un peu plus tard, il entendit des pas non loin de la maison ; posant son journal, il passa dans le living-room voir qui venait.

Un homme mince, âgé environ de la quarantaine, vêtu d'un complet de tweed un peu ample, cigare aux lèvres, approchait. Son air bon enfant évoquait un pasteur ou un inspecteur sanitaire. Il portait une chemise en carton sous le bras. Ragle le reconnut : il représentait *La Gazette* et était déjà venu plusieurs fois, tantôt pour remettre un chèque, tantôt pour clarifier certains points des bulletins-réponses, bien que l'argent fût généralement envoyé par la poste. Ragle sentit l'inquiétude le gagner : que pouvait-il bien vouloir ?

Sans se presser, Lowery monta les marches et effleura la sonnette.

« Bonjour, monsieur Lowery, dit Ragle en ouvrant la porte.

— Bonjour, monsieur Gumm. » Le visage du journaliste resplendissait ; nulle gravité suggérant une mauvaise nouvelle ou l'annonce d'une erreur.

« Quel bon vent vous amène ? » s'enquit Ragle sans préambule.

Mordillant encore son *Dutch Master*, Lowery le dévisagea et dit : « J'ai quelques chèques pour vous... le journal a pensé que je pouvais tout aussi bien vous les remettre en mains propres, puisque je devais passer par ici. » Il pénétra dans la salle de séjour et se mit à arpenter la pièce. « Et j'ai deux ou trois choses à vous demander, pour plus de sûreté. Cela concerne vos réponses d'hier.

— Je vous en ai envoyé six, répondit Ragle.

— Oui, nous les avons toutes reçues. » Lowery cligna des yeux. « Mais vous avez omis d'indiquer l'ordre de valeur. » Il ouvrit son enveloppe en papier bulle et en sortit les six bulletins déjà photographiés et réduits. Le journaliste tendit un crayon à Ragle. « Je sais qu'il ne s'agit que d'un oubli de votre part, mais il faut que ce soit numéroté.

— Je suis malin ! » maugréa Ragle. Comment avait-il pu être si pressé ? Il numérotait en un tournemain les bulletins de un à six. « Tenez. » Il les rendit. Cette étourderie stupide aurait pu lui faire perdre le concours !

Lowery s'assit, releva le bulletin n°1 et l'examina avec un sérieux surprenant.

« Est-ce juste ? » demanda Ragle bien qu'il sût que Lowery n'était pas en mesure de répondre à sa question, puisque les bulletins devaient être acheminés vers New York ou Chicago, l'une des grandes villes où se trouvait le « quartier général » du puzzle.

« Eh bien, le temps nous le dira, répondit Lowery. Mais c'est bien votre première réponse ?

— Oui. » C'était l'accord secret passé entre les organisateurs du concours et lui : il était autorisé à soumettre plus d'une réponse chaque jour, jusqu'à concurrence de dix, à condition de numéroter ses bulletins dans l'ordre de préférence. Si le premier bulletin-réponse était incorrect, les organisateurs le détruisaient, comme s'ils ne l'avaient jamais reçu, pour prendre le suivant en considération, et ainsi de suite. Ragle se sentait généralement suffisamment sûr de lui pour limiter à trois le nombre des bulletins qu'il renvoyait, ou quatre. Les gens du concours, évidemment, ne pouvaient que s'en réjouir. Ragle

était le seul participant, à sa connaissance, disposant de ce privilège dont l'unique objet était de lui éviter l'élimination.

On lui avait fait cette proposition un jour, après qu'il eut manqué la solution de quelques cases seulement. Ses réponses se groupaient habituellement dans des cases contiguës, mais il lui arrivait parfois de ne pouvoir faire un choix entre des cases considérablement éloignées l'une de l'autre, auquel cas il prenait un risque, car son intuition manquait de robustesse. Mais lorsqu'il sentait dans quel secteur se trouvait la solution, il était tranquille ; l'une des réponses finissait par être la bonne. C'était ainsi qu'il avait commis huit erreurs seulement en deux ans et demi, huit erreurs qu'on lui avait pardonnées. Une clause lui permettait de faire un « emprunt » sur les réponses exactes rendues par le passé : on lui accordait une faute pour trente réponses exactes. Grâce à ces pirouettes, l'aventure de Ragle suivait donc son cours, et les organisateurs du concours n'avaient pas plus que Ragle une quelconque raison de dévoiler au public le fameux secret.

Manifestement, Ragle avait acquis une grande importance sur le plan de la publicité. Il ignorait ce qui pouvait pousser le public à désirer son éternelle victoire, puisqu'il balayait chaque fois d'autres concurrents de taille. Mais sans doute fallait-il tenir compte de la mentalité d'un public qui reconnaissait son nom familier, ainsi qu'on le lui avait expliqué, qui refusait le changement. Sacrifiant aux lois de l'inertie, le public souhaitait, fût-il absent, l'absence de tous. Et lorsqu'il était là, sa présence se perpétuait d'elle-même. Le courant de réaction l'aidait au lieu de le contrer. Comme le disait Bill Black, « il nageait avec la marée ».

Jambes croisées, enfoncé dans son fauteuil, fumant son cigare et battant des paupières, Lowery demanda : « Avez-vous jeté un coup d'œil au problème d'aujourd'hui ?

— Non, je n'ai lu que les énigmes. Ont-elles une signification ?

— Pas littéralement.

— Je le sais, mais ce que je voudrais savoir, c'est si elles ont un sens quelconque, suivant le style, la forme, la disposition...

Ou si elles ne servent qu'à nous convaincre qu'il y a quelqu'un au-dessus de nous tous qui connaît la réponse.

— Je ne vous suis pas très bien, dit Lowery, un léger voile d'ennui dans le regard.

— J'ai une théorie. Elle n'est pas très sérieuse, mais j'aime bien y songer. Peut-être n'y a-t-il pas de réponse exacte. »

Lowery sourcilla.

« Dans ce cas, sur quel critère nous baserions-nous pour juger qu'une réponse est gagnante et que les autres ne le sont pas ?

— Peut-être que vous passez les bulletins-réponses en revue pour choisir celui qui vous attire le plus, sur le plan esthétique. »

Lowery rétorqua :

« Vous êtes en train de projeter votre technique sur nous.

— Ma technique ? fit Ragle, surpris.

— Oui. Vous travaillez avec une optique esthétique et non rationnelle. Prenez ces classeurs spéciaux que vous avez fabriqués. Vous distinguez un certain schéma dans l'espace et dans le temps et vous essayez de le compléter, de prévoir où il s'étendra si on le rallonge. Il n'y a rien de rationnel, ce n'est pas une méthode intellectuelle. C'est un peu, euh..., la façon de travailler des potiers. Non que je vous désapprouve ; libre à vous de choisir la manière. Mais vous ne décortiquez pas le problème ; je n'ai d'ailleurs pas l'impression que vous ayez jamais découvert le contenu des énigmes. Sans quoi, tenez, vous ne m'auriez jamais posé la question. »

Non, s'avoua Ragle, il est vrai que je n'ai jamais réussi à décortiquer les énigmes. En fait, il s'était toujours dit que personne ne devait les lire et en extraire un sens concret. Par exemple, en prenant la première lettre de chaque troisième mot et en ajoutant dix pour obtenir le numéro d'une case spécifique. Il se mit à rire en y réfléchissant.

« Qu'est-ce qui vous fait rire ? s'étonna Lowery avec une admirable sobriété. C'est une question très sérieuse ; l'enjeu est considérable.

— J'étais simplement en train de penser à Bill Black.

— Qui est-ce ?

— Un voisin. Il voudrait que je lui apprenne.

— Je veux bien, mais si vous travaillez sur un plan esthétique...

— Je ne peux rien faire pour lui, compléta Ragle. Il n'a pas de chance. C'est ce qui m'a fait rire ; il va être déçu, il aurait bien voulu ramasser quelques dollars. »

Laissant presque paraître une légère indignation, Lowery dit : « Cela vous plaît de savoir que votre talent n'est pas transmissible, qu'il ne s'agit pas d'une technique à proprement parler ? Qu'il s'agit plutôt de... » Il partit en quête du mot. « Dieu sait quoi. Mais la chance ne joue manifestement aucun rôle.

— Heureux de vous l'entendre dire.

— Quelqu'un, reprit Lowery, pourrait s'imaginer en toute bonne foi que vous êtes capable de *deviner* juste, jour après jour ? Ce serait ridicule. Une chance sur des milliards et des milliards... c'est incalculable. Ou du moins, presque, parce que nous avons tout de même fait le calcul. Cela reviendrait à aligner des petits pois d'ici à Bételgeuse.

— Bételgeuse, qu'est-ce que c'est ?

— Une lointaine étoile ; c'est une métaphore. De toute manière, nous savons qu'il n'y a rien à deviner... sauf peut-être au stade final, quand il faut choisir entre deux ou trois cases.

— Là, je peux jouer à pile ou face, convint Ragle.

— Mais à ce stade-là, fit Lowery d'un air absorbé en se frottant le menton et en tripotant son cigare, quand il ne reste plus que deux ou trois cases sur plus de mille, cela n'a plus d'importance, je crois que n'importe lequel d'entre nous pourrait trouver la bonne. »

Ragle était d'accord.

Chez les Black, dans le garage, Junie était en train de bourrer de linge sa machine à laver. Le béton lui gelait les pieds ; elle se redressa en frissonnant, déversa un torrent de détergent en poudre dans la machine, referma la petite porte vitrée et mit en marche. Le linge se mit à tourbillonner. Posant sa boîte, elle consulta sa montre-bracelet et sortit du garage.

« Oh ! s'écria-t-elle, surprise. Ragle était dehors.

— J'ai eu l'idée de venir, expliqua-t-il. Ma petite sœur est en train de repasser, ça sent bon l'amidon brûlé dans toute la maison, comme si on avait fait flamber des plumes de canard et des disques au fond d'un vieux fût de pétrole. »

Il la regardait du coin de l'œil ; ses sourcils couleur paille, farouches, se rejoignirent et ses fortes épaules se haussèrent lorsqu'il croisa les bras. Sa peau luisait sous le soleil de l'après-midi, joliment bronzée, suscitant l'envie de Junie qui malgré tous ses efforts n'avait jamais pu domestiquer la sienne avec un tel succès.

« Que portes-tu ? s'informa-t-il.

— Un *slim-jim*.

— L'autre jour, je me suis demandé pour quelles raisons j'admirais les femmes en pantalon. Et puis je me suis dit, pourquoi pas ?

— Je te remercie.

— Cela te va très bien. Surtout avec les pieds nus ; me fait penser aux films où l'héroïne court dans les dunes, les bras au ciel. »

Junie se montra curieuse : « Et ton concours, aujourd'hui ? »

Il haussa les épaules, désireux, de toute évidence, de songer à autre chose. « J'avais juste envie de faire un tour. » Il se remit à la guigner du coin de l'œil. Attitude flatteuse, mais devant laquelle elle se demandait toujours si elle n'avait pas négligé de fermer un bouton ; elle ne put guère résister au besoin de baisser furtivement les yeux. Mais exception faite de ses pieds nus et d'une partie de son ventre qui s'offrait à l'air, elle était convenablement couverte.

« J'ai le ventre à l'air, fit-elle.

— Je m'en rends compte.

— Toi aimer ? » Pour elle, c'était de l'humour.

Abruptement presque, Ragle rétorqua : « Je voulais te demander si tu n'avais pas envie d'aller nager un peu. C'est une belle journée, il ne fait pas trop frais.

— J'ai tout ce travail à faire », répondit-elle. Mais la proposition n'était pas sans attrait ; le jardin public au nord de la ville, où commençaient les monts sauvages, comprenait un

terrain de jeu et une piscine où s'ébattaient surtout des enfants et souvent des bandes d'adolescents, mais où les adultes ne dédaignaient pas d'aller se tremper de temps à autre. Junie se plaisait en compagnie des jeunes ; elle n'avait quitté le lycée que depuis quelques années seulement, et la transition avait été difficile. En son for intérieur, Junie sentait qu'elle faisait encore partie de ces jeunes qui exhibaient leurs bolides et faisaient hurler le rock à la radio, ces filles en sweater et chaussettes, ces garçons en blue-jean et pull-over en cachemire.

« Prépare ton maillot, lui dit Ragle.

— D'accord, accepta-t-elle. Disons une heure, mais après il faut que je sois rentrée. » Elle hésita : « Margo ne... elle ne t'a pas vu venir ici, j'espère ? » Margo, elle s'en était rendu compte, adorait jacasser.

« Non, Margo est occupée à... » Il fit un vague geste de la main. « Elle est en train de repasser. »

Elle arrêta sa machine à laver, alla chercher un maillot de bain ainsi qu'une serviette éponge et bientôt tous deux se dirigeaient vers la piscine.

Junie s'était toujours sentie attirée par les hommes solidement bâtis, voire trapus, surtout lorsqu'ils étaient d'âge mûr, et la présence de Ragle à ses côtés la rendait sereine. Ragle avait exactement l'âge souhaité. Et puis, regardez tout ce qu'il avait fait, sa carrière militaire dans le Pacifique, par exemple. Et la célébrité nationale que lui apportait son concours ! Elle aimait son visage osseux, dur, marqué : c'était un vrai visage d'homme sans double menton ni replis de chair. Ses cheveux frisés presque blancs, il ne les coiffait jamais, or Junie n'avait jamais tenu les hommes qui se coiffaient pour très virils. Ainsi, Bill passait une demi-heure chaque matin à s'apprêter, bien que sa nouvelle coupe, digne d'un marin, lui fît perdre moins de temps. Une coupe qui n'était pas pour plaire à sa femme, tant la raideur du poil lui faisait penser à une brosse à dents. Et Bill, dont les épaules étaient quasiment inexistantes, se trouvait parfaitement à l'aise dans son étroit veston évoquant les blazers universitaires. Il ne pratiquait qu'un sport, le tennis, qui suscitait immanquablement l'animosité de son épouse. Un homme en short, chaussettes et tennis, tout en blanc ! Un

étudiant, au mieux. Ce qu'était Bill quand elle avait fait sa connaissance.

« Tu ne te sens pas seul ? demanda-t-elle à Ragle.

— Hum ?

— En restant célibataire. » La plupart de ses anciens camarades de classe étaient mariés, à présent, tous sauf les cas impossibles. « Je veux dire, tu vis avec ta sœur et ton beau-frère et c'est bien, mais est-ce que tu ne voudrais pas avoir une petite maison à toi, pour toi et ta femme ? » Elle avait insisté sur *femme*.

Ragle réfléchit un instant. « Je le ferai au dernier moment. Mais à vrai dire, je suis un bon à rien.

— Un bon à rien », répéta-t-elle en songeant à la fortune qu'il avait gagnée avec le concours ; Dieu sait à combien elle pouvait se monter.

« Je n'aime pas ce qui est permanent, expliqua-t-il. C'est sûrement la guerre qui m'a donné un peu de sang nomade. Et puis avant, déjà, ma famille s'était énormément déplacée, mes parents avaient divorcé. C'est plus fort que moi, mais je suis réfractaire à l'idée de m'installer, c'est-à-dire une maison, une femme, des gosses, les pantoufles et la pipe.

— Et qu'y a-t-il de mal à cela ? Cela sous-entend la sécurité. »

Ragle lui rétorqua : « Mais j'aurais vite des doutes. » Il ajouta aussitôt : « D'ailleurs, j'en ai déjà eus, quand j'étais marié.

— Oh ! quand était-ce ? fit-elle, intéressée.

— Il y a des années, avant la guerre. Je n'avais guère plus de vingt ans quand j'ai fait la connaissance d'une fille qui travaillait comme secrétaire dans une société de transport. Une fille très chouette. Parents polonais. Elle était très intelligente, alerte, mais trop ambitieuse pour moi. Tout ce qu'elle voulait, c'était se hisser dans la classe sociale où elle pourrait donner des *gardens-parties* et faire des grillades dans le patio.

— Qu'y a-t-il de mal à cela ? s'étonna Junie. C'est normal de vouloir vivre à la page. » Elle avait relevé l'expression dans *Mon Jardin et Ma Maison* auquel ils étaient abonnés, entre autres magazines.

« Je t'ai bien dit que j'étais un bon à rien », grogna Ragle. Il se tut.

Le terrain s'élevait ; il leur fallait monter maintenant des rues irrégulières bordées d'imposantes demeures ornées de pelouses plus étendues qu'ailleurs et cernées de fleurs. Le quartier fortuné. Puis apparurent d'épais bosquets d'arbres au-delà desquels on distinguait les bois proprement dits, derrière Olympus Drive, la dernière rue.

« Moi, cela ne me ferait rien d'habiter ici », observa Junie, pensant : « Je préfère ça aux maisons de lotissement à un seul étage qui n'ont pas de fondations, perdent leur toit à la première tempête et où le garage se remplit si on laisse couler l'eau toute une nuit. »

Dans les nuages, un minuscule point brillant fila et disparut. Un instant plus tard, Ragle et Junie entendaient l'écho d'une déflagration presque absurdement lointaine.

« Un avion à réaction », fit-elle.

Ragle, la main en écran pour se protéger du soleil, scruta le ciel, en arrêt au beau milieu du trottoir.

« Tu penses que c'est peut-être un avion russe ? lui demanda-t-elle malicieusement.

— J'aimerais bien savoir ce qui se prépare là-haut.

— Tu veux parler de Dieu ?

— Non. Pas du tout question de Dieu. Je parle des engins qui passent de temps en temps.

— Tu te souviens d'hier soir, dit Junie, quand Vic a parlé de ce cordon de lampe qu'il cherchait ?

— Oui, fit-il, tandis qu'ils gravissaient une pente.

— J'y ai réfléchi ; cela ne m'est jamais arrivé, à moi.

— Bien.

— Mais je me suis rappelé autre chose. Un jour, j'étais en train de balayer le trottoir devant la maison, et j'ai entendu le téléphone sonner. C'était il y a environ un an. Enfin, j'attendais un coup de téléphone très important. » Elle négligea de préciser que son auteur n'était autre qu'un jeune homme dont elle avait fait la connaissance durant ses études. « J'ai donc laissé tomber mon balai et je me suis précipitée. Tu sais, il y a deux marches à l'entrée ?

— Oui, répondit-il, intrigué.

— Je me suis donc précipitée et j'en ai grimpé trois. Je veux dire qu'il y en avait une de plus. Mais je ne *pensais* pas qu'il y en avait trois, je ne me suis pas dit que j'avais trois marches à monter...

— C'est-à-dire que tu as monté trois marches sans y penser.

— C'est cela.

— Et tu es tombée ?

— Non, ce n'est pas quand il y en a trois et qu'on pense qu'il n'y en a que deux ; c'est à ce moment qu'on tombe en avant et qu'on se casse une dent. Mais quand il y en a deux et qu'on croit qu'il y en a trois, c'est drôlement bizarre. On veut en monter une de plus et le pied retombe – paf ! On ne se fait pas mal, c'est comme si on essayait d'enfoncer le pied dans quelque chose qui n'existe pas. » Elle se tut, rapidement essoufflée, comme à l'accoutumée, par l'art du discours théorique.

« Hmm, fit Ragle.

— C'est ce que Vic voulait dire, n'est-ce pas ?

— Hmm », fit Ragle une fois de plus ; elle abandonna. Il ne semblait pas d'humeur à discuter de la question.

Allongée à côté de lui sous le soleil bienfaisant qui lui dorait le dos, bras au corps, Junie avait fermé les yeux. Sous elle, une serviette de plage rayée bleu et blanc. Son deux-pièces évoquait pour Ragle les jours enfuis des voitures spacieuses, des matches de football et de l'orchestre de Glenn Miller, des pesants et comiques postes de radio bardés de bois et de tissu qu'ils transportaient sur les plages, des bouteilles de Coca-Cola enlisées dans le sable et des filles aux longs cheveux blonds couchées sur le ventre, coudes plantés comme dans les publicités : « J'étais un épouvantail de quatre-vingt-dix-huit livres. »

« Tu es une bien jolie femme, June », lui dit-il.

Il la contempla jusqu'à ce qu'elle rouvrît les yeux. Comme elle le faisait toujours en sa compagnie, elle avait nettoyé ses lunettes.

« Merci », fit-elle en lui souriant, avant de refermer les paupières.

Bien jolie, songeait-il, mais manquant de maturité. Non pas idiote, mais plutôt sérieusement retardée. Une jeune étudiante, encore... Des enfants se poursuivaient sur l'herbe en piaillant et se bousculant. Dans la piscine s'ébattaient des filles et des garçons indifférenciables ; il fallait attendre de les voir se hisser sur le rebord carrelé pour distinguer les deux-pièces des caleçons.

Près de la rue, le marchand de glaces poussait son véhicule émaillé dont les clochettes invitaient les bambins gourmands.

Ragle songeait à Junie. *Ai-je pu tomber amoureux d'une fofolle à peine sortie du lycée qui est mariée à un prétentieux et qui préfère encore un banana split à un bon vin, un bon whisky ou même une bonne bière brune ?*

L'esprit supérieur doit s'abaisser lorsqu'il fréquente un tel être ; ce sont les extrêmes qui se rejoignent, yin et yang. Le vieux docteur Faust qui voit la petite paysanne balayer l'entrée et envoie promener ses livres, son savoir et sa philosophie.

Au commencement était le verbe.

Ou bien au commencement était *l'acte*. En étant Faust.

Se penchant au-dessus de la jeune femme apparemment livrée au sommeil, il murmura : « *Im Anfang war die Tat.* »

« Va au diable, soupira-t-elle.

— Sais-tu ce que cela veut dire ?

— Non.

— Voudrais-tu le savoir ? »

Elle rouvrit les yeux et se redressa. « Tu sais parfaitement que la seule langue étrangère que j'aie étudiée, c'est l'espagnol, pendant deux ans. Alors n'insiste pas lourdement. » Irritée, elle se retourna et s'écarta de lui.

« C'était de la poésie, expliqua-t-il. Je voulais te faire la cour. »

Elle changea de côté et le dévisagea.

« Veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Il faut que je réfléchisse, lui répondit-elle. Non, ça ne marcherait pas. Bill ou Margo finiraient par être au courant, il y

aurait des histoires à n'en plus finir et tu serais peut-être exclu du concours.

— Tout le monde sourit aux amoureux », fit-il. Il se pencha, appliqua ses mains sur la gorge de Junie et l'embrassa sur la bouche, une petite bouche sèche qui chercha à lui échapper. Il saisit sa nuque avec plus de vigueur.

« Au secours, exhala-t-elle, sans force.

— Je t'aime. »

Elle le fixa des yeux, la pupille sombre et farouche, comme si elle songeait – Dieu sait ce qu'elle pouvait songer. Rien, probablement. Ragle avait l'impression d'avoir capturé un petit animal fragile, doté d'une appréciable vivacité et de réflexes rapides – il se débattait sous lui et lui plantait ses griffes dans le bras – mais incapable de raisonner ni de prévoir. S'il le laissait s'échapper, il détalerait un peu plus loin, se lisserait le pelage et oublierait. Crainte abandonnée et calme retrouvé, il oublierait tout ce qui s'était passé.

Je parie, se dit-il, qu'elle est surprise tous les premiers du mois de voir le garçon qui distribue le journal réclamer son argent. Quel journal ? Quel garçon ? Quels deux dollars cinquante ?

« Tu veux qu'on nous chasse du parc ? » grinça Junie tout près de son oreille. Son visage tirailé, juste au-dessous de la tête de Ragle, trahissait aisément son hostilité.

Quelques personnes passant par là venaient de se retourner en souriant.

Une mentalité de vierge. Elle avait un aspect attendrissant : sa propension à tout oublier faisait d'elle une perpétuelle innocente. Selon Ragle, quelle que fût l'intensité de ses relations avec les hommes, elle était probablement encore psychiquement intacte, telle qu'elle était quand elle portait sweater et espadrilles, telle qu'elle serait sans doute encore quand viendraient la trentaine puis la quarantaine. Les années la verraient changer de coiffure, utiliser davantage de fard et se mettre certainement à suivre un régime, mais le reste était éternel.

« Tu ne bois pas, je crois ? lui demanda-t-il, car son exposition au soleil de plomb lui avait donné terriblement envie

de boire un peu de bière. Peut-on te persuader d'aller dans un bar, quelque part ?

— Non, je veux profiter un peu du soleil. »

Il la laissa se lever. Elle se redressa aussitôt, rajusta son maillot et chassa les brindilles qui lui piquaient les genoux.

« Que dirait Margo ? À l'heure qu'il est, elle est déjà en train de mettre son nez partout pour voir s'il y a de la boue à remuer.

— Margo est sans doute en train de présenter sa pétition, rétorqua Ragle. La pétition pour forcer la ville à nettoyer les décombres.

— Voilà qui est méritoire. C'est beaucoup mieux que de concentrer son attention sur la femme du voisin. » Elle sortit de son sac un flacon de lotion antisolaire et commença à s'appliquer le produit sur les épaules, ignorant Ragle.

Il savait que ce jour-là, elle pouvait être à lui et que cette perspective valait bien quelques efforts.

Cet imbécile de Black ! ragea-t-il en lui-même.

Un peu plus bas, en direction de la ville, une étendue irrégulière de vert et de blanc lui fit de nouveau songer à Margo. C'étaient les ruines, bien visibles. Trois ensembles de fondations en ciment que les bulldozers n'avaient jamais attaqués. Les maisons ou les bâtiments eux-mêmes avaient été depuis bien des années arrachés au béton jauni et craquelé. De l'endroit où se tenait Ragle, c'était beau, les couleurs étaient agréables.

Des gamins s'y glissaient et en jaillissaient. Un terrain de jeu choisi où Sammy allait s'amuser lui aussi de temps en temps. Les sous-sols leur offraient grottes et repaires. Margo avait raison : un jour ou l'autre, un enfant suffoquerait ou mourrait du tétanos après s'être écorché avec du fil de fer rouillé.

Et nous, songeait-il, nous nous dorons au soleil pendant ce temps, pendant qu'elle se débat pour défendre l'intérêt public.

« Nous devrions peut-être rentrer, souffla-t-il à Junie. Il faut que je prépare mon bulletin-réponse. » Mon *travail*, pensa-t-il ironiquement. Vic se fatigue à son magasin, Bill Black au service des eaux, et moi je passe la journée à batifoler.

Sa soif en redoubla, car une bière en main, il ignorait tout souci. Imperméable au malaise.

« Dis, fit-il en se levant, je monte jusqu'à la buvette voir s'ils ont de la bière, par hasard, on ne sait jamais.

— Comme tu veux.

— Veux-tu que je te ramène quelque chose ? Une bière sans alcool, un Coke ?

— Non, merci », répondit-elle d'une voix sans timbre.

Et il gravit la pente couverte d'herbe longue en se disant que tôt ou tard, il lui faudrait affronter Bill Black. Mais il ignorait quelle pourrait être la réaction de son rival, s'il était de ceux qui, dans cette situation, se ruent sur leur 22 long rifle et sans un mot abattent celui qui a osé pénétrer dans leur sanctuaire. Quand on s'attaque au cerf royal...

Il atteignit une allée bétonnée au long de laquelle étaient disposés des bancs de bois verts sur lesquels des personnes relativement âgées contemplaient, paisiblement assises, le flanc de la colline et la piscine. Une dame aux proportions généreuses lui sourit au passage.

Est-elle au courant ? se demanda-t-il. Sait-elle que les ébats qu'elle a surpris un peu plus bas n'ont rien de galipettes printanières et candides, mais sont un péché qui frise l'adultère ?

« Bon après-midi », lui lança-t-il cordialement.

Elle lui adressa en retour un amical signe de tête. Il trouva de la monnaie dans sa poche. À la buvette se pressaient des gamins attendant leurs *hot dogs*, leurs friandises, leurs gâteaux et leurs boissons à l'orange. Il se joignit au groupe.

Comme tout était calme !

Un sentiment soudain de désolation l'étreignit. Il avait joliment gâché sa vie. Il avait maintenant quarante-six ans, et il passait son temps dans le living-room à s'amuser avec un concours de journal. Pas d'emploi rémunéré légitime, pas de femme, pas d'enfants, pas de maison à lui. Et il jouait avec la femme d'un voisin.

Vic avait raison : une vie dénuée de valeur.

Je ferais aussi bien d'abandonner, décida-t-il. Le concours, tout. D'aller me promener ailleurs, de faire autre chose. D'aller suer sous les derricks avec un casque d'aluminium, de ratisser

des feuilles mortes, de gratter des chiffres dans le bureau d'une compagnie d'assurances, de magouiller dans l'immobilier.

N'importe quelle autre occupation serait plus adulte, comporterait davantage de responsabilités, m'arracherait à mon enfance prolongée, à cette marotte, comme si je passais mon temps à assembler des modèles réduits d'avions.

L'enfant qui le précédait obtint sa sucrerie et s'éloigna en courant. Ragle posa sa pièce de cinquante *cents* sur le comptoir.

« Auriez-vous de la bière, par hasard ? » Sa voix lui parut bizarrement menue et lointaine. Le vendeur en tablier blanc, casquette sur la tête, le regardait, le regardait sans bouger. Rien ne se produisit. Aucun son nulle part. Enfants, voitures et vent : tout s'était tu.

La pièce de cinquante *cents* tomba, s'enfonça dans les bois et s'évanouit.

Je suis en train de mourir, songea Ragle. Ou bien...

La terreur le saisit ; il voulut parler mais ses lèvres le trahirent. Il était désormais prisonnier du silence.

Encore une fois, non !

Non !

Cela m'arrive encore une fois.

La buvette se désagrégea en fines molécules incolores et sans traits. Ragle se mit à voir au travers, se mit à voir la colline derrière, les arbres et le ciel. Il vit la buvette quitter l'existence, avec son propriétaire, la caisse, l'énorme distributeur de boissons à l'orange, les robinets de Coke et de bière sans alcool à la pression, le réfrigérateur garni de bouteilles, le gril à *hot dogs*, les pots de moutarde, les cônes empilés, les rangées de lourds couvercles ronds en métal sous lesquels se trouvaient les différents parfums de glace.

À la place de tout ceci, une petite étiquette. Ragle tendit la main et s'en empara. Sur le papier était imprimé en capitales :

BUVETTE

Il fit demi-tour d'un pas hésitant, repassa devant les bambins qui jouaient et devant les bancs occupés. Tout en

marchant, il mit la main en poche et sentit la petite boîte de métal qu'il gardait sur lui.

Il s'arrêta, ouvrit sa boîte et contempla les étiquettes qu'elle contenait déjà, puis ajouta la dernière qu'il venait de découvrir.

Six en tout. Six fois.

Ses jambes vacillèrent sous lui et de minuscules particules de froid semblèrent se former sur son visage ; de la glace dégouлина dans son col, sous sa cravate de laine verte.

Il descendit vers Junie.

IV

Au coucher du soleil, Sammy Nielson s'offrit une heure de retard pour aller s'amuser dans les Ruines. Avec l'aide de Butch Cline et de Léo Turski, il avait élevé un bon rempart de tuiles leur assurant une position défensive qu'il leur serait sans doute possible de tenir indéfiniment. Ensuite, il ne leur restait plus qu'à préparer une quantité de mottes de terre avec de longues touffes d'herbe, qui constitueraient d'excellents projectiles.

La fraîche brise du soir le harcelait. Il s'accroupit derrière la fortification, frissonnant.

Puis il se dit que la tranchée devrait être plus profonde. Il s'empara d'une planche qui dépassait du sol et la fit jouer en tous sens ; un mélange de brique, de cendres, de débris de tuile et de mauvaises herbes céda sous ses pieds. Là, entre deux plaques de béton brisées apparut une faille : toujours les vieilles fondations ou peut-être une canalisation de tout-à-l'égout.

Sans avoir la moindre idée de ce qu'il pourrait découvrir, Sammy se mit à plat ventre pour retirer des poignées de plâtre et de fil de fer, en salissant généreusement ses vêtements.

Et dans la pénombre qui lui permettait difficilement de voir ce qu'il faisait, il découvrit une masse humide de papier jaune. Un annuaire du téléphone, puis plusieurs magazines détremés.

En proie à une agitation fébrile, Sammy poursuivit ses fouilles.

Un peu avant le repas du soir, Ragle demanda à son beau-frère de lui accorder un instant. Voyant sa mine sombre, Vic lui proposa : « Veux-tu que je ferme la porte ? » Margo avait commencé à dresser la table dans la salle à manger, et le

tintement des assiettes se mêlait à la rumeur des informations de six heures à la télévision.

« Non.

— C'est au sujet de ton concours ?

— Je me demande si je ne vais pas laisser tomber, dit Ragle. J'ai du mal à tenir le coup, je suis fatigué. Il faut que je te dise... » Il se pencha vers Vic, les yeux cernés, rouges. « Tu sais, Vic, je suis en train de faire une dépression nerveuse. Surtout ne dis rien à Margo. » Sa voix tremblota et chut. « Je me suis dit qu'il fallait que je t'en parle. »

Que répondre ? « C'est le concours ? » finit par demander Vic.

— Sans doute. » Un geste pour accompagner ces deux mots.

« Depuis quand ?

— Oh ! maintenant, cela fait des semaines. Ou disons deux mois. Je ne sais plus. » Il sombra dans le silence et ses yeux allèrent fixer le plancher au-delà de Vic.

« L'as-tu déjà dit aux gens du journal ?

— Non.

— Est-ce qu'ils ne vont pas faire d'histoires ?

— Je m'en fiche. Je ne peux pas continuer. Je vais peut-être m'en aller loin d'ici, voire quitter le pays.

— Mince ! s'exclama Vic.

— Je suis claqué ; quand je me serai reposé pendant six mois, cela ira sans doute mieux. Je pourrais peut-être prendre un emploi manuel, travailler dans une usine, ou à l'extérieur. Ce que je veux régler avec toi, ce sont les questions financières. J'ai donné environ deux cent cinquante par mois de pension, en moyenne, l'an dernier.

— Oui, convint Vic. Je crois que c'est juste.

— Est-ce que toi et Margo pourriez vous en tirer sans cet argent ? Avec les traites de la maison et de la voiture, les frais de ce genre ?

— Oh ! oui, je pense que c'est possible.

— Je vais te signer un chèque de six cents dollars, déclara Ragle. Juste au cas où. Si jamais tu en as besoin, encaisse-le. Sinon, n'y touche pas, mets-le plutôt sur un compte... les chèques ne restent valables qu'un mois ou deux, n'est-ce pas ?

Ouvre un compte-dépôt et tu toucheras les intérêts de quatre pour cent.

— N'as-tu rien dit à Margo ?

— Pas pour le moment. »

Le hasard voulut qu'elle apparaisse à la porte.

« Le souper va être prêt. Qu'est-ce qui vous prend de rester assis là à parler si sérieusement ?

— On discute affaires, conta Vic.

— Puis-je m'asseoir et écouter ?

— Non », répliquèrent en chœur les deux hommes. Elle s'éclipsa sans mot dire.

« Bon, si tu veux bien, je reprends, dit Ragle. J'ai songé à aller à l'hôpital militaire ; je peux profiter de ma carte d'ancien combattant pour obtenir des soins médicaux. J'ai aussi pensé à m'en servir pour aller suivre des cours à l'université.

— Des cours de quoi ?

— Oh ! disons... de philosophie. »

Vic ne manqua pas de s'étonner. « Tiens, pourquoi ?

— La philosophie n'est-elle pas à la fois un refuge et un réconfort ?

— Je l'ignorais. Autrefois, oui, peut-être. Mais j'ai le sentiment que la philosophie, aujourd'hui, cela consiste à émettre des théories sur les limites de la réalité et à essayer de découvrir le Pourquoi de la vie. »

Sans reculer, Ragle répliqua : « Et alors ?

— Alors rien, si tu estimes que cela peut t'aider.

— J'en ai déjà lu dans le temps. Je pensais à l'évêque Berkeley, aux idéalistes. Par exemple... » D'un geste de la main il indiqua le piano placé dans l'angle de la pièce. « Comment savons-nous que ce piano existe ?

— Nous ne le savons pas, observa Vic.

— Peut-être n'existe-t-il pas. »

Vic dut déclarer forfait. « Tu m'excuseras, mais en ce qui me concerne, ce ne sont que des mots. »

Sur quoi le visage de Ragle perdit toutes ses couleurs. Il ouvrit désespérément la bouche et, le regard fixé sur son beau-frère, se dressa dans son fauteuil.

« Tu te sens bien ? s'informa Vic.

— Il faut que je réfléchisse », bredouilla Ragle. Il se leva. « Excuse-moi ; nous en reparlerons plus tard. Le repas est prêt, — ça ou autre chose. » Il passa la porte et se rendit à la salle à manger.

Le pauvre, songea Vic. À force de rester assis, seul, isolé, toute la journée, à faire ses bricoles, le voilà complètement abattu. Quelle futilité !

« Puis-je t'aider à mettre la table ? proposa-t-il à sa femme.

— Je te remercie, tout est déjà fait. » Ragle était allé à la salle de bain. « Qu'y a-t-il ? demanda Margo. Qu'est-ce qui ne va pas avec Ragle, ce soir ? Il a si triste mine... Il ne s'est tout de même pas fait éjecter du concours, non ? Je sais qu'il me l'aurait dit, mais...

— Je te raconterai plus tard », promit Vic. Il la prit par la taille et l'embrassa ; elle se pressa contre lui avec chaleur.

S'il avait ceci, se dit Vic, peut-être se sentirait-il mieux. Une famille, il n'y a rien de tel au monde, et personne ne peut la prendre.

À table, plongé dans ses méditations, Ragle Gumm n'écoutait pas Sammy qui se répandait en commentaires sur son équipe de combattants et sa puissante organisation.

Des mots, songeait Ragle.

Le problème central de la philosophie. La relation entre le mot et l'objet... qu'est-ce qu'un mot ? Un signe arbitraire. Mais nous vivons avec des mots. Notre réalité se situe dans un univers de mots, non de choses. D'ailleurs une chose, cela n'existe pas, c'est un *gestalt* au sein de l'esprit. La « chosité »... le sens de la substance. Une illusion. Le mot est plus réel que l'objet qu'il désigne.

Le mot ne représente pas la réalité, le mot *est* la réalité. Du moins pour nous. Dieu, lui, parvient peut-être à atteindre l'objet. Mais pas nous.

Dans une des poches de son manteau suspendu dans le placard du couloir se trouvait la petite boîte métallique renfermant six mots.

BUVETTE
PORTE
LOCAUX D'USINE
AUTOROUTE
FONTAINE AUTOMATIQUE
VASE DE FLEURS

La voix de Margo le secoua. « Je t'ai dit de ne pas jouer ici. » Le timbre aigu et le ton élevé lui firent perdre le fil de ses pensées. « Je répète, ne joue pas ici. Fais attention, Sammy, je ne plaisante pas.

— Et la pétition, qu'a-t-elle donné ? voulut savoir Vic.

— J'ai vu un petit employé qui m'a raconté, en gros, que la municipalité ne disposait pas de fonds suffisants à l'heure actuelle. Ce qui me met en colère, c'est que quand j'ai téléphoné la semaine dernière, ils m'ont répondu que les contrats avaient été accordés et que les travaux devaient commencer incessamment. Cela prouve bien qu'on ne peut leur faire faire quoi que ce soit. On est impuissant ; quand on est seul, on est impuissant.

— Bill Black pourrait peut-être inonder le coin, suggéra Vic.

— Oui. Comme ça les gosses pourront aller se noyer au lieu de se casser le crâne en tombant. »

Après le repas, tandis que Margo faisait la vaisselle à la cuisine et que Sammy, vautré dans le living, regardait la télé, Ragle et Vic reprirent leur discussion.

« Demande un congé aux gens du concours, proposa Vic.

— Cela m'étonnerait qu'ils acceptent. » Il connaissait le règlement par cœur et à son souvenir, il n'existait aucune clause à ce sujet.

« Essaie toujours.

— Peut-être, répondit Ragle en grattant une tache sur la table.

— Cette histoire d'hier soir m'avait vraiment mis sur les nerfs, dit Vic. J'espère que cela ne t'a pas fichu un coup, que ce n'est pas à cause de moi que tu te sens déprimé.

— Non. Si c'est à cause de quelque chose, alors c'est certainement à cause du concours. Et de Junie Black.

— Écoute, implora Vic, tu as mieux à faire que de t'occuper de Junie Black. Et de toute manière, elle est déjà prise.

— Par un blanc-bec.

— Peu importe, c'est l'institution qui compte, pas l'homme.

— On aurait du mal à parler d'institution pour Junie et Bill Black. Mais, de toute façon, je n'ai absolument pas envie de parler d'institutions aujourd'hui.

— Raconte-moi, que s'est-il passé ?

— Rien.

— Dis-le-moi. »

Ragle s'inclina. « Une hallucination, c'est tout. Une hallucination qui revient par moments.

— Veux-tu me la décrire ?

— Non.

— Quelque chose qui ressemble à ce qui m'est arrivé hier soir ? Je n'ai pas l'intention de jouer les détectives, mais cela me tracassait. Je me suis dit que quelque chose n'allait pas.

— Il y a effectivement quelque chose qui ne va pas, confirma Ragle.

— Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas en relation avec toi ou une personne particulière. Quelque chose ne va pas en général.

— L'époque, déclara Ragle, est désarticulée³.

— Je crois que nous devrions comparer nos observations.

— Je ne te dirai pas ce qui m'est arrivé, dit Ragle. Maintenant, tu vas simplement hocher gravement la tête, mais demain ou après-demain quand tu seras au magasin et que tu discuteras le coup avec les caissières... tu vas dérailler sur moi en cours de conversation, et tu vas donner à tout le monde de quoi papoter joliment, ce qui ne m'intéresse vraiment pas. N'oublie pas que je suis un héros national.

— Comme tu voudras, céda Vic. Mais nous pourrions... faire quelque chose. Je suis sérieux ; cela me tracasse. »

Ragle restait muet.

« Tu n'as pas le droit de te taire, dit Vic. J'ai des responsabilités vis-à-vis de ma femme et de mon fils. N'es-tu

³ Citation empruntée au *Hamlet* de Shakespeare, acte I, scène V. (N.d.T.)

plus capable de te maîtriser ? Sais-tu encore ce que tu as le droit et ce que tu n'as pas le droit de faire ?

— Ne t'en fais pas, je ne vais pas devenir fou furieux, répondit Ragle. Ou du moins je n'ai aucune raison de penser que je le deviendrai.

— Nous devons vivre tous ensemble dans la même maison, signala Vic. Suppose que je te dise de... »

Ragle l'interrompit.

« Si je sens que je constitue une menace, je m'en irai. Je m'en irai de toute manière, sans doute d'ici quelques jours. Donc tout ira bien si tu peux tenir jusque-là.

— Margo ne te laissera pas partir. »

À quoi il répondit en ricanant :

« Il faudra bien que Margo me laisse partir.

— Es-tu certain que tu n'agis pas simplement par dépit vis-à-vis de toi-même, parce que ta vie sentimentale est dans l'impasse ? »

Ragle resta muet. Il se leva et passa dans le living-room où Sammy, allongé, suivait un épisode de « Revolver ». Il s'affala à son tour sur le divan pour regarder le petit écran.

Je ne puis lui parler.

Pas de chance. Vraiment pas de chance.

« Que vaut-il, ce western ? demanda-t-il à l'enfant pendant l'entracte publicitaire.

— Il est chouette », fit Sammy. De la poche de sa chemise dépassait du papier froissé qui paraissait avoir été malmené par les intempéries. Ragle se pencha pour voir ; Sammy ne lui accordait aucune attention, captivé par son film.

« Qu'as-tu dans ta poche ? s'enquit Vic.

— Oh ! c'est quand j'étais en train de faire des fortifications dans les Ruines. J'ai déterré une planche et puis j'ai trouvé plein de vieux annuaires et des magazines et des trucs comme ça. »

Ragle tendit le bras. Lorsqu'il sortit la feuille de sa poche, elle tomba en morceaux. En fait, il s'agissait d'étiquettes toilées portant chacune un nom en lettres d'imprimerie, souillé par la pluie et les jours.

STATION-SERVICE
VACHE
PONT

« Tu as eu ça dans les fondations ? voulut-il savoir, le cerveau embrumé. Tu les as déterrés ?

— Oui, fit Sammy.

— Je peux les avoir ?

— Non », fit Sammy.

Une colère instinctive s'empara de lui.

« D'accord, dit-il avec autant de calme que possible. Je te les échange, ou bien je te les achète.

— Tu les veux pour quoi faire ? demanda l'enfant, qui ne regardait plus la télévision maintenant. Ils valent quelque chose, ou quoi ? »

Sans mentir, Ragle rétorqua :

« Je les collectionne. » Allant dans le vestibule, il fouilla les poches de son manteau, trouva sa petite boîte, revint s'asseoir, l'ouvrit devant Sammy pour lui montrer les six étiquettes déjà en sa possession.

« Dix *cents* chaque », décida l'enfant.

Sammy disposait de cinq étiquettes en tout, dont deux étaient si détériorées que Ragle ne put lire le nom inscrit. Il n'en paya pas moins cinquante *cents* pour l'ensemble, prit ses acquisitions et s'en alla réfléchir à la question.

Il s'agit peut-être d'un canular, se dit-il. Je suis peut-être la victime d'une farce montée parce que les journaux ont fait de moi le Roi des Gagnants de Concours.

Mais cette histoire n'avait aucun sens.

Perplexe, il aplanit les cinq étiquettes du mieux qu'il put et les ajouta à celles de la boîte. À plus d'un titre, il souffrait à présent d'un malaise accru.

Un peu plus tard dans la soirée, il mit la main sur une lampe-torche et après avoir endossé un épais manteau, il s'enfonça dans la nuit en direction des Ruines.

Comme il s'était promené dans l'après-midi avec Junie, il ne tarda pas à avoir mal aux jambes, et en parvenant à l'endroit désert, il se demanda s'il n'avait pas intérêt à rentrer chez lui. Au début, le faisceau de sa lampe n'accrocha que des formes de béton brisé, des fosses à demi comblées d'eau de pluie printanière, des amas de vieilles planches et de plâtre. Il passa un instant à rôder en projetant ici et là des éclairs de lumière. Puis, après qu'un enchevêtrement de fil de fer rouillé l'eut fait trébucher et tomber, il découvrit un abri grossier composé de moellons, édifié de toute évidence par les enfants.

Il s'accroupit et balaya du faisceau de sa lampe le sol autour de lui pour déceler, effectivement, un coin de brochure, une brochure jaunie. Il cala la lampe sous son bras pour pouvoir déterrer des deux mains sa trouvaille, d'une bonne épaisseur. Sammy ne s'était donc pas trompé ; apparemment, il s'agissait bien d'un annuaire téléphonique, ou tout au moins un fragment d'annuaire.

Ragle parvint en outre à sortir quelques épaves de magazines familiaux, papier glacé et grand format. Mais au-dessous, il ne put apercevoir qu'un réservoir à eau ou un système de tout-à-l'égout. C'est trop risqué, se dit-il. Il vaut mieux attendre le jour.

Et chargé de son annuaire et de ses revues, il prit le chemin du retour.

Quel coin désolé, songeait-il. Pas de quoi s'étonner si Margo veut que la ville le nettoie. Ce n'est pas possible, ils doivent être inconscients ! Un bras cassé, et ils se retrouvent avec un procès sur le dos.

Même les habitations proches du terrain paraissaient sombres et inhabitées. Et devant lui, le trottoir craquelé était jonché de débris.

Un bel endroit pour les gosses.

De retour à la maison, il commença par porter son butin à la cuisine ; Vic et Margo se trouvaient dans la salle de séjour et ne le virent donc pas revenir. Sammy était au lit. Ragle prit soin

d'étaler du papier d'emballage sur la table de la cuisine et déposa avec précaution les brochures.

Les magazines étaient trop mouillés pour qu'il puisse les manipuler. Il les plaça donc à proximité du radiateur pour les faire sécher et se rabattit sur l'annuaire.

Il se rendit aussitôt compte qu'il lui manquait la couverture ainsi que les premières et les dernières pages. Il ne possédait par conséquent que le milieu.

Cet annuaire ne lui était pas familier. L'impression était plus foncée, les caractères plus grands, les marges plus larges. Selon lui, il devait s'adresser à une population de moindre importance.

Les indicatifs ne lui étaient pas familiers. Florian, Edwards, Lakeside, Walnut. Il tourna les pages sans chercher rien de spécial : qu'y avait-il à chercher ? N'importe quoi, se dit-il. Quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Quelque chose qui lui saute aux yeux. Par exemple, il lui était impossible d'estimer l'âge du volume. Un an ? Dix ans ? Depuis quand imprimait-on des annuaires ?

Vic pénétra dans la cuisine et l'interrogea : « Qu'as-tu rapporté ?

— Un vieil annuaire. »

Vic vint jeter un regard par-dessus son épaule et se dirigea ensuite vers le réfrigérateur dont il ouvrit la porte. « Veux-tu du gâteau ?

— Non, merci, répondit Ragle.

— Sont-ils à toi ? fit Vic en désignant les magazines en train de sécher.

— Oui. »

Et Vic rejoignit sa place dans le living, pourvu de deux parts de gâteau aux myrtilles.

Ragle prit l'annuaire et le posa dans le couloir d'entrée, près du téléphone ; il s'assit sur le tabouret, releva un numéro au hasard, décrocha le combiné et forma les chiffres. Un instant plus tard, il perçut plusieurs déclics puis la voix de la standardiste.

« Quel numéro désirez-vous ?

— Bridgeland 3-4465 », répondit-il.

Un silence. « Voulez-vous bien raccrocher et refaire ce numéro ? » demanda la standardiste d'un ton péremptoire et dédaigneux.

Il raccrocha donc, attendit un moment puis refit son numéro.

La ligne s'interrompit aussitôt. « Quel numéro désirez-vous ? » La voix d'une standardiste – pas la même – tinta dans son oreille.

« Bridgeland 3-4465, dit-il.

– Juste un instant », demanda la standardiste.

Il patienta.

« Veuillez m'excuser, monsieur, reprit la standardiste. Pouvez-vous vérifier votre numéro ?

– Pourquoi ? s'enquit-il.

– Juste un instant, monsieur », dit la standardiste, et à ce moment précis la liaison cessa. Il n'y avait plus personne à l'autre bout du fil ; Ragle percevait l'absence de vie, d'une substance vivante. Il attendit, mais en vain.

Il finit par raccrocher puis, après avoir observé une pause, il recommença.

Cette fois, le signal indiquant qu'il avait fait un faux numéro lui déchira le tympan.

Il essaya d'autres numéros et obtint chaque fois le même signal strident. Faux numéro. Il referma l'annuaire, hésita quelques secondes puis appela les renseignements.

« Ici les renseignements.

– J'essaie d'appeler Bridgeland 3-4465 », expliqua-t-il. La standardiste était-elle la même que la précédente ? Il ne pouvait se prononcer. « Pouvez-vous appeler pour moi ? J'obtiens toujours le signal « faux numéro ».

– Oui, monsieur. Juste un instant, monsieur. » Un long intervalle. Puis : « De quel numéro s'agit-il, monsieur ? »

Il l'indiqua.

« Il n'y a plus d'abonné à ce numéro, lui apprit la standardiste.

– Pouvez-vous m'en vérifier quelques autres ? demanda-t-il.

– Bien sûr, monsieur. »

Il lui lut donc d'autres numéros relevés sur la page de l'annuaire, et ils étaient tous sans abonnés.

Évidemment. Un vieil annuaire. Qui était probablement entièrement périmé.

Il raccrocha après avoir remercié la standardiste.

Donc, il n'avait rien trouvé ni appris.

L'explication pouvait être que ces numéros avaient été attribués à des villes voisines qui s'étaient par la suite groupées. Et c'est alors que tous les numéros pouvaient avoir changé. Peut-être tout récemment, près d'un an avant, quand le téléphone à cadran avait fait son apparition partout.

Il revint à la cuisine, tout penaud.

Les magazines avaient commencé à sécher ; il en choisit un et s'assit. Des fragments se séparèrent lorsqu'il tourna la première page. Un magazine d'intérêt général, pour familles ; d'abord un article sur les cigarettes et le cancer des poumons... puis un sur le secrétaire Dulles⁴ et la France. Puis un article sur un homme qui avait remonté l'Amazone avec ses enfants. Ensuite, des récits, western, policiers et aventures dans les mers du Sud. De la publicité et des dessins humoristiques que Ragle lut avant de poser la brochure.

Le magazine suivant contenait davantage d'illustrations ; il ressemblait un peu à *Life*. Mais le papier était de qualité inférieure. Il s'agissait pourtant d'un magazine important. *Look*, sans doute, mais Ragle ne pouvait s'en assurer puisque la couverture avait été arrachée. Ou bien *Ken*, qu'il avait déjà eu plusieurs fois l'occasion de feuilleter.

Le premier reportage illustré traitait d'une horrible catastrophe ferroviaire en Pennsylvanie. Le suivant...

Une magnifique actrice d'allure Scandinave. Il leva le bras pour orienter la lampe de manière à mieux éclairer la page.

Elle avait des cheveux longs, généreux et admirablement coiffés. Elle offrait un sourire d'une stupéfiante douceur, un sourire innocent mais intime qui le charma. Son visage était le plus beau qu'il eût jamais vu ; il s'ornait d'un menton bien

⁴ John Foster Dulles, secrétaire d'État du gouvernement Eisenhower, mort en 1959. (N.d.T.)

dessiné, plein et sensuel. Le cou, à la différence de celui, plutôt ordinaire, de la plupart des starlettes, était véritablement adulte, mûr. Quant aux épaules, elles étaient splendides. Cette fille ne paraissait ni osseuse, ni trop en chair. Un mélange de races, se dit Ragle. Une chevelure germanique. Des épaules suisses ou norvégiennes.

Mais ce qui le captivait vraiment, à la limite de l'incrédulité, c'était la silhouette. Bon sang, songeait-il. Que cette fille peut paraître saine ! Comment peut-elle être aussi bien développée ?

Et elle semblait heureuse de le montrer. Elle était penchée en avant, offrant ainsi à l'œil presque toute sa poitrine. La plus douce, la plus ferme, la plus naturelle des poitrines. Et gorgée de chaleur, de surcroît.

Le nom de la fille ne lui disait rien. Mais il conclut en lui-même : voilà qui explique pourquoi nous avons besoin d'une mère. Regardez.

« Vic, dit-il en se levant et en emportant le magazine dans la pièce contiguë. Regarde-moi ça. » Et il le lui posa sur les genoux.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Margo dans l'autre coin.

— Cela ne t'intéresserait pas », assura Vic ; ce disant, il écarta sa part de gâteau. « Pas du toc, n'est-ce pas ? observa-t-il. Oui, on peut voir en dessous. Il n'y a pas de supports. Ça tient tout seul.

— Elle est penchée en avant, dit Ragle.

— Une fille, hein ? fit Margo. Je veux regarder, je ne ferai pas d'histoires. » Elle vint se placer à côté de Ragle. Ils étaient donc là, tous les trois, à examiner la photo pleine page en couleur. La pluie avait certes abîmé et délavé l'illustration, mais il ne pouvait y avoir de doute : cette femme était unique.

« Et elle a un visage si agréable, dit Margo. Si fin, si civilisé.

— Mais sensuel », ajouta Ragle.

Sous l'illustration figurait la légende : *Marilyn Monroe durant son séjour en Grande-Bretagne lors du tournage de son film avec Sir Laurence Olivier.*

« Avez-vous déjà entendu parler d'elle ? s'enquit Margo.

— Non, avoua Ragle.

— Ce doit être une starlette anglaise, dit Vic.

— Non, contra Margo. C'est marqué qu'elle effectue un séjour en Grande-Bretagne. On dirait un nom américain. » Et ils passèrent à l'article lui-même pour lire ce qui en restait.

« Ils en parlent comme si elle était célèbre. Toute cette foule, tous ces gens qui se pressent dans la rue.

— Là-bas, dit Vic. En Angleterre, peut-être, mais pas en Amérique.

— Non, regarde, ils parlent de ses fan-clubs en Amérique.

— Où as-tu eu cela ? demanda Vic à Ragle.

— Dans les décombres, répondit ce dernier. Le coin que vous voulez faire nettoyer par la ville.

— C'est peut-être un magazine qui date d'il y a longtemps, suggéra Margo. Mais Laurence Olivier vit toujours... je me souviens d'avoir vu *Richard III* à la télévision l'an dernier. »

Ils échangèrent des regards intrigués.

Vic posa la question :

« Voudrais-tu me dire où en sont tes hallucinations à présent ?

— Quelles hallucinations ? lança aussitôt Margo en se tournant vers Ragle. Était-ce de cela que vous parliez quand vous n'avez pas voulu me laisser écouter ? »

Et Ragle s'inclina. « J'ai des hallucinations en ce moment, ma chérie. » Il adressa à sa sœur un sourire encourageant, mais elle ne se départit pas pour autant de son expression inquiète. « N'aie pas l'air si catastrophée, implora-t-il. Ce n'est pas si grave que cela.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

— J'ai des problèmes avec les mots.

— Du mal à parler ? répliqua-t-elle sur-le-champ. Oh ! mon Dieu... c'est ce que le président Eisenhower a eu après son attaque.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. » Il y eut un instant d'attente ; maintenant qu'il s'efforçait d'expliquer, la tâche lui paraissait quasiment impossible. « Je veux dire, bredouilla-t-il, que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent. »

Le silence s'empara de lui.

« On dirait du théâtre de l'absurde, se plaignit Margo.

— Voilà tout, conclut Ragle. Je ne puis donner une meilleure explication.

— C'est donc que tu ne penses pas avoir perdu l'esprit, déclara Vic. Tu ne penses pas que cela se passe en toi ; c'est au-dehors. Dans les choses elles-mêmes. Comme ce qui m'est arrivé avec le cordon de lampe. »

Après une seconde d'hésitation : « Je suppose. » Pour quelque obscure raison, il lui répugnait de lier son expérience à celle de Vic, car la similitude ne lui apparaissait pas.

Sans doute du snobisme de ma part, simplement, s'avoua-t-il.

D'une voix à la lenteur alarmante, Margo demanda : « Croyez-vous que l'on se joue de nous ?

— En voilà une façon de parler, fit Ragle.

— Que veux-tu dire par-là ? s'enquit Vic.

— Je ne sais pas. Mais dans le *Bulletin du Consommateur*, ils disent toujours de faire attention aux publicités mensongères ou frauduleuses ; vous savez, pour maigrir et les trucs de ce genre. Peut-être que ce magazine et tout ce bruit autour de Marilyn Monroe, ce n'est que du vent. Ils veulent faire monter une quelconque starlette sans importance en laissant croire que tout le monde la connaît pour que les gens disent : Ah ! oui, cette actrice célèbre, la première fois qu'ils entendront parler d'elle. Personnellement, je pense qu'elle n'est qu'un cas glandulaire. » Elle se tut et resta à sa place, silencieuse mais portant continuellement le doigt à l'oreille avec nervosité, le front traversé d'un réseau de rides soucieuses.

« Tu veux dire que quelqu'un l'a peut-être fabriquée ? dit Vic en riant.

— On se joue de nous », répéta Ragle.

Au fin fond de son être, à un niveau non verbal, un signal se déclencha.

« Finalement, je ne vais peut-être pas partir, annonça-t-il.

— Parce que tu devais partir ? s'étonna Margo. On ne prend jamais la peine de me mettre au courant de quoi que ce soit. Je présume que tu devais partir demain pour ne jamais revenir. Tu nous aurais envoyé une carte postale de l'Alaska. »

Les sarcasmes l'ébranlèrent. « Non, je suis désolé. De toute façon, je vais rester, alors inutile de te faire du mauvais sang à ce sujet.

— Avais-tu l'intention d'abandonner ton concours ?

— Je ne m'étais pas encore décidé », déclara-t-il.

Vic était muet.

Il lui demanda :

« À ton avis, que pouvons-nous faire ? Comment résoudre le problème, même si nous ignorons sa nature exacte ?

— Que veux-tu que je te dise ? répondit Vic. Avec tes archives, tes graphiques et tes repères, tu t'y connais en recherche. Commence à tout noter. N'est-ce pas toi l'homme capable de distinguer des systèmes, des structures ?

— Si, je crois. » Il ne lui était pas venu à l'idée d'utiliser ses talents en ce domaine. « Peut-être que ça ira.

— Mets tout ensemble, rassemble toutes les informations possibles, inscris tout de façon bien nette – tiens, fabrique-toi un de ces fameux classeurs spéciaux que tu as mis au point.

— C'est impossible. Nous n'avons aucun point de référence, rien qui nous permette d'établir un critère.

— Prends les contradictions simples, rétorqua Vic. Ce magazine avec l'article sur une star de cinéma mondialement connue dont nous n'avons jamais entendu parler, c'est une contradiction. Nous devrions éplucher ce magazine ligne par ligne, mot par mot, pour voir combien d'autres contradictions se présentent, par rapport à ce que nous connaissons en dehors du magazine.

— Et l'annuaire », ajouta Ragle. Les pages jaunes, la partie réservée aux adresses et numéros d'affaires. Et peut-être les Ruines recelaient-elles d'autres documents.

C'était là le point de référence. Les Ruines.

V

Bill Black gara sa Ford de 1957 à l'emplacement réservé du parking privé des services municipaux. Il emprunta l'allée qui menait à l'entrée, pénétra à l'intérieur et passa devant le guichet de la réception pour gagner son bureau.

Il commença par ouvrir la fenêtre puis se débarrassa de son manteau et le suspendit dans le placard. L'air frais du matin s'engouffra à l'intérieur. Il respira profondément en s'étirant à plusieurs reprises ; après quoi il se jeta dans son fauteuil tournant et le fit pivoter en bonne position. Deux notes gisaient dans le panier à documents. La première n'était qu'une farce : une recette de fricassée de poulet au beurre de cacahuète découpée dans une rubrique ménagère. Il la mit à la corbeille, prit la seconde note, la déplia et la lut en un instant.

Quelqu'un à la maison a essayé d'appeler des numéros par Bridgeland, Sherman, Devonshire, Walnut et Kentfield.

Je ne puis le croire, se dit Black. Il fourra le billet dans sa poche, se leva, alla endosser son manteau, referma la fenêtre, sortit du bureau, prit le couloir, passa devant la réception, s'engagea dans l'allée et parvint à sa voiture. Une minute plus tard, il sortait du parking en marche arrière et prenait la direction du centre ville.

Tout ne peut être parfait dans la vie, songea-t-il au cœur de la circulation matinale. Je me demande bien ce que cela signifie. Je me demande bien comment cela a pu se produire.

Un passant inconnu pouvait être entré en demandant la permission de se servir du téléphone. Oh ! voilà qui était parfaitement ridicule !

J'abandonne, se dit-il. C'est simplement une de ces foutues choses qui défient toute analyse. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre de voir ce qui s'est passé. Qui a appelé, pourquoi et comment.

Quelle histoire, gronda-t-il en lui-même.

Il se gara dans la rue où se trouvait l'entrée de derrière des locaux de *La Gazette*, glissa dix cents dans le parcmètre et pénétra dans les bureaux du journal par l'escalier de service.

« M. Lowery est-il dans la maison ? demanda-t-il à la jeune fille de la loge.

— Je ne pense pas, monsieur », lui répondit-elle. Elle se tourna vers le standard. « Si vous voulez bien patienter un instant, je vais appeler et voir si on peut le trouver.

— Merci. Dites que c'est de la part de Bill Black. »

La jeune fille contacta plusieurs bureaux avant de s'excuser : « Je suis désolée, monsieur Black. Ils disent qu'il n'est pas encore arrivé, mais qu'il devrait être là d'un moment à l'autre. Voulez-vous attendre un peu ?

— Entendu », fit-il, cependant déçu. Il s'affala sur une banquette, alluma une cigarette et attendit, les bras croisés.

Au bout d'un quart d'heure des voix lui parvinrent du couloir. Une porte s'ouvrit, laissant paraître la mince et haute silhouette un rien décharnée de Stuart Lowery.

« Oh ! bonjour, monsieur Black, dit-il avec la modération qui lui était propre.

— Devinez ce qui m'attendait dans mon bureau », annonça Bill Black. Il tendit la note à Lowery, qui la lut attentivement.

« Voilà qui me surprend, avoua le journaliste.

— Ce n'est qu'un accident tout à fait extraordinaire, déclara Bill Black. Une chance sur un milliard. Quelqu'un a rédigé une liste de bons restaurants, l'a mise dans son chapeau, puis est monté dans un des camions de ravitaillement et s'est rendu ici, et pendant qu'on déchargeait, la liste est tombée de son chapeau. » Une idée lui apparut subitement. « En déchargeant des choux, par exemple. Et quand Vic Nielson a commencé à mettre les choux à la réserve, il a vu la liste et s'est dit : « Tiens, juste ce qu'il me fallait, une « liste de bons restaurants. » Alors il l'a prise, il l'a ramenée chez lui et l'a collée au mur près du téléphone. »

Un sourire incertain s'était dessiné sur les lèvres de Lowery.

« J'aimerais bien savoir si quelqu'un a noté les numéros qu'il a demandés, observa Black. Cela pourrait avoir de l'importance.

— J'ai l'impression qu'un de nous deux va devoir passer à la maison, dit Lowery. Je n'avais pas prévu d'y retourner avant la fin de la semaine. Vous pourriez aller y faire un tour ce soir.

— Croyez-vous possible qu'un traître se soit infiltré dans nos rangs ?

— Vous avez vu juste, complimenta Lowery.

— Oui.

— Voyons si nous pouvons découvrir le fin mot de l'histoire.

— J'y passerai ce soir, dit Black. Après le repas. J'emmènerai quelque chose à montrer à Ragle et à Vic ; je vais me débrouiller pour trouver quelque chose. » Il prit le chemin de la sortie puis, s'arrêtant, demanda :

« Qu'ont donné les réponses d'hier ?

— Apparemment, tout était parfait.

— Il commence à perdre un peu les pédales, de nouveau. Cela crève les yeux. Il y a beaucoup plus de boîtes de bière vides devant la porte de derrière, un plein sac. Comment fait-il pour siffler sa bière et travailler en même temps ? Cela fait trois ans que je le regarde, et je n'ai toujours pas compris. »

D'une voix monocorde, Lowery lui répondit : « Je parie que c'est là son secret. Ce n'est pas dans Ragle, c'est dans la bière. »

Un bref au revoir, et Black quittait les locaux de *La Gazette*.

Une pensée l'obsédait sur le chemin du retour au bureau. Il y avait cette unique éventualité qui le laisserait désarmé. Tout le reste pouvait être résolu, il était possible de s'arranger. Mais...

En supposant que Ragle fût en train de redevenir normal ?

Le soir, une fois sorti des bureaux des services municipaux, il s'arrêta à un drugstore et chercha quelque chose à acheter. Son attention finit par se porter sur un présentoir de stylos à bille ; il en détacha quelques-uns et gagna la sortie.

« Hé, monsieur ! cria le vendeur indigné.

— Veuillez m'excuser, bafouilla Black. J'avais complètement oublié. » Ce qui était tout à fait vrai ; il lui était un instant sorti de la tête qu'il devait sacrifier à tout le processus. Il prit quelques billets dans son portefeuille, accepta la monnaie et s'empressa de rejoindre sa voiture.

Il projetait de passer à la maison avec les stylos en disant à Vic et à Ragle qu'on les avait envoyés en échantillons gratuits au service des eaux mais que les employés de la ville n'avaient pas le droit de les accepter. Vous les voulez ? Il s'exerça à prononcer son texte durant le trajet.

La meilleure méthode était toujours la plus simple.

Il gara son véhicule dans l'allée, gravit allègrement les marches et entra. Junie, recroquevillée sur le divan, cousait un bouton sur un chemisier ; elle s'interrompit sur-le-champ et leva furtivement les yeux. Un malaise coupable apparut si nettement sur son visage qu'il comprit qu'elle avait été vadrouiller avec Ragle, la main dans la main et l'enthousiasme facile.

« Salut, fit-il.

— Bonsoir, dit Junie. Ça a été, ton travail, aujourd'hui ?

— Oh ! rien de spécial.

— Devine voir ce qui m'est arrivé.

— Que t'est-il arrivé ? »

Junie expliqua :

« J'étais à la blanchisserie pour récupérer tes vêtements quand je suis tombée sur Bernice Wills, et on s'est mises à parler de l'école – elle était avec moi à Cortez, dans le temps – puis on est allées manger en ville et voir un spectacle ensuite. Et je viens juste de rentrer, ce qui fait que pour dîner, ce soir, il y a quatre pâtés au bœuf surgelés.

— J'adore ça, les pâtés au bœuf », répondit-il.

Elle se leva. Vêtue d'une jupe longue à surpiqûres, d'un chemisier sans col et chaussée de sandales, elle avait l'air ravissante. Sa chevelure était délicatement tirée en chignon plat classique. « Tu es vraiment unique, chanta-t-elle de soulagement. Je m'étais dit que tu allais te mettre en boule et que tu allais pousser des cris.

— Comment va Ragle ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas vu Ragle aujourd'hui.

— Bon, insista-t-il sans élever la voix, comment allait-il la dernière fois que tu l'as vu ?

— J'essaie de me souvenir quand c'était.

— Tu l'as vu hier », indiqua-t-il.

Elle cligna des paupières.

« Non.

— C'est ce que tu as dit hier soir. »

Perplexe, elle lui demanda s'il en était certain.

Voilà ce qui ennuyait Bill. Pas tant le fait que sa femme s'en aille batifoler avec Ragle, mais son obstination à monter des histoires abracadabrantes qui ne tenaient pas debout et ne faisaient qu'accroître la confusion. D'autant plus qu'il lui fallait obtenir le plus vite possible des nouvelles de l'état de santé de Ragle.

Voilà ce que c'était de vivre avec une femme choisie pour son amabilité... On pouvait compter sur elle pour aller s'amuser et faire juste ce qu'il fallait, mais lorsqu'il s'agissait de lui demander ce qui s'est passé, sa propension innée à mentir pour se couvrir freinait tout. Bill avait besoin d'une femme capable de commettre une indiscretion et d'en parler par la suite. Mais il était trop tard à présent pour repartir à zéro.

« Parle-moi de ce bon vieux Ragle Gumm, l'enjoignit-il.

— Je sais parfaitement que tu as toujours tes maudits soupçons, rétorqua Junie, mais ils ne font que refléter les projections de ton esprit déformé. Freud a bien montré comment les malades nerveux se comportent, toujours de cette manière.

— Dis-moi simplement, veux-tu, comment se sent Ragle ces derniers temps. Je me moque pas mal de savoir jusqu'où tu en es arrivée. »

Le tour était joué.

« Bon, fit Junie d'une voix frêle et perturbée qui se propagea dans toute l'habitation. Tu veux que je te dise que j'ai eu une aventure avec Ragle, c'est bien cela ? Eh bien, j'ai passé la journée ici, assise, à réfléchir, et sais-tu à quoi ?

— Non.

— Il se pourrait que je te quitte, Bill. Il se pourrait que Ragle et moi partions quelque part.

— Juste vous deux ? Ou bien est-ce que vous emmenez aussi le Petit Homme Vert ?

— Je suppose que tu fais allusion au travail de Ragle. Tu veux insinuer qu'il n'est pas capable d'assurer notre subsistance à nous deux.

— Au diable », lança Bill Black, et il passa dans la pièce contiguë.

Junie se matérialisa aussitôt devant lui. « Oui, tu me méprises parce que je n'ai pas ton éducation », accusa-t-elle. Son visage marqué par les larmes semblait s'enfler et s'assombrir. Elle avait perdu son charme, à présent.

Avant qu'il ait pu trouver une réplique, le carillon d'entrée sonna.

« La porte », fit-il.

Junie le dévisagea, puis se retourna et quitta la pièce. Il l'entendit ouvrir la porte, perçut ensuite la voix brisée, à peine maîtrisée, ainsi qu'une autre voix.

Mû par la curiosité, il vint rejoindre son épouse.

Une femme au regard timide, d'une taille respectable, environ la quarantaine, se tenait dans l'entrée. Un brassard à insigne au bras, elle portait un registre à pince et un classeur en cuir qu'elle se mit à feuilleter tout en infligeant à Junie une monotone récitation.

Junie tourna la tête. « Protection civile », indiqua-t-elle.

Black se rendait compte qu'elle était trop bouleversée pour parler, aussi vint-il la remplacer à la porte. « C'est à quel sujet ? »

Le visage de la visiteuse trahit un nouveau sursaut de timidité ; elle s'éclaircit la gorge et glissa d'une voix fragile :

« Je suis désolée de vous déranger à l'heure du repas, mais je suis l'une de vos voisines, j'habite un peu plus loin dans la rue et je suis en train de faire campagne en porte-à-porte pour la P.C., la Protection civile. Nous avons terriblement besoin de volontaires pour la journée, et nous aurions aimé savoir si quelqu'un, chez vous, pouvait se proposer pour environ une heure par semaine...

— Je ne pense pas, répondit Black. Ma femme reste à la maison, mais elle a d'autres occupations.

— Je vois », dit la femme. Elle inscrivit quelques notes sur son registre avant d'exhiber un humble sourire. À n'en pas

douter, sa première tournée s'était soldée par une moisson de « non ». « Je vous remercie tout de même », acheva-t-elle. S'attardant, se demandant visiblement comment effectuer sa sortie, elle ajouta : « Je m'appelle Mrs. Keitelbein, Kay Keitelbein. J'habite à l'angle de la rue. La vieille maison à deux étages.

— Bien », fit Bill en refermant doucement la porte.

Junie accourut, un mouchoir appliqué sur la joue cette fois, et balbutia :

« Peut-être les voisins pourront-ils vous aider.

Il reste chez lui pendant toute la journée, M. Gumm. Ragle Gumm.

— Merci, madame, dit la visiteuse reconnaissante.

— Black, compléta Bill. Bonsoir, Mrs. Keitelbein. » Sur ce, il ferma la porte et alluma la lampe d'entrée.

« C'est comme ça toute la journée, soupira Junie. Des vendeurs de panneaux ou de brosses à reluire, des vendeurs d'électroménager. » Elle se tourna vers lui, pâle, chiffonnant et rechiffonnant son mouchoir.

« Je regrette que nous nous soyons disputés », avança Bill. Mais pour l'instant, il ne lui avait toujours pas extorqué la moindre information. Les tenants et les aboutissants des intrigues de quartier... les femmes étaient pires que les politicards.

« Je vais m'occuper des pâtés au bœuf », annonça Junie ; elle alla à la cuisine.

Mains en poche, Bill Black trotta dans son sillage, déterminé à obtenir autant de renseignements que possible sur le sujet qui le concernait.

Pendant ce temps, Kay Keitelbein quittait le trottoir, s'engageait dans l'allée qui menait à la demeure voisine, atteignait l'entrée et sonnait.

La porte s'effaça pour livrer passage à un homme corpulent, l'air sympathique, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon foncé non repassé.

« Êtes-vous... M. Gumm ? hésita Mrs. Keitelbein.

— Non, lui répondit-il. Je suis Victor Nielson, mais Ragle est là. Je vous en prie, entrez. » Il lui tint la porte et la fit pénétrer dans la maison. « Prenez place si vous le désirez, je vais aller le chercher.

— Merci beaucoup, monsieur Nielson », balbutia-t-elle en s'asseyant sur une chaise à dossier droit non loin de la porte, sa littérature sur les genoux. Dans la demeure chaude et plaisante flottaient des odeurs de cuisine. Ce n'est pas l'heure idéale pour aller voir les gens, se dit-elle. Presque l'heure du repas. Mais entrevoyant la table de la salle à manger, elle vit que la surface en était encore déserte. Une femme d'allure avenante, brune, était en train de mettre les couverts ; lorsqu'elle lança à la visiteuse un regard interrogateur, Mrs. Keitelbein répondit d'un bref signe de la tête.

C'est alors que Ragle Gumm vint à sa rencontre dans le vestibule.

Une dame de charité, conclut-il dès qu'il l'aperçut.

« Oui ? » demanda-t-il en se caparaçonnant déjà.

Le visage grave, la terne dame se leva. « Monsieur Gumm, je suis désolée de vous déranger, mais je suis là pour la P.C., la Protection civile. »

Elle lui expliqua qu'elle résidait un peu plus loin. En l'écoutant parler, Ragle se demanda ce qui l'avait amenée à porter son dévolu sur lui plutôt que sur Vic. Sans doute en raison de sa notoriété. Le courrier lui avait en effet acheminé de nombreuses propositions lui suggérant de faire don de ses gains à des causes qui lui survivraient.

« Je suis ici durant la journée, admit-il une fois qu'elle eût terminé. Mais je travaille. Je travaille pour mon propre compte.

— Juste une heure ou deux par semaine », assura Mrs. Keitelbein.

Cela ne semblait pas énorme.

« Pour faire quoi, au juste ? voulut-il savoir. Si ce sont des chauffeurs qu'il vous faut, je n'ai pas de voiture. » La Croix-Rouge était passée une fois pour réclamer des chauffeurs volontaires.

Mrs. Keitelbein rectifia :

« Non, monsieur Gumm, il s'agit d'instructions en cas de catastrophe. »

Voilà qui n'était pas sans intérêt.

« C'est une excellente idée, complimenta-t-il.

— Je vous demande pardon ?

— Des instructions en cas de catastrophe, répéta-t-il. Cela me semble extrêmement intéressant. Pour certaines catastrophes bien précises ?

— La P.C. agit quelle que soit la nature de la catastrophe, inondation ou tornade. Bien sûr, c'est la bombe à hydrogène qui nous préoccupe surtout en ce moment, d'autant plus que l'Union soviétique a maintenant ces nouveaux missiles balistiques intercontinentaux. Ce que nous voulons faire, c'est apprendre à chaque habitant de la ville que faire si le désastre s'abat. Donner les premiers soins, évacuer sans perdre de temps, savoir discerner les aliments contaminés de ceux qui ne le sont pas. Par exemple, monsieur Gumm, chaque famille devrait mettre en réserve de quoi manger pendant sept jours, ainsi qu'une provision d'eau fraîche pour la même période. »

Encore indécis, il proposa : « Bien, laissez-moi vos coordonnées et je vais réfléchir à la question. »

Mrs. Keitelbein prit son stylo et écrivit nom, adresse et numéro de téléphone au bas d'un feuillet imprimé. « C'est Mrs. Black, à côté, qui m'a indiqué votre nom, dit-elle.

— Ah ! » fit-il. Il lui vint aussitôt à l'esprit que Junie avait trouvé là un moyen de le rencontrer. « Je suppose qu'un grand nombre de gens du quartier assisteront à ces cours, ajouta-t-il.

— Oui. Du moins, nous l'espérons.

— Vous pouvez m'inscrire, je suis sûr que j'arriverai bien à trouver une ou deux heures de libre par semaine. »

Après l'avoir remercié, Mrs. Keitelbein s'en alla. Il ferma la porte derrière elle.

Sacrée Junie, songea-t-il.

Et maintenant, à table.

« Tu veux dire que tu as accepté ? demanda Margo lorsqu'ils s'assirent.

— Pourquoi pas ? C'est naturel, c'est pour le pays.

— Mais tu as déjà du mal à t'en sortir avec ton concours.

— Ce ne sont pas deux ou trois heures par semaine qui changeront quelque chose.

— À côté de toi, je me sens coupable, soupira Margo. Je n'ai rien à faire de la journée, alors que toi, tu n'as pas un instant de libre. C'est moi qui devrais y aller. Je le ferai peut-être.

— Non », lança-t-il, car il ne voulait pas l'avoir avec lui. Pas si ces cours devaient avant toute chose lui permettre de rencontrer Junie. « On ne t'a pas invitée. Moi seulement.

— Je trouve que ce n'est pas juste, commenta Vic. Pourquoi les femmes ne pourraient-elles être patriotes ? »

Ce fut au tour de Sammy de prendre la parole : « Moi je suis un patriote. À la cabane, on a le meilleur canon atomique des États-Unis, et il est pointé sur Moscou. » Et l'enfant de gargouiller des bruits d'explosion.

« Que devient ton poste à galène ? demanda Ragle.

— Au poil, fit Sammy. Il est fini.

— As-tu déjà accroché quelque chose ?

— Rien pour l'instant, mais ça viendra bientôt.

— Mets-moi au courant quand tu auras réussi, dit Vic.

— Il n'y a plus que quelques réglages à achever. »

Puis Margo débarrassa la table et apporta le dessert. Vic s'adressa à Ragle : « As-tu avancé, aujourd'hui ?

— J'ai tout posté avant six heures ; comme d'habitude.

— Je te parle de l'autre histoire », corrigea Vic.

En fait, Ragle n'avait guère progressé, étant donné que le concours ne lui laissait pas le temps de souffler. « J'ai commencé à faire une liste détaillée du contenu des magazines, répondit-il. Sous diverses rubriques. Mais jusqu'à ce que tout soit découpé et classé, je ne peux pas dire grand-chose. » Il avait préparé douze rubriques : politique, économie, cinéma, arts, affaires criminelles, mode, sciences, etc. « J'ai regardé les concessionnaires auto dans les pages blanches, sous le nom de la marque. Chevrolet, Plymouth, De Soto, elles y sont toutes, sauf une.

— Laquelle ?

— Tucker.

— Bizarre, observa Vic.

— Le concessionnaire a peut-être un titre personnel, dit Ragle. Comme Norman G. Selkirk, concessionnaire Tucker, par exemple. Mais de toute façon, je dis ça comme ça, à toi de voir.

— Pourquoi Selkirk ? questionna Margo.

— Je ne sais pas. J'ai juste pris le nom au hasard.

— Le hasard, ça n'existe pas, déclara péremptoirement Margo. Freud a démontré qu'il y a toujours une raison psychologique. Pense au nom Selkirk – qu'est-ce que cela te suggère ? »

Ragle réfléchit. « J'ai peut-être vu ce nom en feuilletant l'annuaire. » Encore ces maudites associations d'idées, maugréa-t-il intérieurement. Comme dans les énigmes du concours. Il avait beau faire, elles ne cessaient de le traquer. « J'y suis, fit-il finalement. C'est l'homme qui a inspiré Robinson Crusoé. Alexandre Selkirk.

— J'ignorais que le livre était inspiré de quelque chose, avoua Vic.

— Si, il y a bel et bien eu un naufragé.

— Je me demande ce qui t'a fait penser à ça, dit Margo. Un homme qui vit seul sur une île minuscule en créant sa propre société autour de lui, son propre monde. Tous ses outils, ses vêtements...

— C'est parce que, reprit Ragle, j'ai passé plusieurs années sur une île de ce genre pendant la guerre.

— As-tu déjà une théorie ? interrogea Vic.

— Sur ce qui ne va pas ? » Ce disant, Ragle inclina le chef en direction de Sammy, qui ne perdait pas une miette de la conversation.

« Pas de problème, assura Vic. Il est au courant de tout. N'est-ce pas, mon grand ?

— Oh ! oui », fit Sammy.

Et, lançant un clin d'œil à Ragle, Vic enjoignit à l'enfant : « Dis-nous alors ce qui ne va pas.

— Ils essaient de nous avoir, répondit l'enfant.

— C'est ce qu'il m'a entendu dire, souffla Margo.

— Mais qui essaie de nous avoir ? insista Vic.

— Euh... l'ennemi, hasarda Sammy.

— Quel ennemi ? » demanda Ragle.

Le gamin réfléchit un instant, puis : « L'ennemi qui est partout autour de nous. Je ne connais pas leurs noms, mais ils sont partout. Je crois que c'est les Rouges. »

Ragle lança une autre question : « Et comment veulent-ils nous avoir ? »

Plein de confiance, Sammy répondit alors : « Ils ont leurs canons spéciaux braqués juste sur nous. »

Tout le monde éclata de rire, tandis que Sammy, rougissant, se mettait à tripoter son assiette à dessert vide.

« Leurs canons spéciaux atomiques ? » demanda Vic.

Sammy balbutia : « Je ne me rappelle plus si c'est des canons atomiques ou pas. »

« Il a une sérieuse avance sur nous », commenta ironiquement Ragle.

Après le repas, Sammy regagna sa chambre et les deux hommes prirent place dans la salle de séjour tandis que Margo s'attela à la vaisselle.

On sonna presque aussitôt à la porte.

« C'est peut-être Mrs. Keitelbein qui revient », sourit Vic en allant ouvrir.

C'était Bill Black. « Bonsoir, fit-il en entrant. J'ai quelque chose pour vous. » Il lança à Ragle quelques objets que celui-ci saisit au vol. Des stylos à bille de bonne qualité, semblait-il. « J'en ai aussi quelques-uns pour vous, annonça le visiteur à Vic. Une société du Nord nous les a envoyés, mais nous n'avons pas le droit de les conserver. Un article du règlement nous interdit d'accepter des cadeaux. Il faut les manger, les fumer ou les boire le jour de la réception, mais impossible de les garder.

— Vous faites bien de nous les donner, déclara Vic. Merci, Black. Ils me serviront au magasin. »

Devrions-nous dire quoi que ce soit à Black ? songeait Ragle. Il parvint à accrocher le regard de son beau-frère, qui parut signifier son accord d'un signe de tête. « Avez-vous un instant ? demanda-t-il donc à Black.

— Je pense que oui.

— Nous voudrions vous montrer quelque chose, dit Vic.

— Bien sûr, répondit Black. Allez-y. »

Vic partait chercher les magazines quand Ragle le retint soudainement : « Attends une minute. » Puis, à Black : « Avez-vous déjà entendu parler d'une personne nommée Marilyn Monroe ? »

À ces mots, Black prit un air intrigué. « Que signifie ? grogna-t-il.

— Oui ou non ?

— Bien sûr que oui.

— Ne le crois pas, glissa Vic. Il se dit que c'est une astuce et il ne veut pas tomber dans le panneau.

— Répondez-moi franchement, supplia Ragle. Il n'y a pas d'astuce.

— Évidemment, que j'ai déjà entendu parler d'elle.

— Qui est-ce ?

— C'est... » Black s'assura d'un coup d'œil dans la pièce contiguë que ni Margo ni Sammy n'allaient épier ses propos. « C'est sans doute la plus belle fille du monde. » Et il ajouta : « C'est une actrice d'Hollywood. »

Que le diable m'emporte, jura Ragle au fond de lui-même.

« Ne bougez pas », ordonna Vic. Il s'éclipsa et revint avec le magazine illustré en le tenant ouvert, mais de manière à ce que Black ne pût le lire. « Quel est son meilleur film, en principe ?

— C'est une question d'opinion personnelle, répliqua Black.

— Citez-m'en un, dans ce cas.

— *La Mégère apprivoisée.* »

Ragle et Vic examinèrent ensemble l'article, dans lequel il n'était cependant pas fait mention de la comédie de Shakespeare.

« Un autre, demanda Vic. Celui-ci n'y est pas. »

Black eut un geste d'irritation.

« Qu'est-ce que c'est ? Je ne vais pas souvent au cinéma.

— Selon cet article, dit Ragle, elle est mariée à un grand auteur dramatique. Quel est son nom ?

— Arthur Miller, répondit Black sans hésitation.

— Eh bien, conclut Ragle, cette fois-ci, ça y est.

— Alors pourquoi n'avons-nous jamais entendu parler d'elle ? » demanda-t-il à Black.

Ce dernier étouffa un rire moqueur avant de déclarer que ce n'était pas à lui qu'il fallait s'en prendre.

« Elle est célèbre depuis longtemps ?

— Non, pas tellement. Vous vous souvenez de Jane Russel, dont on a tant parlé quand *Le Banni*⁵ est sorti ?

— Non », dit Vic. Ragle secoua la tête lui aussi.

« De toute manière, poursuivit Black en s'efforçant de dissimuler sa surprise, ils ont fait tout ce qu'il fallait pour faire d'elle une star du jour au lendemain. » Il s'interrompit et se pencha vers le magazine. « Qu'est-ce que c'est ? Puis-je y jeter un coup d'œil ? Ou bien est-ce secret ?

— Il n'a qu'à voir », répondit Ragle.

Après un bref examen de la brochure, Black observa : « Oh ! cela date de quelques années. Elle a peut-être déjà disparu de la circulation, mais quand Junie et moi allions au cinéma, avant notre mariage, nous allions dans les *drive-in* et je me souviens d'avoir vu *Les Hommes préfèrent les blondes*, le film dont parle l'article. »

Vic cria en direction de la cuisine : « Dis, chérie, Bill Black a déjà entendu parler d'elle. »

Margo apparut alors, en train d'essuyer une assiette bleue à motif champêtre. « Vrai ? Alors je crois que ça simplifie tout.

— Simplifie quoi ? voulut naturellement savoir Black.

— Nous étions en train de mettre une théorie à l'épreuve, expliqua Margo.

— Quelle théorie ? »

Ragle prit la parole :

« Nous avons l'impression, tous les trois, que quelque chose n'allait pas.

— À quel sujet ? Je ne vous suis pas. »

Et tous de rester muets.

« Qu'avez-vous d'autre à me montrer ? demanda Black.

— Rien, mentit Ragle.

— Ils ont trouvé un annuaire de téléphone, dévoila Margo. En même temps que les magazines. Un morceau d'annuaire.

⁵ *The Outlaw*, le film célèbre de Howard Hughes, en partie réalisé par Howard Hawks. (N.d.T.)

— Où avez-vous trouvé tout cela ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? » lança Ragle.

Bill Black semblait de plus en plus irrité.

« Rien. Rien du tout, absolument rien. Bon, jetons un coup d'œil sur cet annuaire. »

Vic prit le volume et le lui tendit ; Black, s'asseyant, se mit à le feuilleter, le visage conservant encore son expression furibonde. « Et alors ? Cela vient du nord de l'État, ils n'utilisent plus ces numéros-là, ici. » Il referma sèchement l'annuaire et le jeta sur la table ; Vic le rattrapa au moment où il allait glisser. « Vous me surprenez, tous les trois, dit Black. Surtout vous, Margo. » Il prit l'annuaire des mains de Vic, se leva et gagna la porte d'entrée. « Je vous le rapporterai d'ici un jour ou deux. Je veux voir si je peux retrouver le nom de quelques garçons et filles – surtout des filles, elles doivent être mariées maintenant – qui étaient avec moi à Cortez High. » La porte se referma ; il n'était plus là.

« En tout cas, il l'a mal pris, commenta Margo après un instant de silence.

— Que veux-tu que je fasse », fit Vic.

Ragle se demanda s'il devait rattraper Bill Black pour rentrer en possession de l'annuaire. Mais l'entreprise était inutile, semblait-il ; aussi préféra-t-il ne rien faire.

Bill Black ouvrit brusquement la porte, entra en coup de vent et se précipita vers le téléphone sans accorder la moindre attention à sa femme.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'exclama-t-elle. Tu t'es battu avec eux, avec Ragle ? » Elle vint se placer près de lui tandis qu'il composait le numéro de téléphone de Lowery. « Dis-moi ce qui s'est passé. Tu en as parlé avec Ragle ? Je veux savoir ce qu'il a dit. S'il a dit qu'il y avait quelque chose entre nous, c'est un menteur.

— Tu n'y es pas, fit Bill Black. Je t'en prie, Junie ; pour l'amour de Dieu, il s'agit d'affaires. » Il la foudroya du regard jusqu'à ce qu'elle abandonne et s'en aille.

« Oui », fit Lowery à l'autre bout du fil.

Black détendit son corps en tenant le combiné tout contre sa bouche de sorte que sa femme ne pût l'entendre. « Je suis passé, annonça-t-il. Ils ont mis la main sur un annuaire, un récent, d'aujourd'hui. C'est moi qui l'ai maintenant. J'ai réussi à le leur prendre, et je me demande encore comment je m'y suis pris.

— Savez-vous comment ils se le sont procuré ?

— Non. Je me suis énervé et j'ai filé. Cela m'a fichu un coup d'arriver là et de les entendre demander si j'avais déjà entendu parler d'une certaine Marilyn Monroe. Après ça, ils me sortent quelques vieux magazines délavés et en compote et me les agitent au visage. Je viens de passer un mauvais moment ! » Il en tremblait encore ; en coinçant le combiné contre son épaule, il parvint néanmoins à extraire de sa poche ses cigarettes et son briquet qui lui glissa des doigts et tomba hors de sa portée ; il contempla l'objet d'un œil résigné.

« Ah ! je vois, fit Lowery. Ils n'ont pas Marilyn Monroe, et ça ne concordait pas.

— C'est cela.

— Vous dites que les magazines et l'annuaire étaient en mauvais état ?

— Oui, complètement abîmés.

— Dans ce cas, ils ont dû les trouver dans un garage ou dehors. À mon avis, sûrement dans le vieil arsenal bombardé que le comté a toujours conservé. Les décombres sont toujours là, vous ne les avez jamais rasées.

— Nous ne pouvons pas ! s'exclama Black. Tout ceci appartient au comté, et c'est à eux de le faire. Et de toute façon, il n'y a rien là-bas. Juste des blocs de ciment et le système de drainage, le tout-à-l'égout.

— Vous feriez bien d'envoyer un camion de la ville avec quelques gars pour combler l'endroit. Et élever une palissade.

— Nous avons déjà essayé d'obtenir l'autorisation du comté, répondit Black. Mais je ne pense pas qu'ils aient trouvé les magazines là-bas. Si c'est pourtant ce qui s'est passé – je dis bien si – c'est que quelqu'un a ensemencé le terrain.

— Vous voulez dire enrichi, corrigea Lowery.

— Oui, une poignée de pépites.

— Peut-être bien.

— Donc, si nous rasons et comblons tout, qui qu'ils puissent être, ils vont simplement enrichir le sol un peu plus près de la maison. Et d'ailleurs, qu'est-ce que Vic, Margo ou Ragle iraient faire là-bas ? Ils sont à un demi-mile de là, et — c'est alors qu'il se souvint de la pétition de Margo ; l'explication résidait peut-être là — il est possible que vous ayez raison ; oubliez ce que j'ai dit. » À moins que ce ne fût l'enfant, Sammy. D'ailleurs, cela n'avait pas d'importance puisqu'il avait récupéré l'annuaire.

« Ne croyez-vous pas qu'ils peuvent avoir eu le temps de regarder autre chose pendant qu'ils l'avaient en main ? demanda Lowery. En dehors des numéros qu'ils ont essayés d'appeler. »

Black savait ce que signifiait l'allusion. « Personne ne regarde son propre nom, affirma-t-il. C'est le seul qu'on n'essaie jamais de regarder.

— Vous avez l'annuaire ici ?

— Oui.

— Lisez-moi ce qu'il aurait trouvé. »

Balançant le récepteur de la main, Bill Black tourna les pages souillées et gondolées jusqu'au R. Tout était là.

Ragle Gumm Inc., Suc 25
Entre 17 h et 8 h
Service livraisons
Premier étage
Second étage
Troisième étage
Réception
Urgence

Kenwood 6 0457
Walnut 4 3965
Roosevelt 2 1181
Bridgefield 8 4290
Bridgefield 8 4291
Bridgefield 8 4292
Walnut 4 3882
Sherman 1 9000

« J'aimerais bien savoir comment il aurait réagi s'il était tombé là-dessus, dit Black.

— Dieu sait comment. Il aurait sans doute eu une attaque. »

Black joua à imaginer ce qui se serait produit si Ragle Gumm avait découvert les numéros figurant sous *Ragle Gumm Inc.* et en avait appelé un, n'importe lequel. Quelle fantastique conversation ! Presque impossible à imaginer.

VI

Le lendemain, une fois rentré de l'école, Sammy Nielson alla porter son poste à galène, qui n'était pas encore tout à fait au point, au « club », sa cabane soigneusement bouclée, en passant par-derrière.

La porte s'ornait d'une affichette que son père lui avait fait faire au magasin par le décorateur.

INTERDIT AUX FASCISTES, NAZIS, COMMUNISTES,
PHALANGISTES. PERONISTES, PARTISANS DE HLINKA
ET/OU DE BELA KUN

Son père comme son oncle ayant décrété que cet avis était le meilleur dont il pût disposer, il l'avait donc cloué au bois.

Il fit jouer la clef dans la serrure, ouvrit et porta son poste à l'intérieur, après quoi il reverrouilla et alluma la lampe à pétrole. Puis il déboucha les judas des murs et s'assura qu'aucun ennemi n'approchait sournoisement.

Personne en vue. Juste le jardin désert. Du linge suspendu au fil chez les voisins. La fumée grise et terne que vomissait un incinérateur.

Il se mit à la table, coiffa les écouteurs et commença à picoter le cristal avec le chercheur du détecteur. Il ne perçut longtemps que des parasites, mais ne se découragea pas pour autant. Et il finit par entendre – du moins en eut-il l'impression – d'infimes voix grésillantes. Il tint donc le chercheur au même endroit et se mit à faire lentement glisser la perle sur le self d'accord. Il parvint à isoler une voix, mais cette voix d'homme trop ténue ne lui permettait pas de saisir les mots.

Peut-être me faut-il davantage d'antenne, songea Sammy.

Il quitta la cabane, non sans l'avoir consciencieusement fermée à clef, et passa le terrain au peigne fin dans l'espoir d'y découvrir du fil de fer. Il glissa la tête dans le garage au fond duquel se trouvait l'atelier de son père. L'enfant commença par un bout de l'établi et au moment où il parvenait à l'autre extrémité, il se trouvait déjà en possession d'un généreux rouleau de fil métallique, probablement destiné à accrocher des tableaux ou à constituer l'éternel fil à linge que son père promettait d'installer.

Ils ne diront rien, décida-t-il.

Il grimpa donc par le côté sur le toit de son « club » et fixa son fil à l'antenne reliée au poste à galène ; avec ses deux fils, il disposait maintenant d'une immense antenne de la longueur du terrain.

Il faudrait peut-être qu'elle soit en hauteur, se dit-il.

Ayant trouvé un piquet, il y attacha le bout de son antenne, ploya le bras et, d'un souple mouvement, envoya son projectile sur le toit de la maison. Le fil d'antenne pendait lamentablement. Cela n'ira pas, songea Sammy, il faudrait que ce soit tendu.

Il revint alors à la maison, monta au premier étage, ouvrit la fenêtre qui donnait sur la partie plate du toit et se glissa au-dehors. D'en bas, sa mère lança : « Sammy, tu ne vas pas sortir sur le toit, non ?

— Non », lui hurla-t-il. Et ajouta pour lui-même : *Je suis sorti. Nuance.* Le piquet au bout duquel pendait l'antenne gisait sur le versant du toit, mais l'enfant parvint à s'en emparer en approchant à plat ventre, centimètre par centimètre. Mais où fixer son fil ?

Le seul endroit qui s'offrait à lui était l'antenne de télévision.

Il ne lui fallut qu'un instant pour attacher l'extrémité de son fil au mât métallique ; cela fait, il rentra bien vite dans la maison par la fenêtre, dévala les marches et courut au-dehors.

Deux secondes plus tard, assis à sa table, son poste à galène en face de lui, il faisait glisser la perle sur le self d'accord.

Et cette fois-ci, il percevait nettement une voix d'homme dans ses écouteurs. D'autres voix se déversaient également

toutes en même temps, mais, les doigts tremblants d'excitation, il put les écarter.

Et tomba au beau milieu d'une conversation.

« ... les longs qui ressemblent à des baguettes de pain. On se casse pratiquement les incisives en mordant dedans ; je ne sais pas à quoi ça sert. Aux mariages, peut-être, quand il y a beaucoup de gens qu'on ne connaît pas, pour faire durer les rafraîchissements... »

L'homme parlait avec aise en détachant largement les mots.

« ... pas que c'est dur, mais c'est l'anis. Ils en mettent partout, même dans ceux au chocolat. Il y en a qui sont blancs, avec des noix. Cela me fait toujours penser aux crânes blanchis qu'on trouve dans le désert... aux crânes de crotale ou de lapin... de petits mammifères. Vous vous imaginez, hein ? Mordez à pleines dents dans un crâne de serpent à sonnettes vieux de cinquante ans... » L'homme partit d'un rire franc, presque un vrai ha-ha-ha. « Bon, je crois que c'est à peu près tout, Léon. Oh ! encore une chose. Tu te souviens de ce que ton frère, Jim, avait raconté au sujet des fourmis qui courent plus vite quand il fait chaud ? J'ai fait attention et je ne peux pas confirmer ce qu'il avance. Tu n'as qu'à lui demander s'il est sûr de ce qu'il dit, parce que quand je suis rentré, depuis que je t'ai parlé la dernière fois, j'ai observé des fourmis pendant quelques heures, et quand il a commencé à faire bien chaud, on aurait dit qu'elles marchaient toujours à la même vitesse, à peu près.

— Je n'y suis pas », maugréa Sammy.

Manipulant son appareil, il découvrit une autre voix, au parler sec.

« ... CQ appelle CQ ; W 3840-Y appelle CQ, appelle CQ ; ici W 3840-Y qui demande CQ ; y a-t-il un CQ ?

W 3840-Y appelle CQ ; CQ ; CQ ; W 3840-Y qui demande CQ ; CQ... » Et cela continuait. L'enfant chercha plus loin.

La voix suivante coulait de façon si monotone qu'il abandonna presque aussitôt.

« ... non... non... encore... quoi ?... au... le... non, je ne crois pas. »

Rien d'intéressant, songea-t-il, déçu. Mais il avait réussi à faire fonctionner son appareil, et c'était l'essentiel.

Il essaya plus loin.

Des stridulations perçantes lui arrachèrent une grimace, puis jaillit un frénétique bip-bip. Il reconnut là un message codé en morse. Probablement, selon lui, en provenance d'un navire en train de sombrer dans l'Atlantique et dont l'équipage tentait de fuir à grands coups de rames une nappe de combustible embrasé.

La suivante était plus digne d'intérêt.

« ... à 3 h 36 exactement. Je vais le suivre pour toi. » Un long silence. « Oui, je vais le suivre d'ici. Reste assis, ne bouge pas. » Silence. « Oui, ne bouge pas. Tu m'as entendu ? » Silence. « Bon, attends un peu. Quoi ? » Un long, long silence. « Pas plus de 2.8.2.8. Compris ? Nord-Est. Okay, okay. C'est bon. »

Sammy consulta sa montre Mickey. Bien qu'il n'eût pu en jurer puisque sa montre était rarement à l'heure, il devait être 3 h 36.

Au même instant, une lointaine déflagration secoua le ciel au-dessus de la cabane et fit tressaillir l'enfant. Aussitôt, dans les écouteurs, la voix cria :

« Tu l'as eu ! Oui, je le vois qui change de direction. D'accord, c'est tout pour cet après-midi. Mets au maximum, maintenant. Oui. D'accord. Terminé. »

Le calme s'installa.

Sammy, qui n'en revenait pas, se dit : Attends un peu que maman et papa entendent ça !

Il ôta son casque, traversa le jardin au pas de course et s'engouffra dans la maison.

« M'man ! Où est oncle Ragle ? Il travaille dans la grande pièce ? »

Sa mère était en train de récurer l'égouttoir de l'évier dans la cuisine. « Ragle est parti poster son bulletin, répondit-elle. Il a fini de bonne heure.

— Oh ! bon sang ! gémit le garçon désespéré.

— Du calme, jeune homme, ordonna sa mère.

— Ohhh, soupira-t-il. J'ai capté une fusée ou quelque chose de ce genre avec mon poste et je voulais lui faire entendre. » Ne sachant que faire, il se mit à arpenter la pièce en cercles.

« Veux-tu que j'écoute à sa place ? »

— D'accord », grogna-t-il, et il sortit le premier.

Sa mère l'avertit qu'elle ne disposait que de deux ou trois minutes. « Après, il faut que je rentre. J'ai encore beaucoup à faire avant le repas. »

À quatre heures précises, Ragle Gumm postait ses réponses sous pli recommandé au bureau de poste principal. En songeant : deux heures d'avance – cela prouve de quoi je suis capable si nécessaire.

Il héla un taxi mais une fois arrivé dans son quartier, au lieu de descendre devant chez lui, il descendit au coin de la rue devant la demeure à deux étages, relativement ancienne, aux murs peints en gris et au perron anémique.

Margo ne risque pas de nous rencontrer inopinément ici, jugea-t-il. Tout ce qu'elle arrive à faire, c'est courir à la maison d'à côté.

Il gravit les étroites marches, pressa l'un des trois boutons de cuivre. Un carillon résonna loin au-delà des rideaux de dentelle de la porte, au bout du long couloir à plafond haut. Une forme approcha, la porte s'ouvrit.

« Oh ! monsieur Gumm, pépia Mrs. Keitelbein. J'avais oublié de vous dire quand avaient lieu les séances.

— C'est exact, confirma-t-il. Je passais, et j'ai pensé à venir vous le demander.

— Les séances ont lieu deux fois par semaine, le mardi à deux heures et le jeudi à trois heures. C'est facile à retenir. »

Puis Ragle avança prudemment : « Vous avez réussi à enrôler de nombreux volontaires ?

— Je n'ai pas eu trop de chance », déplora la dame en tordant un sourire sur ses lèvres. Elle ne paraissait pas lasse aujourd'hui ; elle portait une robe à smocks bleu-gris et des souliers à talons plats, et ne présentait pas l'aura frêle de la vieille fille sur le déclin qui dorlote son chat décrépît et passe son temps à lire des romans policiers. En ce jour, elle évoquait davantage une dame de paroisse active qui organise des kermesses de charité. Les dimensions de la maison et le nombre de sonnettes et des boîtes aux lettres laissaient supposer que les

loyers qu'elle percevait constituaient la majeure part, tout au moins, de ses revenus ; elle avait apparemment divisé sa vieille demeure en plusieurs appartements.

« Dites, j'y pense à l'instant, dit Ragle, est-ce que vous pouvez me dire, comme ça, s'il y a quelqu'un que je connais parmi les personnes qui se sont portées volontaires ? Si je connaissais quelqu'un dans le groupe, cela me donnerait plus d'assurance.

— Il faut que je consulte mon registre, répondit la dame. Voulez-vous entrer et attendre un instant ?

— Volontiers. »

Mrs. Keitelbein disparut dans la pièce située au bout du corridor. Ne la voyant pas réapparaître, il la suivit.

L'endroit était si vaste qu'il en fut surpris : une immense pièce vide sujette aux courants d'air, semblable à un auditorium. Un âtre converti pour le chauffage au gaz, un lustre au plafond, un groupe de chaises dans un coin. Plusieurs portes peintes en jaune d'un côté et de hautes et larges fenêtres de l'autre. Debout près d'une étagère, Mrs. Keitelbein tenait en main un registre de bibliothécaire.

« Je ne trouve rien, annonça-t-elle en refermant l'ouvrage. C'est inscrit ici, mais avec tout ce désordre – elle désigna d'un ample geste la pièce où rien n'était à sa place. Nous allons essayer de la préparer pour la première réunion. Les chaises, par exemple. Il nous manque des chaises. Et nous avons besoin d'un tableau noir, mais le lycée a promis de nous en prêter un. » Elle lui agrippa soudainement le bras. « Dites, monsieur Gumm, il y a un bureau de chêne très lourd que je voudrais monter du sous-sol. Depuis ce matin j'essaie d'avoir quelqu'un pour aider Walter – c'est mon fils – à le porter jusqu'ici. Pensez-vous pouvoir le prendre à un bout ? Walter dit que deux hommes peuvent le monter ici en un rien de temps. J'ai voulu voir si je pouvais le prendre à un bout moi-même mais je n'y suis pas arrivée.

— Je serai heureux de vous aider », déclara Ragle. Il se débarrassa de son manteau, qu'il posa sur le dossier d'une chaise.

Un adolescent fluet arriva, tout sourire, qui portait un sweater blanc à tête d'idole, un blue-jean et des chaussures basses noires et brillantes. « Bonjour », fit-il timidement.

Les présentations faites, ils emboîtèrent le pas à Mrs. Keitelbein dans un escalier d'une déconcertante raideur, aux marches étroites, et débouchèrent dans un sous-sol humide qui sentait le béton et exposait, hors des fils électriques dénudés, des boccas vides garnis de toiles d'araignée, des meubles et matelas au rebut, ainsi qu'une baignoire entièrement démodée.

Le bureau de chêne avait été tiré presque au pied de l'escalier.

« Ce vieux bureau est merveilleux, clama Mrs. Keitelbein en s'agitant nerveusement autour. Je veux m'y asseoir quand je ne serai pas au tableau. C'était le bureau de mon père – le grand-père de Walter. »

Ce dernier déclara d'une voix de ténor : « Il pèse environ cent cinquante livres. Le poids est à peu près correctement réparti, sauf que l'arrière est à mon avis légèrement plus lourd. On peut sûrement le basculer pour pouvoir voir devant nous. Pas de problème pour mettre les mains en dessous : je me mets d'abord de dos et je le prends, et vous le prenez quand j'aurai soulevé de mon côté, d'accord ? » Et s'étant déjà accroupi, il s'efforçait de trouver prise. « J'aurai une bonne prise dès que je l'aurai soulevé. »

Fort de ses années de service actif à l'armée, Ragle était fier de sa vigueur physique. Pourtant, lorsqu'il eut à son tour soulevé le bureau à hauteur de ceinture, il se surprit à haleter, le visage écarlate. Le meuble tressauta violemment quand Walter assura sa prise avant de se lancer à l'assaut des marches ; Ragle le sentit lui tordre les mains à chaque pas.

Il leur fallut poser à trois reprises l'imposant objet ; une fois pour laisser Ragle reprendre son souffle, deux fois parce que le meuble menaçait de leur échapper et qu'ils devaient par conséquent changer de position. Mais ils parvinrent finalement à le hisser jusqu'en haut et à l'introduire dans la vaste pièce ; le meuble quitta leurs doigts crispés ; le plancher exhala une sourde plainte, et ce fut tout.

« Croyez que j'apprécie votre sollicitude », déclara Mrs. Keitelbein en sortant du sous-sol. Elle éteignit la lampe de l'escalier. « J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal. Il est plus lourd que je ne pensais. »

Son fils regardait Ragle avec la même réserve qu'auparavant. « Vous êtes monsieur Gumm, le gagnant du concours ? demanda-t-il.

— Oui », fit laconiquement Ragle.

Le visage sympathique de l'adolescent se ternit de gêne. « Je ne devrais peut-être pas vous demander ça, mais j'ai toujours voulu demander à quelqu'un qui gagne beaucoup d'argent à un concours... est-ce que vous voyez ça comme une chance, ou bien est-ce que vous voyez ça comme un moyen d'avoir des revenus importants, comme par exemple un avocat qui touche une somme énorme s'il tient une affaire unique ? Ou comme ces vieux peintres dont les toiles valent des fortunes.

— C'est un travail long et pénible, répondit Ragle. Voilà comment je vois ça. Je passe huit à dix heures dessus par jour. »

L'adolescent acquiesça. « Ah ! oui, je vois ce que vous voulez dire.

— Comment y êtes-vous venu ? » voulut savoir Mrs. Keitelbein.

Ragle déclara qu'il l'ignorait. « J'ai vu le concours dans le journal et j'ai envoyé un bulletin-réponse. Il y a près de trois ans de cela. Je me suis ensuite glissé peu à peu dans cette histoire et mes bulletins étaient gagnants dès le début.

— Pas les miens, déplora Walter. J'en ai envoyé une quinzaine, et je n'ai pas gagné une seule fois.

— Monsieur Gumm, dit Mrs. Keitelbein, je veux vous donner quelque chose avant que vous ne partiez. Attendez-moi ici. » Elle trotta dans une pièce contiguë. « Vous avez été si aimable de m'aider. »

Elle va sans doute m'octroyer un ou deux petits fours, songea Ragle.

Mais elle revint une décalcomanie de couleur vive à la main. « Pour votre voiture, fit-elle en la lui tendant. Cela se colle sur la vitre arrière, c'est un sticker de la Protection civile ; vous le trempez dans l'eau, puis vous faites glisser le papier et vous

appliquez l’emblème sur votre vitre arrière. » Son visage rayonnait.

« Je n’ai pas de voiture, pour l’instant », dit Ragle.

La consternation envahit le visage de la dame. « Oh ! »

Walter glapit d’un rire strident mais franc. « Hé, il pourrait peut-être la coller dans le dos de son manteau !

— Je suis tellement navrée, balbutia Mrs. Keitelbein. Enfin, de toute manière, je dois vous remercier ; j’aimerais vous récompenser mais je ne sais comment. Mais je vais essayer de faire en sorte que les séances soient aussi intéressantes que possible, qu’en dites-vous ?

— C’est parfait ainsi », fit-il. Il saisit son manteau et esquissa un pas en direction du couloir. « Il va falloir que je parte. Nous nous reverrons donc mardi, à deux heures. »

Dans un coin de la pièce, sur la banquette de la fenêtre, une maquette avait été placée ; Ragle s’arrêta pour l’examiner.

« Qu’est-ce que c’est ? » Il s’agissait, semblait-il, de la maquette d’un fort militaire : un carré creux où l’on pouvait voir de minuscules soldats à leurs postes. Pour les couleurs, du brun-vert et du gris avaient été utilisés. En touchant légèrement un canon de fusil miniature qui dépassait, Ragle se rendit compte qu’il était en bois sculpté. « C’est très réaliste, dit-il.

— Nous en avons assemblé plusieurs, signala Walter. Je veux dire, ça date des premières séances, celles de l’année dernière quand nous vivions à Cleveland. Maman les a emportées avec ; je crois que personne d’autre ne les voulait. » Son rire perçant, plus nerveux qu’inconvenant, jaillit une nouvelle fois.

« C’est une réplique de fort mormon, dit Mrs. Keitelbein.

— Diable, murmura Ragle. C’est intéressant. Vous savez, j’ai servi pendant la seconde guerre, j’étais dans le Pacifique.

— Je crois bien me souvenir de l’avoir lu quelque part, dit Mrs. Keitelbein. Vous êtes si célèbre... que je finis toujours par rencontrer un petit article sur vous quand je lis des magazines. Ne détenez-vous pas un record, le record de durée des gagnants de concours de journaux et de télévision ?

— Je pense que oui. »

Walter s’enquit : « Avez-vous assisté à de violents combats dans le Pacifique ?

— Non, répondit candidement Ragle. J'étais avec un camarade, et nous sommes restés plantés sur un îlot sale avec deux ou trois palmiers, une baraque en tôle délabrée, un émetteur radio et des instruments de mesure météo. C'est lui qui prenait les mesures, et moi je transmettais les informations à un poste de la Navy à quelques centaines de miles au sud. Ça nous prenait environ une heure par jour. Le restant de la journée, j'étais couché et j'essayais de deviner le temps qu'il allait faire. Ce n'était pas notre travail : tout ce que nous devions faire, c'était leur envoyer le relevé des instruments. C'était à eux d'en tirer les prévisions. Mais je suis devenu drôlement bon. Je pouvais observer le ciel et avec les instruments, ça me donnait de quoi faire des prévisions qui se révélaient la plupart du temps exactes.

— Je suppose que les conditions météorologiques étaient de première importance pour la Navy et l'armée de terre », chuchota Mrs. Keitelbein.

À quoi il répondit : « Une tempête pouvait bouleverser une opération de débarquement, démanteler un convoi de navires de ravitaillement. Modifier le cours de la guerre.

— C'est peut-être là que vous vous êtes fait la main, suggéra Walter, pour le concours ; en faisant des pronostics sur le temps. »

À ces mots, Ragle ne put s'empêcher de rire. « Oui, convint-il, c'est ce que nous faisons : des pronostics. Je disais par exemple qu'il allait pleuvoir à dix heures pile et lui me pariait que non. C'est comme ça que nous avons réussi à tuer lentement quelques années. En buvant de la bière, aussi. Quand on nous apportait notre ravitaillement tous les mois, on nous laissait une ration de bière standard – standard pour un bataillon, à notre avis. Le seul ennui, c'était que nous n'avions rien pour la refroidir. De la bière tiède, tous les jours. » Ces souvenirs le ramenaient douze, treize ans en arrière... Il avait trente-trois ans et travaillait dans une blanchisserie quand l'avis de mobilisation était tombé dans sa boîte aux lettres.

« Dis, maman, s'écria Walter avec entrain. Je viens d'avoir une idée formidable : et si M. Gumm venait parler aux réunions de ses expériences militaires ? Il pourrait donner aux gens

l'impression de participer davantage. Tu sais, avec le danger immédiat et tout ça. Il se souvient sûrement de pas mal de choses qu'on apprenait aux G.I.'s à l'entraînement, sur la sécurité et que faire sous le feu et dans les situations d'urgence. »

Ragle dit : « Il n'y a pas grand-chose à raconter ; c'est surtout une question de logique et de bon sens.

— Oui, mais vous vous rappelez, insista l'adolescent, ce que les autres ont dû vous dire sur les attaques aériennes et les bombardements. Même si ça ne vous est pas arrivé à vous personnellement. »

Les gosses sont tous les mêmes, songea Ragle. Ce jeune parlait à peu près comme Sammy, dans le même ordre d'idées. Sammy avait dix ans et cet adolescent seize, disons. Mais Ragle les aimait tous les deux. Et à ses yeux, les propos de Walter constituaient un compliment.

La gloire, se dit-il. Je suis le plus grand gagnant de concours à énigmes – celui qui, dans toute l'histoire, a tenu le plus longtemps – et voici ma récompense. Pour les jeunes entre dix et seize ans, je suis quelqu'un.

Amusé, il ajouta : « Je mettrai mon uniforme de général pour venir, mardi. »

Le jeune Walter écarquilla les yeux puis, se raidissant, s'efforça de paraître *blasé*⁶. « Sans blague ? fit-il. Général à quatre étoiles ?

— Parfaitement », répondit Ragle aussi solennellement que possible. Mrs. Keitelbein sourit, et il lui sourit à son tour.

À dix-sept heures trente, une fois le magasin fermé, Vic Nielson appela les caissiers et la caissière.

« Écoutez-moi », commença-t-il. Il avait passé la journée à préparer cet instant. Les stores étaient baissés ; il n'y avait plus de clients. Aux caisses, l'un des chefs de service comptait déjà l'argent et mettait les rouleaux en place pour le lendemain. « Je voudrais que vous me rendiez un service. Il s'agit d'une

⁶ En français dans le texte.

expérience psychologique ; cela ne prendra que trente secondes. C'est entendu ? » Il s'adressait tout particulièrement à Liz, car comme elle avait prise sur les autres caissiers, son assentiment entraînerait l'accord de tous.

« Est-ce que ça ne peut attendre demain ? » lança Liz qui avait déjà endossé son manteau et remplacé ses talons bas par des talons hauts. Elle lui rappelait une luxueuse publicité en trois dimensions vantant les délices du jus d'ananas.

« Ma femme s'est garée à côté, dit Vic, elle m'attend. Si je ne viens pas d'ici une minute ou deux, elle va se mettre à klaxonner. Vous voyez bien que ça ne prendra qu'un instant. »

Les autres employés, pour la plupart, guettaient la réaction de Liz. Encore vêtus de leur tablier blanc, ils avaient gardé le crayon sur l'oreille.

« C'est bon », concéda la jeune femme. Et, agitant l'index, elle ajouta : « Mais j'espère que vous ne nous racontez pas d'histoires ; nous ne tenons pas à moisir ici. »

Vic se dirigea vers le rayon primeurs, détacha un sac en papier et le gonfla. Sous le regard pour le moins intrigué du personnel.

« Voici ce que je veux que vous fassiez, déclara-t-il en tordant le cou au sachet d'air. Je vais faire éclater ce sachet et crier un ordre. Je veux que vous fassiez exactement ce que je dis : ne réfléchissez pas, contentez-vous de faire ce que je vous crie de faire dès que vous m'entendez. Je veux que vous réagissiez tout de suite. Vous comprenez ce que je veux dire ? »

Liz, mastiquant une tablette de chewing-gum qu'elle avait soustraite aux présentoirs, mâchonna : « Oui, on a compris. Allez-y, faites claquer votre sachet et criez.

— Mettez-vous en face de moi », exigea-t-il. Ils se placèrent tous les quatre dos à la large porte de sortie en verre – la seule par laquelle ils passaient pour entrer ou sortir. « Bon. » Il leva le sachet, hurla : « Courez ! » puis le fit éclater. À son cri, les quatre employés sursautèrent de surprise. Et quand éclata le sachet – un effroyable vacarme dans le magasin désert – ils détalèrent comme des lapins.

Aucun ne se précipita vers la porte, mais ils se ruèrent tous ensemble vers un pilier, sur la droite. Six, sept, huit pas... et ils s'arrêtèrent, haletants et déconcertés.

« Mais enfin ? s'écria Liz. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous nous aviez dit que vous alliez d'abord faire éclater le sachet, et vous avez commencé par crier.

— Merci, Liz, fit Vic. C'est parfait, vous pouvez aller retrouver votre petit ami. »

Le personnel quitta les lieux, non sans fusiller Vic du regard.

Le chef de service occupé à faire les comptes et à installer les rouleaux lui demanda : « Voulez-vous que je coure, moi aussi ?

— Non », répondit Vic qui ne l'écoutait que d'une oreille distraite ; son expérience le mobilisait.

« J'ai essayé de plonger sous la caisse.

— Je vous remercie », dit Vic. Il sortit, boucla la porte derrière lui et traversa le parking pour rejoindre sa Volkswagen.

Mais à l'intérieur de la voiture, un vigoureux berger allemand noir épiait son approche. Et le pare-chocs avant accusait un sérieux renforcement, tandis que la carrosserie avait besoin d'un bon lavage.

Je peux toujours parler d'expériences psychologiques, songea-t-il en souriant. Ce n'était pas sa voiture, ce n'était pas Margo. Il avait simplement vu la VW entrer sur le parking à l'heure où Margo venait habituellement le chercher, et son esprit avait fait le reste.

Il rebroussa chemin. Tandis qu'il approchait du magasin, la porte de verre s'effaça et le chef de service sortit la tête en annonçant : « Victor, votre femme est au téléphone, elle veut vous parler.

— Merci, dit-il en retenant la porte, et il se dirigea vers le téléphone fixé au mur.

— Chéri, dit Margo après qu'il lui eut souhaité le bonsoir, excuse-moi de ne pas être passée te prendre ; veux-tu quand même que je vienne maintenant ou veux-tu prendre le bus tout de suite ? Si tu es fatigué, je peux passer, mais ça irait sûrement plus vite si tu prenais simplement le bus.

— Je prendrai le bus », répondit-il.

Margo poursuivit : « J'ai été faire un tour dans la cabane de Sammy pour écouter son poste à galène. C'est formidable !

— Tant mieux, lança-t-il, prêt à raccrocher. À tout à l'heure.

— Nous avons écouté toutes sortes d'émissions. »

Après avoir dit bonsoir au chef de service, Vic gagna le coin de la rue et, là, monta dans un bus. En compagnie de vendeurs et de clients, de vieilles dames et d'écoliers, il se retrouva bientôt sur le chemin du foyer.

Bien qu'un arrêté municipal eût interdit de fumer dans les transports en commun, il se sentait suffisamment mal à l'aise pour allumer une cigarette ; il ouvrit néanmoins sa vitre pour permettre à la fumée de sortir au lieu d'aller baigner le visage de la passagère qui se trouvait derrière lui.

Étonnante, cette expérience, se dit-il. Elle a eu plus de succès que je ne l'espérais.

Il s'était dit que les employés s'égailleraient dans diverses directions, un vers le mur, un vers la porte, un dans la direction opposée ; ce qui eût confirmé la théorie selon laquelle la situation dans laquelle ils se trouvaient était en quelque sorte inhabituelle. Ils auraient ainsi passé une bonne partie de leur vie ailleurs, un ailleurs dont aucun d'entre eux n'aurait conservé le souvenir.

Mais chacun d'eux aurait dû posséder ses réflexes propres, or ils avaient tous eu le même réflexe en se précipitant dans la même direction. La mauvaise direction, en l'occurrence, mais la même pour tous. Ils avaient agi en tant que groupe et non en tant qu'individus.

Ce qui signifiait simplement que la base de leurs expériences était commune.

Comment cela se pouvait-il ?

Sa théorie ne lui était plus d'aucun secours.

Et, toujours fumant sa cigarette en prenant soin de diriger la fumée vers l'extérieur, Vic n'était pas en mesure d'échafauder sur-le-champ une nouvelle théorie.

À moins, songea-t-il, qu'il ne se contentât de quelque médiocre explication : les quatre caissiers, par exemple, pouvaient avoir fait la même chose ensemble. Il était possible qu'ils eussent partagé le même internat, ou pris leurs repas dans

le même café-restaurant durant plusieurs années, ou fréquenté la même école...

Notre réalité est criblée de fuites. Une goutte par ici, deux ou trois gouttes par là. Une tache d'humidité qui se forme au plafond. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il se mit en devoir d'ordonner ses réflexions de manière rationnelle. Voyons comment je suis arrivé là. J'ai mangé trop de lasagnes et je me suis dépêché de quitter la table de poker alors que j'avais un jeu plus qu'honnête pour aller prendre un comprimé dans la salle de bain qui n'était pas éclairée.

Devait-il remonter plus loin ?

Non, songea-t-il. Au-delà, c'est l'univers ensoleillé, des enfants qui s'ébattent, des vaches qui meuglent et des chiens qui frétilent de la queue. Des pères de famille qui tondent la pelouse le dimanche après-midi et écoutent en même temps le match de base-ball à la télé. Nous aurions pu continuer ainsi à jamais. Ne rien remarquer.

S'il n'y avait eu l'hallucination de Ragle.

Et de quelle hallucination s'agissait-il au juste ? Ragle en effet s'était toujours abstenu de lui fournir des détails.

Pourtant, poursuivait-il, lancé dans son monologue intérieur, l'expérience de Ragle présente des traits généraux identiques à ceux de la mienne. D'une certaine manière, Ragle s'est plus ou moins surpris à percer la réalité. À élargir la brèche. Ou bien il s'est aussi trouvé face à une brèche en train de s'agrandir pour devenir une immense déchirure.

Nous pouvons rassembler ce que nous savons, mais cela ne nous apprendra rien de plus, puisque depuis le début nous savons que quelque chose ne va pas. Les énigmes que nous rencontrons ne nous mènent à aucune solution, mais nous permettent tout juste d'entrevoir l'ampleur de l'anomalie.

Je pense cependant que nous avons commis une erreur en laissant Bill Black partir avec cet annuaire.

Et que faire à présent ? Procéder à d'autres expériences psychologiques ?

Non. La première, celle qu'il avait menée bien malgré lui dans sa salle de bain, lui en avait suffisamment appris. La dernière, quant à elle, lui avait finalement été plus néfaste que

profitable en lui apportant la confusion quand il désirait une confirmation.

Je n'ai nul besoin de m'empêtrer davantage, décida-t-il. Je suis suffisamment intrigué pour le reste de ma vie. À quelles certitudes puis-je m'accrocher ? Ragle a peut-être raison : nous devrions ressortir nos vieux bouquins de philosophie et nous mettre à décortiquer l'évêque Berkeley et les autres – Vic ignorait par trop l'univers de la philosophie pour être à même de citer des noms.

Si je ferme presque complètement les yeux en ne laissant qu'un minuscule jour entre mes paupières et que je me concentre de toutes mes forces sur ce bus, sur ces grosses femmes âgées épuisées à force de faire les magasins, avec leurs sacs pleins à craquer, sur les écolières qui bavardent, sur les employés de bureau en train de parcourir le journal du soir et sur le chauffeur au cou brûlé par la chaleur, peut-être vont-ils tous disparaître. Le siège qui gémit sous mon poids. Les vapeurs nauséabondes à chaque départ. Les brusques secousses en avant et en arrière. Les effets de la force centrifuge. Les publicités au-dessus des vitres. Peut-être que tout va purement et simplement disparaître...

Fermant pratiquement les yeux, il s'efforça de déloger la présence du véhicule et de ses passagers pendant dix longues minutes. Une réelle stupeur envahit son esprit. Le nombril, se dit-il, incité par une vague volonté. Se concentrer sur un point. Il choisit l'avertisseur sonore placé de l'autre côté. Un objet rond et blanc. Va-t-en, ordonna-t-il silencieusement. Disparais.

Disparais.

Dispar

Dis

D

...

Il revint à lui en sursautant, après avoir glissé dans le sommeil.

Auto-hypnose, telle fut sa conclusion. Il hochait doucement et régulièrement la tête, tout comme les autres passagers autour de lui. Les visages tanguaient suivant le mouvement du véhicule. Gauche, droite, en avant, de côté, droite, gauche. Le

bus s'arrêta à un feu rouge ; les têtes conservèrent un angle normal.

Et basculèrent en arrière quand le véhicule redémarra.

Puis en avant lorsqu'il stoppa de nouveau.

Disparais.

Dispar

Dis

Et entre ses paupières quasiment closes, il vit disparaître les passagers.

Et voilà ! Comme c'était plaisant !

Non, rien n'avait disparu.

Le bus et ses passagers n'avaient pas disparu le moins du monde, mais une importante modification s'était mise à affecter le bus tout entier, et comme pour l'expérience réalisée au magasin, aux yeux de Vic, cela ne convenait pas. Ce n'était pas ce qu'il attendait.

Va au diable ! proféra-t-il intérieurement. Disparais !

Les parois du véhicule devinrent transparentes. Vic distinguait désormais la rue, le trottoir, les magasins. Une mince armature d'acier : le squelette du bus. Des longerons métalliques, une boîte creuse, vide. Point d'autres sièges. Rien qu'un long châssis étroit supportant des formes sans visage fixées comme des épouvantails, et qui ne vivaient pas. Des épouvantails oscillant sans trêve d'avant en arrière. Il aperçut devant lui le conducteur qui n'avait pas changé, lui, avec sa nuque écarlate, son large dos musclé, le conducteur au volant d'un bus creux.

Des hommes creux. Nous aurions dû essayer de faire de la poésie⁷ songea Vic.

Donc, si l'on exceptait le chauffeur, il se trouvait seul dans cet autobus.

Et pourtant, le véhicule se déplaçait normalement ; il avait traversé la ville et laissait derrière lui le quartier commerçant pour aborder la zone résidentielle, et conduisait donc Vic chez lui.

⁷ Allusion à un poème de T.S. Eliot. (N.d.T)

Quand Vic rouvrit les yeux, tous les passagers dodelinant de la tête avaient réintégré leurs places. Les femmes qui venaient de faire les magasins. Les employés de bureau. Les écoliers. Les bruits, les odeurs et le brouhaha des bavardages.

Rien ne se passe comme il le faudrait, gémit Vic.

Le bus tança d'un coup de klaxon une voiture sortant imprudemment de l'emplacement où elle était garée. Tout était redevenu normal.

Des expériences, songeait Vic. Et si j'étais tombé en pleine rue ? La peur le saisit : et si j'avais à mon tour cessé d'exister ?

Était-ce cela qu'avait vu Ragle ?

VII

Il était de retour chez lui. Pas âme qui vive.

Une vague de panique le submergea un court instant. *Non !* hurla-t-il en lui-même.

Il appela : « Margo ! »

Les pièces étaient toutes désertes ; il erra en tentant de maîtriser ses nerfs, puis se rendit compte que la porte de derrière était ouverte. Il sortit donc et balaya les lieux du regard. Personne. Ni Ragle, ni Margo, ni Sammy.

S'engageant dans l'allée, il passa à côté de la corde à linge et de la treille couverte de rosiers grimpants, parvint à la cabane de jeu de Sammy, bâtie contre la palissade.

Dès qu'il eut frappé à la porte, un large judas s'ouvrit, dévoilant l'œil de son fils. « Oh ! salut, p'pa », s'écria Sammy en déverrouillant aussitôt la porte.

À l'intérieur se trouvaient Ragle et Margo, lui à la table, écouteurs sur les oreilles, elle à côté de lui, munie d'une imposante liasse de feuilles de papier. Tous deux avaient déjà abondamment écrit : chaque page était couverte de notes rédigées à la hâte.

« Que se passe-t-il ? » voulut savoir Vic.

Ce fut Margo qui répondit la première : « Nous sommes à l'écoute.

— Je m'en rends bien compte, rétorqua Vic, mais qu'essayez-vous de faire ? »

Le casque sur les oreilles, Ragle tourna la tête et, l'œil vif, déclara : « Nous les recevons.

— Qui ? De qui parlez-vous ?

— Ragle dit qu'il faudra peut-être plusieurs années pour le savoir », répondit Margo, le visage animé et le regard lumineux. Sammy, un peu hébété, comme en proie à une transe, restait figé sur place. Jamais encore Vic ne les avait vus tous les trois

dans un tel état. « Mais nous avons trouvé un moyen de les entendre, poursuivit Margo, et nous avons déjà commencé à prendre note ; regarde. » Elle poussa la liasse de feuilles dans sa direction. « Tout ce qu'ils se disent, nous l'avons marqué ici.

— Des radio-amateurs ? comprit Vic.

— D'une part, acquiesça Ragle, mais aussi les communications entre les vaisseaux et leur terrain ; il doit y avoir un terrain tout près d'ici.

— Des vaisseaux ? répéta Vic. Tu veux dire des navires ? »

Ragle pointa le doigt en l'air.

Mon Dieu, songea Vic. Et il ressentit alors la même tension, la même excitation. Le même vent de folie.

« Quand ils nous survolent, expliqua Margo, nous les recevons très net et avec beaucoup de puissance, pendant environ une minute. Et puis nous les perdons. On peut les entendre parler ; pas simplement des signaux, mais des conversations. Ils plaisantent beaucoup.

— Ce sont de grands amateurs de plaisanteries, confirma Ragle. Ils n'arrêtent pas d'en sortir.

— Laissez-moi écouter », requit Vic.

Lorsqu'il se fut assis à la table, Ragle lui passa les écouteurs et les lui ajusta. « Tu veux que je cherche ? proposa-t-il. Je cherche et toi tu écoutes. Préviens-moi dès que tu as quelque chose de net, que je m'arrête. »

Vic n'eut pas à attendre. Il entendit en effet presque aussitôt quelqu'un donner des informations concernant un procédé industriel. Il écouta un instant avant de demander : « Dites-moi à quoi vous pensez. » La voix monotone qu'il percevait ne parvenait pas à endiguer son impatience. « Qu'est-ce que vous en dites ?

— Rien pour l'instant, répondit Ragle sans laisser fondre sa satisfaction. Mais tu ne vois pas ? Nous *savons qu'ils sont là*.

— On le savait déjà, répliqua Vic. Chaque fois qu'ils passaient au-dessus. »

Cette observation parut décontenancer sensiblement Ragle comme Margo – et également Sammy. Après un moment de silence, Margo lança un regard à son frère, qui avança : « C'est un concept difficile à expliquer. »

Au-dehors s'éleva une voix. « Ohé, où êtes-vous ? »

D'un geste de la main, Margo exigea le silence ; ils tendirent l'oreille.

Quelqu'un, dans le jardin, les cherchait. Vic perçut un bruit de pas dans l'allée, et la voix rejaillit, plus proche cette fois.

« Il y a quelqu'un ? »

Margo chuchota : « C'est Bill Black. »

Afin de s'en assurer, Sammy alla découvrir un judas. « Ouais, souffla-t-il, c'est M. Black. »

Vic écarta son fils et prit sa place. Debout au milieu de l'allée, Bill Black était indéniablement à leur recherche ; sur son visage se lisait une expression d'irritation mêlée d'étonnement. Manifestement, il venait de pénétrer dans la maison et l'avait trouvée déserte, les portes grandes ouvertes.

« J'aimerais bien savoir ce qu'il veut, maugréa Margo. Si nous ne faisons pas de bruit, peut-être va-t-il s'en aller. Sans doute voudrait-il que nous dînions ou sortions ensemble ce soir. »

Ils attendirent.

Bill Black sillonnait le jardin en tous sens, donnant de temps à autre un coup de pied dans l'herbe. « Ohé ! Où êtes-vous donc ? »

Silence.

En riant nerveusement, Margo ne put s'empêcher d'observer : « J'aurais belle mine s'il nous trouvait cachés ici comme des gosses ou je ne sais qui. Ce qu'il peut être drôle, à dresser le cou ainsi ! Il essaie de nous voir comme si on était cachés dans l'herbe haute. »

Au mur de la cabane était accrochée une arme-jouet que Vic avait offerte à son fils à l'occasion d'un Noël. L'objet pourvu d'ailettes et d'un canon annelé n'était autre, selon la présentation de la boîte qui l'avait contenu, qu'un désintégrateur de fusées automatique du XXIII^e siècle capable de détruire une montagne. Sammy avait passé plusieurs semaines à patrouiller dans les environs en faisant cliqueter son engin qui, une fois la venue du printemps, s'en était allé rejoindre le mur comme un trophée, afin d'intimider par sa seule présence tout visiteur.

Vic décrocha l'objet, déverrouilla la porte, l'ouvrit et sortit.

Bill Black lui tournait le dos. « Ohé ! Ohé ! Où êtes-vous ? »

Vic se tapit, pointa l'arme sur Black. « Vous êtes un homme mort ! »

Black virevolta. À la vue du pistolet, il pâlit et leva à moitié les bras avant d'apercevoir la cabane d'où l'épiaient Margo, Ragle et Sammy, et de se rendre compte que l'arme avec laquelle on le menaçait sentait le toc tant elle était brillante. Alors seulement il baissa les mains et éclata de rire.

Vic en fit autant.

« Qu'est-ce que vous fabriquiez ? » demanda la victime de la plaisanterie. À cet instant, Junie Black émergeait de la maison des Nielson ; elle descendit lentement les marches de l'escalier et rejoignit son époux. Aussi perplexes l'un que l'autre. Elle passa un bras autour de sa taille avant de lancer un « Bonjour ».

Là, Margo jaillit hors de la cabane. « Et vous, que faisiez-vous ? » D'une voix à faire se recroqueviller n'importe quelle femme. « Vous étiez à l'aise, comme chez vous ? »

Les Black la dévisagèrent.

« Oh ! allez-y, poursuivit Margo, faites comme chez vous.

— Calme-toi, voyons, la supplia Vic.

— Oui, ils sont entrés sans se gêner, répliqua sa femme. Dans chaque pièce, je suppose. Qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle à Junie. Les lits sont faits correctement ? De la poussière aux rideaux ? Vous avez vu quelque chose qui vous a plu ? »

Ragle et Sammy quittèrent à leur tour la cabane pour se joindre au groupe. Bill et Junie faisaient à présent face à quatre personnes.

Ce fut Black qui finit par reprendre la parole. « Excusez-nous d'avoir pénétré chez vous. Nous voulions savoir si vous auriez aimé aller jouer au bowling avec nous ce soir. »

Vic ne put s'empêcher de plaindre un peu Junie qui arborait un sourire béat auprès de son mari. Il était évident qu'elle n'avait pas songé un seul instant qu'elle pouvait se montrer inconvenante à l'égard de quiconque. Il était également probable qu'elle n'avait pas même eu conscience de commettre une transgression. Vêtue d'un pull et d'un pantalon de coton

bleu, un ruban noué dans les cheveux, elle était aussi jolie que gamine.

« Je m'excuse, se reprit Margo. Mais on ne doit pas entrer comme ça chez quelqu'un, vous le savez, Junie. »

Accusant le coup, Junie battit en retraite, balbutiant : « Je... »

« J'ai dit que je m'excusais, réitéra Black. Que voulez-vous donc, pour l'amour du Ciel ? » Il semblait tout aussi décontenancé.

Alors, pour conclure l'épisode, Vic s'avança et tous deux se serrèrent la main.

« Tu peux rester si tu veux, signala Vic à l'intention de Ragle en désignant la cabane. Nous, nous rentrons nous occuper du repas.

— Qu'avez-vous là-dedans ? s'enquit Black. Si cela ne me regarde pas, dites-le-moi. Mais en tout cas, vous paraissez tous bien graves. »

La réplique de Sammy fut pour le moins énergique : « Vous ne pouvez pas entrer.

— Pourquoi cela ? voulut savoir Junie.

— Vous ne faites pas partie des membres du club, rétorqua l'enfant.

— Est-ce que nous pouvons nous inscrire ? insista Junie.

— Non.

— Et pourquoi ?

— Parce que, trancha Sammy en lançant à son père un regard complice.

— C'est juste, appuya ce dernier. Je suis navré. »

Margo, Vic et les Black entrèrent dans la maison par-derrière. « Nous n'avons pas encore dîné, déclara Margo, crispée par sa colère.

— Mais nous n'avions pas l'intention d'aller au bowling maintenant, protesta Junie. Nous voulions seulement vous avertir avant que vous n'ayez prévu quelque chose pour la soirée. Et d'ailleurs, dites, si vous n'avez pas commencé le repas, pourquoi ne pas venir dîner avec nous ? Nous avons un gigot d'agneau, des petits pois surgelés en quantité et Bill a acheté

deux pintes de crème glacée en rentrant. » Elle pressait Margo d'accepter. « Qu'en dites-vous ?

— Merci, fit Margo. Mais une autre fois, peut-être. »

Bill Black, distant, hautain, qui ne semblait pas s'être totalement apaisé, dit avec quelque froideur : « Vous savez que vous êtes toujours les bienvenus chez nous. » Et mena sa femme vers la porte. « Si cela vous dit d'aller faire un bowling avec nous, vous n'avez qu'à passer vers huit heures. Sinon... » Il haussa les épaules. « Oh ! eh bien, tant pis, cela ne fait rien.

— À bientôt, fit Junie en suivant son mari au-dehors. J'espère que vous viendrez. » Elle accompagna ses dernières paroles d'un large sourire ; la porte se referma.

« Quelle plaie », soupira Margo. Elle ouvrit le robinet d'eau chaude et remplit une bouilloire.

Vic observa : « On pourrait édifier toute une technique psychologique sur la façon dont les gens réagissent quand on les surprend, avant qu'ils aient eu le temps de réfléchir. »

Margo maintenant préparait le repas. « Je trouve la réaction de Bill Black très logique. Il a levé les mains et ne les a baissées que lorsqu'il a vu que c'était un jouet que tu tenais.

— Mais pourquoi fallait-il qu'il vienne se balader ici juste au mauvais moment, maugréa Vic.

— Il y en a toujours un des deux chez nous, expliqua sa femme. Tu sais bien comment ils sont.

— C'est vrai. »

Pendant ce temps, enfermé dans la cabane, Ragle Gumm, casque sur les oreilles, captait une puissante émission en prenant des notes de temps à autre. Au fil des ans, grâce à son concours, il avait appris de lui-même d'excellentes méthodes pour prendre des notes rapidement ; tandis qu'il écoutait attentivement, non seulement il inscrivait la trame de ce qu'il entendait, mais il adjoignait également idées et commentaires personnels.

Son stylo à bille, celui que lui avait offert Bill Black, volait littéralement.

Sammy l'observait. « Tu écris drôlement vite, oncle Ragle. Tu arrives à relire quand tu as fini ?

— Oui. »

L'émission provenait sans aucun doute de l'aire d'atterrissage proche ; Ragle était déjà capable de reconnaître la voix de l'opérateur. Ce qu'il souhaitait découvrir, c'était la nature du trafic de départ et d'arrivée. Où allaient-ils ? Ils survolaient les lieux de façon terrifiante. À quelle vitesse ? Pourquoi personne en ville n'avait-il connaissance de ces vols ? S'agissait-il d'une installation militaire secrète, d'engins expérimentaux d'un type nouveau inconnus du public ? De missiles de reconnaissance... de systèmes de détection... ?

« Je parie, dit Sammy, que tu as aidé à briser le code des Japonais pendant la dernière guerre. »

À ces mots d'enfant, Ragle céda une fois de plus à une brutale et totale sensation de futilité. Il était là, bouclé dans une cabane de gosse, des écouteurs sur les oreilles, en train d'écouter pendant des heures un poste à galène fabriqué par un gosse... en train d'écouter des radioamateurs et des instructions de vol comme si lui-même n'était qu'un écolier. « Je dois être timbré », murmura-t-il en son for intérieur. Je suis censé avoir fait la guerre, j'ai quarante-six ans et je suis censé être adulte. Oui, et je passe mes journées à rester assis en répondant à des questionnaires qui me permettent tout juste de gagner ma vie, les questionnaires d'un concours de journal, *Où Sera Le Petit Homme Vert La Prochaine Fois ?* Alors que les autres adultes ont leur travail, leur femme et leur maison.

Je suis retardé, je suis fou. J'ai des hallucinations. Oui, je suis un malade mental. Infantile et fou. Qu'est-ce que je fais assis ici ? Je rêve, pour ne pas dire autre chose. Je vois des fusées qui filent au-dessus de nous, des armées qui conspirent. Je fais de la paranoïa.

Une psychose à tendance paranoïaque. Voici que je m'imagine être le point convergent d'un vaste effort qui implique des millions d'hommes et de femmes, des milliards de dollars et un travail incommensurable... Comme si un univers tournait autour de moi, dont chaque molécule tiendrait compte de moi. Ragle Gumm, l'être qui irradie son importance...

jusqu'aux étoiles. Ragle Gumm, l'objet de tout le processus cosmique, de sa naissance à l'entropie finale. Toute matière et tout esprit destinés à orbiter autour de ma personne.

« Oncle Ragle, l'interrompit Sammy, tu penses que tu pourrais aussi briser leur code à eux, comme pour les Japonais ?

— Il n'y a pas de code, répondit-il en se ressaisissant. Ils parlent comme n'importe qui. C'est quelqu'un assis dans une tour de contrôle qui surveille l'atterrissage des avions militaires. » Il se tourna vers l'enfant dont les yeux le fixaient intensément. « Un gars qui a entre trente et quarante ans, qui joue au billard une fois par semaine et qui aime bien regarder la télé, comme nous.

— Un des ennemis », corrigea Sammy.

Ragle rétorqua sèchement : « Oublie cette histoire. Qu'est-ce qui te fait dire ça ? C'est toi qui as tout inventé. » Mais il comprenait bien qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Il se remit à consacrer son attention à la voix qui se déversait dans ses écouteurs. « ... parfait, LF 34 88. Je l'ai en corrigé. Tu peux y aller. Oui, tu devrais pratiquement être au-dessus. »

Une secousse ébranla la cabane.

« En voilà un qui passe ! » s'exclama Sammy.

La voix poursuivit : « ... entièrement *clear*. Non, c'est bon. Tu es en train de le survoler maintenant. »

Le, releva Ragle.

« ... en bas, juste en dessous, reprit la voix. Oui, tu es en train de voir Ragle Gumm lui-même. Okay, on t'a normalement. Tu peux repartir. »

Et les vibrations s'estompèrent.

« Il est parti, dit Sammy. Il a peut-être atterri. »

Ragle se leva et posa le casque. « Prends un peu ma place, proposa-t-il à Sammy.

— Où tu vas ?

— Faire un tour. » Déverrouillant la porte, Ragle sortit s'offrir à l'air vif du crépuscule.

De la lumière dans la cuisine... sa sœur et son beau-frère préparaient le repas.

Je m'en vais, décida-t-il. Je pars d'ici. J'en avais déjà l'intention avant, mais maintenant je ne puis plus attendre.

Alors, contournant avec précaution la maison par l'allée, il entra par-devant et parvint à sa chambre sans éveiller l'attention. Là, il se mit en devoir de rassembler tout l'argent qu'il put trouver dans les poches de ses vêtements, dans des enveloppes closes, jusqu'à la menue monnaie qui dormait au fond d'un pot. Puis il endossa un manteau, sortit par la porte de devant et s'éloigna d'un pas rapide.

Un pâté de maisons plus loin, voyant approcher un taxi, il fit signe et le véhicule s'arrêta.

« Conduisez-moi à la station Greyhound.

— Oui, monsieur Gumm, répondit le chauffeur.

— Vous me reconnaissez ? » Voilà que se manifestait une fois de plus une projection de sa paranoïa et de son infantilisme : l'ego infini. Tout le monde le connaissait, tout le monde songeait à lui.

« Pour sûr, fit le chauffeur en démarrant. Vous êtes le gagnant de concours dont tout le monde parle. J'ai vu votre photo dans le journal et je me suis dit : « Tiens, ce gars-là habite juste en ville. « Peut-être qu'un jour je le prendrai dans mon taxi. »

Rien que de très légitime, se dit Ragle. Un bizarre embrouillamini entre la réalité et sa folie.

Ma notoriété effective, plus celle que m'octroient mes phantasmes.

Quand les chauffeurs de taxi me reconnaissent, ce n'est sûrement pas une création de mon esprit. Mais quand le ciel s'ouvre et que Dieu m'appelle par mon nom... c'est que la psychose a pris le dessus.

Il lui serait difficile de toujours établir la distinction.

Le taxi glissait dans les rues sombres devant les habitations et les magasins. Une fois parvenu dans le centre ville où régnaient les bureaux, il s'arrêta devant un édifice à cinq étages, au bord du trottoir.

« Vous y voici, monsieur Gumm », annonça le chauffeur en descendant pour ouvrir la porte à son passager.

Ragle sortit, mais tandis qu'il plongeait la main dans sa poche intérieure pour prendre son portefeuille, il jeta un coup d'œil : à la lumière des réverbères, le bâtiment devant lequel on

l'avait déposé lui était familier. Bien que la nuit fût tombée, il comprit qu'il se trouvait devant les locaux de *La Gazette*.

« C'est à la station Greyhound que je veux aller, déclara-t-il en reprenant place dans le taxi.

— Comment ? toussa le chauffeur éberlué. Est-ce ce que vous m'aviez dit ? Que je sois pendu – bien sûr que oui. » Il bondit à son volant et démarra.

« Oui, je m'en souviens maintenant, reprit-il. Mais nous avons commencé à parler de votre concours, et je me suis mis à penser au journal. »

Il tourna légèrement la tête, dévoilant son visage plissé d'un large sourire. « J'ai tellement fait la liaison, dans ma tête, entre vous et *La Gazette* – quel idiot je fais !

— Ce n'est rien », assura Ragle.

Le trajet se poursuivait ; il finit par ne plus reconnaître les rues.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient ; sur la droite s'élevaient les spectres nocturnes d'usines closes que longeait une voie ferrée. À plusieurs reprises le taxi tressauta violemment en franchissant des rails. Ragle distinguait des aires désertes... une zone industrielle qui ne laissait paraître nulle lumière.

Tiens, se dit-il, que dirait le chauffeur si je lui demandais de quitter la ville ?

Il se pencha en avant et tapota l'homme sur l'épaule. « Dites, fit-il.

— Oui, monsieur Gumm ?

— Et si vous sortiez de la ville ? Oublions le bus.

— Je suis désolé, monsieur, répondit le chauffeur. Je n'ai pas le droit d'emprunter les routes extérieures, le règlement l'interdit. Nous circulons en ville et nous n'avons pas le droit de faire concurrence aux lignes d'autocars ; il y a un décret à ce sujet.

— Cela vous permettrait de vous faire quelques dollars en plus. Quarante-cinq miles avec votre compteur, je suis sûr que vous l'avez déjà fait, décret ou pas décret.

— Ah ! non, je ne l'ai jamais fait, s'indigna le chauffeur. Certains collègues peut-être, mais pas moi. Je ne tiens pas à ce

qu'on me retire ma licence. Si une patrouille pince un taxi urbain sur route, elle le harponne tout de suite, et si c'est une course payante, toc, la licence du chauffeur y passe. Une licence à cinquante dollars qui est aussi son gagne-pain. »

Veulent-ils m'empêcher de quitter la ville ? se demanda Ragle. Est-ce une machination ?

Mes phantasmes qui reprennent.

Ou bien est-ce réel ?

Comment le savoir ? Sur quelles preuves s'appuyer ?

Au milieu d'un désert sans limites trônait un nimbe de néon bleuté. Le taxi s'en approcha et s'arrêta sur le côté. « Nous y voilà, s'exclama le chauffeur. Voici la station. »

Ouvrant la porte, Ragle descendit. L'enseigne proclamait AUTOCARS NONPAREIL⁸, et non Greyhound.

« Hé ! s'écria Ragle, secoué. J'avais dit Greyhound.

— C'est un Greyhound, dit le chauffeur de taxi. C'est la même chose, c'est la seule ligne de cars ; il n'y a pas de Greyhound ici. Pour une ville de cette importance, l'État n'accrédite qu'une seule ligne. Nonpareil est arrivé ici il y a plusieurs années, avant Greyhound. Greyhound a essayé de les racheter, mais ils ont refusé. Ensuite Greyhound a voulu...

— D'accord », céda Ragle. Il paya en ajoutant un pourboire et se dirigea vers le bâtiment carré en brique, l'unique construction à des miles à la ronde. Des herbes folles en frottaient les flancs, souillées de tessons de bouteilles et de papiers sales. Un coin désolé, se dit Ragle, à la lisière de la ville. Il distinguait au loin le panonceau d'une station-service, et les lumières des rues au-delà. Rien d'autre. L'air nocturne le zébra d'un frisson ; il ouvrit la porte de bois et pénétra dans la salle d'attente.

Un tourbillon de bruits divers, de sons déformés et d'air malsain roula à sa rencontre ; la salle d'attente était bourrée de gens qui lui firent face. Les bancs étaient déjà occupés par des marins ronflant et des femmes enceintes au regard déprimé et las, des vieux en pardessus, des représentants avec leur mallette à échantillons, des gosses attifés se tortillant d'impatience et

⁸ *Nonpareil Coach Lines* dans le texte original. (N.d.T.)

d'appréhension. Une longue queue le séparait du guichet, figée comme il pouvait s'en rendre compte sans faire un pas de plus.

Il referma la porte derrière lui et alla se joindre à la queue. Personne ne lui accorda la moindre attention.

Cette fois-ci, se dit-il, je voudrais bien que ma psychose soit réelle, que tout ici tourne autour de moi pour que cela me permette au moins de passer directement au guichet.

Quelle est la fréquence de passage des autocars de la compagnie Nonpareil ? s'interrogea-t-il.

Il alluma une cigarette et essaya de se mettre à l'aise en s'adossant au mur – une solution peu satisfaisante au problème de la fatigue. Combien de temps allait-il rester bloqué là ?

Une demi-heure plus tard, il n'avait progressé que d'un pouce ou deux. Et personne n'avait encore passé le guichet. Il dressa le cou dans l'espoir d'apercevoir l'employé derrière sa vitre, mais ce fut en vain. En tête se tenait une imposante dame vêtue d'un manteau noir dont il ne voyait que le dos ; elle devait être en train d'acheter son ticket et pourtant elle n'en finissait pas, la transaction s'éternisait. Derrière elle, un homme d'une quarantaine d'années, de maigre corpulence et vêtu d'un complet à veston croisé mordillait d'ennui son cure-dent. Derrière un jeune couple chuchotait, tout absorbé dans sa conversation. Et derrière enfin, la queue devenait si compacte et indistincte que Ragle ne pouvait en extraire que le dos de la personne qui le précédait.

Quarante-cinq minutes plus tard, il se trouvait toujours à la même place. Un cinglé peut-il perdre totalement l'esprit ? se demanda Ragle. Que faut-il subir pour obtenir un ticket des lignes Nonpareil ? Vais-je rester ici à jamais ?

La terreur le gagna peu à peu. Peut-être allait-il rester au bout de cette queue jusqu'à sa mort. Une réalité qui refusait de changer... le même homme devant lui, le même jeune soldat derrière, la même femme malheureuse au regard vide assise sur le banc, de côté.

Le jeune soldat qui le suivait fit un mouvement un peu trop ample et le bouscula. « Mille excuses, l'ami », bégaya-t-il.

Ragle marmonna qu'il n'y avait pas de mal.

Le soldat noua ses doigts et en fit craquer les jointures. Puis passant la langue sur ses lèvres, il s'adressa à Ragle : « Dites, l'ami, est-ce que je peux vous demander un service ? Pouvez-vous me garder la place ? » Et sans attendre la réponse, il se tourna vers la femme qui se tenait derrière lui. « Madame, il faut que j'aie voir si mon copain n'a pas de problèmes ; est-ce que je pourrai retrouver ma place en revenant ? »

La femme acquiesça d'un hochement de tête.

« Merci bien », fit le soldat, et il se fraya un chemin jusqu'au coin de la salle où se trouvait un autre soldat, les jambes écartées, les bras ballants, le visage sur les genoux. Son camarade s'accroupit auprès de lui, le secoua et se mit à lui parler avec précipitation. L'autre leva la tête, offrant au regard de Ragle ses yeux brumeux et sa bouche tordue d'un faible rictus : le spectacle de l'ivresse.

Pauvre gars, pensa Ragle. Une méchante cuite. Lui-même, lors de son service, avait plusieurs fois échoué dans un lugubre arrêt avec une gueule de bois en voulant rejoindre ses quartiers.

Le soldat courut reprendre sa place. Il se tripota nerveusement la lèvre et lança un regard à Ragle en disant : « Cette queue, elle ne bouge pas d'un pouce. Je crois que je poireaute ici depuis cinq heures de l'après-midi. » L'inquiétude avait tourmenté son jeune visage aux traits doux. « Il faut que je rentre à ma base, fit-il. Phil et moi devons être rentrés pour huit heures si nous ne voulons pas avoir d'ennuis. »

Ragle estima son âge à dix-huit ans, vingt peut-être. Blond, pas très costaud. Des deux, c'était manifestement lui qui devait se charger de résoudre les problèmes.

« Pas de chance, compatit Ragle. Votre base est loin d'ici ?

— C'est la base aérienne où passe cette route, répondit le soldat. Une base de missiles, en fait. Avant, c'était un terrain d'aviation. »

Mon Dieu, songea Ragle. Là où décollent et atterrissent ces engins. « Vous venez de faire la tournée des bars ici ? s'enquit-il d'un ton aussi cordial et familier que possible.

— Alors ça, non, pas dans ce trou, cracha le soldat d'un air de dégoût. Non, on revient de la Côte en voiture ; on avait une semaine de permission.

— En voiture ? reprit Ragle. Qu'est-ce que vous faites ici, dans ce cas ?

— C'est Phil qui conduit, répondit le jeune soldat, moi je ne peux pas ; et il est encore bourré. C'est juste une vieille tire râpée. On l'a bien esquinée. On ne peut pas attendre qu'il dessoûle. En plus, de toute façon, il faut un nouveau pneu. On l'a laissée au bord de la route avec un pneu à plat. Elle vaut seulement dans les cinquante dollars, pas plus, c'est une Dodge de 1936.

— Si vous aviez quelqu'un pour vous la conduire, avança Ragle, vous rentreriez avec ? » Il venait en effet de songer qu'il savait conduire, lui.

Le soldat le dévisagea, surpris. « Et le pneu ?

— Je m'en occuperai aussi. » Prenant l'autre par le bras, Ragle le mena à travers la salle auprès de son camarade affalé. « Il vaudrait peut-être mieux qu'il reste ici jusqu'à ce que la voiture soit prête à repartir », ajouta-t-il. Effectivement, le pauvre Phil ne semblait comprendre que très vaguement où il se trouvait, et ne paraissait pas capable de marcher loin ni correctement.

« Hé ! Phil, lui dit l'autre, ce gars va conduire la voiture. Passe-moi les clefs.

— C'est toi, Wade ? » grommela l'intéressé à demi conscient.

Wade s'accroupit, plongea la main dans les poches de son ami. « Voilà, fit-il lorsqu'il trouva les clefs et les tendit à Ragle. Écoute-moi, souffla-t-il ensuite à Phil. Toi, tu restes ici ; nous, on va à la voiture et quand elle marchera, on te prendra au passage. D'accord ? Tu as compris ? »

Phil hocha faiblement la tête.

« Allons-y », décida Wade. Ils poussèrent la porte et sortirent de la salle d'attente pour s'enfoncer dans l'obscurité glaciale de la rue. « J'espère bien, maugréa Wade, que cet imbécile ne va pas s'affoler et foutre le camp ; on ne le retrouverait jamais. »

La nuit avait tout noyé. Ragle distinguait à peine sous ses pieds le trottoir craquelé et désherbé.

« C'est pas la porte à côté, hein, quand on vient du centre ville, observa Wade. Ils mettent toujours leurs relais dans les

bas quartiers si la ville est assez grande pour qu'il y en ait, et sinon ils les installent à perpète, comme ici. » Il marchait d'un pas vif, broyant les débris de toutes sortes, invisibles. « Bon sang, qu'est-ce qu'il peut faire nuit ! dit-il. Ils ont un lampadaire tous les deux kilomètres, ou quoi ? »

Un cri distant dans leur dos les fit s'arrêter. Ragle se retourna et aperçut, debout dans le nimbe bleuté de l'enseigne au néon des Lignes Nonpareil, l'autre soldat. Il avait quitté en vacillant la salle d'attente et voulait les rejoindre. Il tanguait à présent en lançant des appels, faisait quelques pas, s'arrêtait, posait à terre ses deux valises.

« Oh ! là ! là, soupira Wade. Il faut qu'on retourne, sinon il va se casser la figure et on ne le trouvera jamais. » Il commença à rebrousser chemin, et Ragle fut bien obligé de le suivre. « Sinon, il va passer la nuit dans le terrain vague. »

Lorsqu'ils eurent rejoint le soldat, celui-ci s'accrocha à Wade et s'arc-bouta contre lui en grondant : « Vous êtes partis, les gars, vous m'avez laissé.

— Tu dois rester ici, insista Wade. Reste ici avec les valises pendant qu'on va chercher la voiture.

— C'est moi qui dois conduire », persistait Phil.

Wade dut lui réexpliquer laborieusement la situation tandis que Ragle, faisant les cent pas, hésitait à en endurer davantage. Enfin, Wade souleva l'une des valises. « Allons-y, dit-il à Ragle. Prenez l'autre, sans quoi il va la perdre en route et on ne la reverra plus.

— Je crois que je me suis fait avoir », bougonna Phil.

Ils allèrent leur chemin en trébuchant maintes fois. Ragle perdit bientôt toute notion de temps et de lieu ; la lumière d'un réverbère enfla, les submergea progressivement d'or puis agonisa derrière eux, et la suivante entama le même processus. Ils dépassèrent le terrain vague qui céda la place à d'inertes bâtiments industriels rectilignes. Ragle et ses deux compagnons évitaient avec précaution les innombrables rails piègeurs. Sur la droite, des quais de chargement arrivaient à hauteur d'épaule. Après s'être heurté à l'un d'eux, Phil vint se reposer contre le béton, la tête enfouie dans le creux du coude, et s'endormit comme une masse.

Un peu plus loin, au bord du trottoir, une automobile attira l'attention de Ragle.

« Est-ce cela ? »

Les deux soldats (Phil s'était repris) examinèrent la voiture. « Je crois que oui, fit Wade. Hé ! Phil, c'est pas la voiture, ça ?

— Que si », convint l'interpellé.

Un pneu à plat, le véhicule donnait de la bande. Plus de doute.

« Bon, maintenant, il faut qu'on trouve un pneu, dit Wade en jetant les valises à l'arrière. On met le cric, on ôte la roue et on regarde quel type de pneu il nous faut. »

Ils trouvèrent un cric dans la malle arrière. Entre-temps, Phil s'éloigna ; ils le virent debout non loin, la tête en arrière, les yeux rivés au ciel.

« Il va rester comme ça pendant une heure, déclara Wade tandis qu'ils soulevaient la voiture. Il y a une station-service Texaco plus loin ; on est passé devant juste avant de crever. » Adroit et expérimenté, il eut vite fait d'enlever la roue et de la faire rouler sur le trottoir. Ragle le suivit. « Où est Phil ? » demanda le soldat en balayant les environs du regard.

Phil était invisible.

« Qu'il aille se faire pendre, gronda Wade. Il a dû s'en aller. »

Ragle s'impatientait. « Allons à la station-service. Je n'ai pas toute la nuit et vous non plus.

— C'est un fait, approuva Wade. Oh ! ajouta-t-il non sans philosophie, peut-être qu'il reviendra s'allonger dans la voiture et qu'il y sera quand nous reviendrons. » Il se mit à faire rouler le pneu à vive allure.

Lorsqu'ils parvinrent à la station, tout était éteint et fermé. Le propriétaire était parti.

« Ce n'est pas possible ! maugréa Wade.

— Il y a peut-être une autre station-service pas trop loin, dit Ragle.

— Pas que je me souviene, répondit Wade. C'est pas croyable. » Abasourdi, il semblait incapable de décider d'une quelconque action.

« Allez, venez, insista Ragle. On y va. »

Au bout d'un long moment de marche harassante, ils virent devant eux le carré blanc-rouge-bleu d'une station Standard.

« Amen, exhala Wade. Vous savez, lança-t-il gaiement à Ragle, je n'ai pas arrêté de prier comme un dingue depuis qu'on marche. Et la voilà ! » Il fit rouler sa roue de plus en plus vite et poussa un cri de triomphe. « Venez ! » hurla-t-il à Ragle largement distancé.

Dans la station-service, un homme jeune aux cheveux courts, vêtu de l'uniforme blanc amidonné de la compagnie, les regardait approcher sans manifester le moindre intérêt. « Hé, dites, fit Wade en ouvrant d'un grand geste la porte du bureau, vous voulez nous vendre un pneu ? On est assez pressés. »

L'homme posa la carte qu'il étudiait, reprit la cigarette qu'il avait déposée dans un cendrier et vint examiner le pneu de Wade.

« Pour quelle marque ? lui demanda-t-il.

— Une Dodge de trente-six. »

L'autre dirigea sur le pneu le faisceau d'une lampe-torche pour lire les caractéristiques, exhiba ensuite un fichier à charnière épaisse dont il égrena les feuillets imprimés. Ragle eut l'impression qu'il examinait chacun d'eux à quatre reprises en les tournant d'abord dans un sens puis dans un autre. Finalement, le pompiste referma le fichier, déclarant : « Je ne peux rien faire pour vous.

— Qu'est-ce que vous nous suggérez de faire, dans ce cas ? demanda Ragle d'un ton patient. Ce soldat et son camarade doivent rentrer à leur base s'ils ne veulent pas être déclarés déserteurs. »

L'homme se gratta le nez avec son crayon avant d'indiquer qu'il y avait, à cinq miles de là, un garage qui pourrait les satisfaire.

« Impossible d'aller jusque là-bas à pied, protesta Ragle.

— J'ai mon petit Ford garé là, fit le pompiste en désignant la direction du bout de son crayon. L'un de vous deux peut rester ici avec la roue, l'autre peut prendre le camion et aller là-bas ; c'est une station Seaside. Aux premiers feux. Ramenez le pneu et je vous le monterai ; ça vous coûtera soixante-quinze *cents*. » Il prit un jeu de clefs et le tendit à Ragle. « Et pendant que vous

y êtes, il y a un restaurant qui reste ouvert toute la nuit sur la route. Ramenez-moi un croque-monsieur et un malt.

— À quoi ? demanda Ragle.

— Disons à l'ananas. » Il lui tendit un billet d'un dollar.

« Okay. »

Quelques minutes plus tard, Ragle s'engageait dans la rue au volant du camion, en marche arrière, puis prenait la direction que lui avait indiquée le pompiste. Il ne tarda pas à apercevoir les lumières de la grand-route.

Quelle situation ! songea-t-il.

VIII

L'homme était jeune ; il portait un short et un maillot de corps. Il introduisit l'extrémité d'une bande enroulée dans une bobine vide qu'il fit tourner du doigt deux ou trois fois afin d'assurer la prise, puis pressa la touche de mise en marche. Sur l'écran de seize pouces apparut une image ; l'homme s'assit au coin de son lit et observa.

Les premières images montraient une route au clair revêtement de béton ; des buissons et de l'herbe occupaient le terre-plein central. De chaque côté se dressaient des panneaux publicitaires vantant les mérites de produits de consommation courante. Des voitures circulaient ; l'une d'elles changea de voie, une autre ralentit pour prendre un raccourci.

Un petit camion Ford jaune jaillit sur l'écran.

Une voix s'éleva du haut-parleur : « Ceci est un camion Ford de 1952.

— Oui », fit l'homme.

Le véhicule, pris latéralement, dévoila d'abord son profil, puis s'avança vers l'écran, permettant à l'homme de l'examiner de face.

La nuit tomba. Le véhicule mit ses phares.

L'homme l'observa de devant, de côté, de derrière, accordant une attention toute particulière aux feux arrière.

Revint le jour. Filant sous le soleil, le camion changea de voie.

« Le code de la route exige que le conducteur fasse signe de la main lorsqu'il change de voie », énonça la voix.

Le camion fit halte sur l'accotement gravillonné.

« Le code exige que le conducteur fasse signe de la main lorsqu'il s'arrête », énonça la voix.

L'homme se leva et rembobina la bande.

« J'ai bien assimilé tout ça », se dit-il. Il mit une autre bande en place. Pendant ce temps, le téléphone se mit à sonner ; sans bouger, il cria : « Allô, oui ? »

La sonnerie s'interrompt et du mur suinta une voix déformée qu'il ne put reconnaître : « Il fait toujours la queue.

— Bien », fit l'homme.

Un déclic du téléphone indiqua que la communication avait cessé. L'homme acheva d'enrouler le début de sa bande et mit l'appareil en marche.

Un homme en uniforme apparut sur l'écran. Bottes qui comprimaient le bas d'un pantalon brun, ceinturon de cuir, chemise de toile brune, revolver avec holster, cravate, lourd blouson brun, casque à visière et verres teintés. L'homme en uniforme se tourna de manière à se présenter sous tous les angles puis enfourcha une moto, anima le moteur d'un coup de pied et s'éloigna sur son engin.

La caméra le suivit sur la route.

« Parfait », dit l'homme en short et maillot de corps. Il sortit son rasoir électrique, l'actionna du pouce et se rasa soigneusement sans quitter l'écran des yeux.

Le motard se mit à poursuivre une voiture qu'il ne tarda pas à rattraper et à laquelle il fit signe de s'arrêter sur le bas-côté. Tout en se rasant, l'homme étudiait l'expression du visage du policier.

Ce dernier, s'avançant, dit : « Puis-je voir votre permis de conduire, s'il vous plaît ? »

— Puis-je voir votre permis de conduire, s'il vous plaît ? » répéta l'homme.

La portière de l'automobile s'ouvrit ; le conducteur, dans la quarantaine, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon non repassé, sortit. Il mit la main à sa poche. « Que se passe-t-il, monsieur ? demanda-t-il.

— Savez-vous que la vitesse est limitée ici ? dit l'agent.

— Savez-vous que la vitesse est limitée ici ? répéta l'homme.

— Bien sûr, assura le conducteur, et je ne faisais que du quarante-cinq miles à l'heure, comme le demandait le panneau. » Il tendit ses papiers à l'agent qui les saisit ; tandis qu'il examinait le permis, un gros plan apparut sur l'écran. Cette

dernière image subsista jusqu'à ce que l'homme eût fini de se raser, se fût appliqué de la lotion après-rasage sur le visage, rincé la bouche à l'antibax, passé du déodorant sous les bras et eût mis la main sur sa chemise. Puis le permis s'évanouit enfin.

« Votre permis est périmé, monsieur », déclara le motard.

Et l'homme répéta en décrochant sa chemise du cintre :
« Votre permis est périmé, monsieur. »

Le téléphone sonna. Il bondit bloquer la bande et lança :
« Allô, oui ? »

— Maintenant, il est en train de parler à Wade Schulmann, annonça la voix déformée qui sortait du mur.

— C'est bon », fit l'homme.

Déclat. Il remit son appareil en marche, mais pour embobiner cette fois la bande, puis lâcha la touche. À cet endroit, le policier contournait une voiture et demandait à la femme qui se trouvait au volant :

« Voudriez-vous appuyer sur votre pédale de frein, s'il vous plaît ? »

— Je ne vois vraiment pas à quoi rime tout ceci, miaula la conductrice offusquée. Je suis très pressée et ce contretemps est ridicule. Qui plus est, je connais un peu la législation. »

L'homme noua sa cravate, serra son lourd ceinturon de cuir et y fixa son étui à revolver. « Veuillez m'excuser, madame, fit-il en enfonçant son casque à visière, mais vos feux arrière ne fonctionnent pas, et vous n'avez pas le droit de rouler sans feux arrière. Vous allez devoir laisser votre voiture au bord de la route. Puis-je voir votre permis ? »

La sonnerie du téléphone retentit une nouvelle fois tandis qu'il enfilait son blouson.

« Allô ? fit-il tout en se contemplant dans la glace.

— Il marche en direction de la voiture avec Wade Schulmann et Philip Burns, indiqua l'étrange voix.

— D'accord. » Il manipula son magnétoscope et figea la bande à l'endroit où le policier apparaissait en gros plan, de face, puis devant la glace étudia la comparaison. De son propre aveu, la ressemblance était parfaite.

« Ils entrent maintenant dans la station Standard, annonça la voix. Préparez-vous à partir.

— Je suis en route », répondit-il. Il ferma la porte derrière lui et monta la sombre rampe de béton au bout de laquelle l'attendait sa moto. Il enfourcha l'engin et porta tout son poids sur le kick de démarrage ; le moteur vrombit. Il fit glisser la moto jusqu'à la rue et là, mit son phare, serra la poignée d'embrayage, enclencha la vitesse et relâcha la poignée en donnant des gaz. La moto bondit dans un bruit d'enfer ; il se tint crispé jusqu'à ce qu'il eût pris de la vitesse puis se détendit et se redressa confortablement. À la première intersection, il tourna à droite en direction de la grand-route.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il se rendit compte qu'il avait oublié quelque chose. Mais quoi ? Quelque chose qui faisait partie de son uniforme.

Les lunettes noires.

Devait-il les porter la nuit ? Il tenta de se souvenir. Peut-être pour éviter d'être ébloui par les phares des véhicules venant en sens inverse. Alors, une main au guidon, il tâta les poches de son blouson. Victoire ! Elles s'y trouvaient ; il les mit.

Comme tout paraissait sombre avec ces lunettes ! L'espace d'un instant, seule l'obscurité s'offrit à ses yeux.

Peut-être s'agissait-il d'une erreur.

Il fit quelques essais en plaçant alternativement ses lunettes devant les yeux puis en les ôtant. Sur sa gauche vint le côtoyer un gros véhicule auquel il ne prêta guère attention. C'était une voiture tirant une caravane ; il accéléra pour la dépasser mais la voiture accéléra, elle aussi.

Diabole ! Il avait tout de même oublié quelque chose – ses gants. Le froid commençait à engourdir ses mains. De l'une il tenait le guidon et de l'autre ses lunettes.

Avait-il le temps de rebrousser chemin ? Non, décida-t-il.

Il guetta alors le petit camion Ford jaune qui devait emprunter la route à l'endroit signalé par les panneaux lumineux.

La voiture qui tirait une caravane, sur sa gauche, l'avait à présent dépassé et il se rendit compte qu'elle se glissait progressivement dans sa voie. Bon sang ! Il mit ses lunettes en poche et obliqua vers la voie de droite ; un violent coup de klaxon lui fit savoir qu'un autre véhicule se trouvait sur sa

droite. Il voulut donc reprendre sa position originale, mais au même instant l'automobile et sa remorque se rabattirent sur lui. Sa main vola à l'avertisseur. Quel avertisseur ? Les motos disposaient-elles d'avertisseurs – non, de sirènes.

Lorsqu'enfla le hurlement de la sirène, la caravane cessa de harceler le motard et réintégra la voie de gauche, tandis que la voiture qui roulait sur sa droite lui cédait davantage de place. Voyant cela, il ressentit un surcroît d'assurance.

Au moment où il repéra le petit camion jaune, il commençait à aimer son travail.

Dès l'instant où il entendit la sirène derrière lui, Ragle comprit qu'on était décidé à l'avoir. Il n'accéléra pas plus qu'il ne ralentit, mais attendit de pouvoir s'assurer que c'était une moto, et non une voiture, qui le pourchassait. Et il n'en vit qu'une.

Voici venu, songea-t-il avec quelque ironie, le moment de faire usage de mon sens du temps et de l'espace, de mon admirable talent.

Il se livra à une sommaire estimation de la circulation autour de lui, de la position et de la vitesse des véhicules. Puis une fois les données gravées dans son esprit, il passa brutalement dans la voie de gauche en s'insérant entre deux voitures. Celle qui suivait, n'ayant pas le choix, dut ralentir. Il venait ainsi, en un tournemain, de glisser son véhicule au sein d'un groupe dense. Ensuite sans perdre de temps il se faufila de voie en voie jusqu'à ce qu'il eût réussi à se placer devant un énorme semi-remorque le masquant à la vue de tout ce qui se trouvait derrière. La sirène hurlait toujours, mais il ne lui était plus possible de déterminer l'exacte position de la moto, qui à son avis avait indubitablement perdu sa trace.

Placé comme il l'était devant le semi-remorque, il bénéficiait d'un atout majeur ; ses feux arrière, les seuls grâce auxquels le policier pouvait le repérer, n'étaient pas visibles.

Pourtant, la moto jaillit soudainement sur la voie de droite, le motard tourna la tête et reconnut Ragle, mais ne put s'approcher en raison de la circulation trop compacte qui lui

imposait de poursuivre sa route. D'ailleurs, les automobilistes n'étaient pas en mesure de dire qui était poursuivi, et songeaient par conséquent que le policier essayait simplement de progresser.

Maintenant, il va m'attendre, présuma Ragle. Aussitôt, il déboîta et s'engagea sur la voie de gauche de manière à garder une voie d'écart entre le motard et lui. Selon son calcul, le policier s'arrêterait sur le bas-côté. Ragle ralentit de sorte que les voitures qui le suivaient furent obligées de le doubler sur la droite, épaississant ainsi le flux de ce côté.

Il entrevit furtivement la moto arrêtée sur l'accotement. Le policier en uniforme scrutait le flot des véhicules, mais ne vit pas passer le petit camion jaune. Quelques secondes plus tard, à bonne distance, Ragle était en sécurité. Alors seulement il décida d'aller plus vite et s'échappa pour la première fois du peloton.

Il ne tarda pas à apercevoir le panneau qu'il guettait.

Mais ne vit pas la station Seaside où il était censé se rendre.

Bizarre, songea-t-il.

Il se dit qu'il avait intérêt à quitter cette route pour éviter une nouvelle poursuite. Il était sans nul doute en infraction : le pare-chocs du camion n'était peut-être pas muni de plaques réfléchissantes réglementaires. N'importe quelle excuse qui pût permettre à l'appareil de se mettre en marche pour l'enserrer dans ses rouages.

C'est ma psychose, je le sais, mais je refuse malgré tout de me faire prendre.

Il tendit le bras et quitta la route ; le camion s'enfonça en cahotant dans un champ sale et encroûté. Dès l'arrêt, Ragle coupa le moteur et éteignit les phares en songeant que personne ainsi ne le remarquerait. Mais où diable se trouvait-il ? Et qu'allait-il faire ensuite ?

Hissant le cou, il fouilla en vain l'horizon pour y déceler un signe trahissant l'existence de la station Seaside. Au-delà de l'intersection éclairée où une petite route franchissait l'axe fréquenté qui menait à la ville, les ténèbres reprenaient leurs droits.

Plus loin, l'œil exercé pouvait distinguer une enseigne au néon isolée.

Je vais aller y jeter un coup d'œil, décida-t-il. Ou puis-je prendre le risque de rejoindre la route ?

Il patienta jusqu'à ce qu'il vît arriver une meute compacte qu'il devança d'un quart de seconde en lançant son camion sur la route, le moteur rugissant. Si un motard survenait, ses feux arrière seraient noyés dans l'ensemble, et par conséquent difficilement repérables.

Ragle se rendit bientôt compte que l'enseigne annonçait un relais. Soudaine illumination – un parking couvert de gravier. De hautes lettres droites :

FRANK'S BAR-B-Q AND DRINKS

Les baies toutes de lumière d'un bâtiment pentagonal à un étage, enduit de stuc, de type moderne. Quelques voitures seulement garées devant. Ragle fit signe et s'engagea prestement sur le parking ; le camion s'arrêta de justesse à un doigt du mur de l'établissement. Tout tremblant, il passa la première et mena son véhicule à l'abri des regards, de l'autre côté, parmi les poubelles et les amas de caisses de l'entrée des fournisseurs.

Après quoi, il descendit et revint à pied devant le relais afin de s'assurer que son camion était correctement dissimulé. Oui. Les passagers d'une voiture filant sur la route ne pouvaient le voir. Et si on lui posait des questions, il n'avait qu'à nier tout rapport avec le véhicule. Comment pourrait-on prouver qu'il était venu à son bord ? Je suis venu à pied, rétorquerait-il. Oui, j'ai fait du stop et la voiture qui m'a déposé ici a tourné à l'intersection.

Il poussa la porte du *Bar-B-Q* et entra. Peut-être pourra-t-on me dire, pensa-t-il, où se trouve la station Seaside. Sans doute est-ce ici que je suis censé me procurer le sandwich et le lait malté.

En fait, se dit-il, tout est là pour me convaincre. Comme à la station d'autocars, il y a trop de monde ici, c'est net. C'est le même système.

Des couples occupaient la quasi-totalité des boxes ; assis autour du comptoir circulaire au milieu de la salle, de nombreux clients buvaient ou mangeaient. Une odeur de hamburger en train de frire flottait dans l'air, un juke-box s'égosillait dans un coin.

Comment expliquer qu'il se trouvât tant de monde à l'intérieur quand le parking était pratiquement désert ?

Comme on ne l'avait pas encore remarqué, semblait-il, il jugea plus prudent de refermer la porte avant même d'avoir fait un pas à l'intérieur. Traversant rapidement le parking, il contourna l'établissement et rejoignit son petit camion.

Trop grand. Trop moderne. Trop éclairé. Trop peuplé. S'agit-il du stade ultime de mes troubles mentaux ? La suspicion à l'égard des gens... des groupes, de l'activité, des couleurs, de la vie et du bruit humains. Un sentiment pervers m'exhorte à tout fuir, à rechercher la nuit.

De nouveau plongé dans l'obscurité, il se glissa à tâtons dans la cabine, mit le moteur en route et, tous feux éteints, fit marche arrière jusqu'à amener le véhicule face à la route. Dès qu'il le put, il s'engagea sur la voie de droite. Comme auparavant, le voici qui s'éloignait de la ville au volant d'un camion qui ne lui appartenait pas. La propriété d'un pompiste qu'il venait de voir pour la première fois. Il était en train de voler ce camion, et il en était conscient. Mais que pouvait-il faire d'autre ?

Je sais qu'ils conspirent contre moi, se répétait-il. Les deux soldats tout comme le pompiste. Je suis victime d'un complot impliquant également la station d'autocars, et le chauffeur de taxi. Tout le monde. Je ne puis faire confiance à personne ; ils m'ont envoyé avec ce camion pour que je me fasse pincer par le premier motard venu. Il y a des chances pour que l'arrière du camion s'allume et qu'il y ait marqué dessus ESPION RUSSE. Une espèce de « frappez-moi » paranoïaque.

Oui, je suis l'homme sur le dos duquel est épinglé FRAPPEZ-MOI. Il a beau essayer de tourner sur lui-même, impossible de voir l'inscription – mais son intuition lui dit qu'elle s'y trouve. Il observe les gens, les juge et en tire sa conclusion. Il devine la présence de l'inscription dans son dos car il les voit s'aligner pour le frapper.

Ne pas pénétrer dans les lieux très éclairés. Ne pas entamer de conversation avec des gens que je ne connais pas. En ce qui me concerne actuellement, les véritables étrangers n'existent pas : tout le monde me connaît. Je n'ai que des amis et point d'ennemis...

Des amis ? Qui ? Où ? Ma sœur ? Mon beau-frère ? Les voisins ? Je leur fais tout autant confiance qu'à quiconque. Mais pas assez.

Voilà où j'en suis.

Il roulait toujours. Plus d'enseignes au néon au bord de la route. De part et d'autre s'étendaient des terres sans vie chargées de ténèbres. La circulation avait considérablement diminué : de loin en loin seulement une voiture venant en sens inverse fouettait du faisceau de ses phares le terre-plein de séparation.

Il était seul.

Baissant les yeux, il s'aperçut que le tableau de bord du camion comportait un poste de radio, avec son cadran et ses deux boutons.

Si j'allume, je vais les entendre parler de moi.

Il tendit la main, hésita puis alluma. L'appareil commença par bourdonner ; les lampes se mirent à chauffer, et des sons se précisèrent. Ragle joua avec le bouton de volume.

« ... après », miaula une voix.

« ... pas », fit une autre.

« ... ce que j'ai pu. »

« ... d'accord. » Une série de « pop ».

Ils échangent des appels, se dit Ragle. L'alarme règne sur les ondes. Ragle Gumm nous a échappé ! Ragle Gumm s'est sauvé !

La voix grinça : « ... averti. »

C'est cela, ricana Ragle, la prochaine fois, envoyez une équipe plus avertie. Bande d'amateurs.

« ... ferait bien... pas aller plus loin. »

On ferait bien de laisser tomber, compléta Ragle. Inutile de continuer à le poursuivre, il est trop perspicace, trop rusé.

La voix miaula encore : « ... dit Schulmann. »

Ce doit être le commandant Schulmann, se dit Ragle, dont le quartier général doit se trouver à Genève. Un commandement

suprême qui trace sur une carte un plan stratégique secret jusqu'au plus haut niveau et synchronise dans le monde entier des mouvements militaires qu'il fait converger sur mon petit camion. Des flottes de navires de guerre qui font route vers moi. Un canon atomique. Le mécanisme habituel.

Il coupa la radio parce que la voix aiguë commençait à lui mettre les nerfs à vif. Comme des souris, des souris bavardes et excitées qui n'arrêtaient pas de se lancer des cris... et finissaient par lui donner des frissons.

À en croire le compteur, il venait déjà de parcourir une vingtaine de miles sans rencontrer d'agglomérations, sans distinguer de lumières. La circulation avait même cessé à présent. Rien que la route qu'il engloutissait, le terre-plein qui filait sur sa gauche, ses phares qui balayaient la chaussée.

Des étendues sans relief aucun noyées dans la nuit. Et au-dessus, les lointaines étoiles.

Pas même une ou deux fermes ? Quelques panneaux ?

Mon Dieu, que se passerait-il si je tombais en panne ici ? Où suis-je ? Quelque part ?

Peut-être qu'en fait, se dit-il, je ne suis pas en train d'avancer, peut-être que je suis coincé entre deux lieux, avec les roues du camion qui patinent dans le gravier, qui patinent inutilement et pour l'éternité... L'illusion du mouvement, le vacarme du moteur, le bruit des roues, les phares sur la route. Mais en réalité, l'immobilité.

Son malaise était pourtant tel qu'il se refusait à descendre du camion pour inspecter les environs. Au diable ! Là, à l'intérieur de la cabine, il était au moins en sécurité ; une coquille de métal assurait sa protection. Un tableau de bord devant lui, un siège sous lui, des compteurs, un volant, des pédales et des boutons.

Cela valait mieux que le désert du dehors.

Puis il aperçut une lueur au lointain, sur la droite. Et un peu plus tard, ses phares giflèrent un panneau annonçant une intersection. Ayant le choix, Ragle décida de tourner à droite, en prenant soin de ralentir.

Ses phares lui révélèrent une chaussée étroite et détériorée sur laquelle le camion se mit à cahoter et à tanguer de telle façon que Ragle jugea plus prudent d'avancer à vitesse très

réduite. La petite route abandonnée n'était pas entretenue. Les roues avant du Ford tombèrent dans un creux ; Ragle rétrograda et faillit s'arrêter. *Encore un peu et je brisais l'essieu.* Il continua de rouler en redoublant de prudence ; bientôt la route décrivit un virage et s'éleva.

Des collines à la végétation fournie le cernaient désormais ; il entendit craquer une branche sous ses roues. Quand un animal au blanc pelage détala soudain effarouché, il donna un grand coup de volant pour l'éviter et les roues du camion mordirent la terre. Terrifié, il contre-braqua violemment de peur d'entrevoir le cauchemar évoqué un instant auparavant... il se voyait immobilisé, en train de patiner et de s'enfoncer dans le sol meuble, friable.

La pente devenait si raide qu'il dut passer en première ; la chaussée conventionnelle avait à présent cédé la place à la terre battue où d'autres véhicules avaient déjà creusé de profondes ornières. Quelque chose frota le haut du camion : il baissa instinctivement la tête. Les phares transperçaient le feuillage et quittaient la route à l'amorce des lacets. Un virage à gauche en épingle à cheveux l'obligea à malmener le volant réticent et la route réapparut, enchâssée au cœur de buissons avides, avant de rétrécir. Ragle écrasa le frein quand le camion, tout à coup, franchit un nid-de-poule et fit une embardée.

Le véhicule quitta la chaussée dans le virage suivant ; les deux roues droites mordirent la futaie. Le camion dérapa, Ragle freina à mort. Le moteur cala, le véhicule se mit à pencher. Se sentant glisser, Ragle n'eut que la ressource de s'agripper des deux mains à la poignée de la portière. Le camion se souleva encore en gémissant puis s'arrêta, à demi retourné.

Il n'ira pas plus loin, se dit Ragle.

Quelques secondes plus tard, il ouvrait la portière et s'extrayait de la cabine.

Le faisceau des phares éclairait les arbres, les bosquets touffus et le ciel au-dessus, mais épargnait pratiquement la route qui poursuivait son ascension. Ragle se retourna et plongea son regard dans la vallée. Il distinguait les points lumineux en ligne de la grand-route mais ne décéla aucune

agglomération ou installation humaine. L'arête de la colline tranchait net le flot jaune des phares.

Il se mit à gravir la route à l'aveuglette ; quand du pied droit il frôlait des feuilles, il se dirigeait sur la gauche. *Le système du radar.*

Il entendait bruire dans le feuillage et les buissons des choses qui fuyaient au son de son approche. Des bestioles inoffensives, sans quoi elles ne détaleraient pas aussi vite que possible, songeait-il.

Le sol disparut soudain sous son pied ; il tituba mais parvint néanmoins à garder l'équilibre. La route était redevenue horizontale. Il s'arrêta, haletant de la frayeur qui venait de l'étreindre, l'espace d'un quart de seconde. Il avait atteint le sommet de la colline.

Sur sa droite, les lumières d'une maison en retrait attirèrent son attention. C'était une petite ferme habitée. Il en prit la direction en empruntant un chemin sale et se heurta à une palissade dont il découvrit le portail à tâtons. Le chemin, qui se réduisait à deux profondes ornières, continuait jusqu'à la maison ; au bout de quelques chutes, Ragle parvint aux marches de pierre.

Bras tendus, il gravit l'escalier et une fois à l'entrée, fit courir ses doigts jusqu'au moment où ceux-ci se refermèrent sur une antique plaque de sonnette.

La porte s'effaça devant une femme d'âge moyen, brune, peu typée. Elle portait un pantalon havane, une chemise à carreaux rouges et bruns et des bottines à pressions. Il ne put s'empêcher de penser : *C'est Mrs. Keitelbein.* Mais ce n'était pas elle. Leurs regards se croisèrent.

« Oui ? » demanda-t-elle. Derrière elle, dans la salle de séjour, un homme dévisageait Ragle de loin. « Que voulez-vous ? »

— Ma voiture est immobilisée, répondit Ragle.

— Oh ! entrez, dit la femme en lui tenant la porte grande ouverte. Êtes-vous blessé ? Vous êtes seul ? » Elle ressortit aussitôt pour vérifier qu'il n'y avait personne d'autre.

« Oui, je suis seul », dit-il. Un mobilier en érable madré... Une chaise basse, une table, un long banc qui supportait une machine à écrire portative. Un âtre. Des planches larges, d'énormes poutres au-dessus de la tête.

« C'est joli », dit-il en s'approchant de la cheminée.

Un homme, un livre ouvert entre les mains.

« Vous pouvez vous servir de notre téléphone, déclara-t-il. Cela fait longtemps que vous marchez ?

— Pas trop », fit Ragle. L'homme avait un visage ouvert et débonnaire, semblable à celui d'un adolescent ; il paraissait considérablement plus jeune que la femme qui avait accueilli Ragle ; peut-être était-ce son fils. *On dirait Walter Keitelbein.* Frappante ressemblance. Il aurait juré, un instant, que...

« Vous avez eu de la chance de nous trouver, dit la femme. Notre maison est la seule de la colline qui soit occupée. Les autres gens ne viennent qu'en été.

— Je vois.

— Nous, nous sommes ici toute l'année », dit le jeune homme.

La femme se présenta : « Je suis Mrs. Kesselman. Et voici mon fils. »

Ragle les dévisagea, sidéré.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Mrs. Kesselman.

— Je – j'ai dû reconnaître le nom », balbutia Ragle.

Qu'est-ce que cela impliquait ? La femme n'était absolument pas Mrs. Keitelbein, pas plus que son fils n'était Walter ; la ressemblance ne pouvait donc rien signifier.

« Que faites-vous par ici ? demanda Mrs. Kesselman. C'est un coin complètement perdu quand il n'y a personne. Je sais que cela peut paraître paradoxal que je dise ça, puisque nous y vivons.

— Je voulais voir un ami », mentit Ragle.

Les Kesselman hochèrent la tête ; apparemment, la réponse les satisfaisait.

« Ma voiture a quitté la route et s'est retournée dans un virage.

— Oh ! mon Dieu, s'exclama Mrs. Kesselman. C'est terrible ! Et elle a été loin, au fond du petit ravin ?

— Non, mais il faudra la haler pour la remettre sur la route. J'ai peur d'entrer dedans, elle pourrait glisser plus bas.

— Surtout n'y touchez pas, recommanda Mrs. Kesselman. On a déjà vu des voitures franchir le bord et dégringoler jusqu'en bas. Voulez-vous téléphoner à votre ami pour lui dire que vous êtes sain et sauf ? »

Ragle répondit qu'il ne connaissait pas son numéro.

« Est-ce que vous ne pouvez pas regarder dans l'annuaire ? suggéra le jeune Kesselman.

— Je ne sais même pas comment il s'appelle, dit Ragle. Je ne sais même pas si c'est un ami ou une amie. Et je ne sais même pas, ajouta-t-il pour lui-même, s'il ou elle existe. »

Les Kesselman le gratifièrent d'un sourire confiant, présumant bien sûr que les paroles qu'il venait de prononcer n'étaient pas aussi énigmatiques qu'elles pouvaient le paraître.

« Voulez-vous appeler une dépanneuse ? » proposa Mrs. Kesselman. Mais son fils la reprit aussitôt.

« Personne n'enverra de dépanneuse ici en pleine nuit. Nous en avons déjà fait l'expérience avec les garages ; impossible de les faire remuer.

— C'est vrai, confirma Mrs. Kesselman. Oh ! c'est un sale problème. Nous avons toujours eu peur que cela nous arrive, mais nous n'avons jamais eu ce genre d'accident. Évidemment, on connaît si bien la route au bout de quelques années.

— Je serai heureux, avança le jeune homme, de vous conduire chez votre ami si vous savez à peu près où c'est. Ou bien je peux vous ramener jusqu'à la grand-route, ou vous descendre en ville. » Il lança un regard à sa mère, qui approuva.

« C'est infiniment aimable de votre part », dit Ragle. Mais il ne voulait pas partir. Il se plaça près de la cheminée pour se réchauffer et jouir de la paix qui régnait dans la pièce. À divers titres, cette demeure semblait être la maison la mieux agencée qu'il eût jamais vue, pour autant que sa mémoire ne lui fît pas défaut. Les reproductions au mur. Point de *bric-à-brac*⁹ inutile ou d'objets en surcharge. Les livres, les meubles, les rideaux, tout était disposé, arrangé avec goût... et comblait le sens inné

⁹ En français dans le texte.

de l'ordre qui constituait un des aspects les plus solides de la personnalité de Ragle. Il décelait en cet endroit un réel équilibre esthétique qui expliquait l'apaisement qu'il ressentait.

Mrs. Kesselman attendait qu'il dise ou fasse quelque chose. Alors, comme il s'obstinait à rester debout sans bouger près de l'âtre, elle lui demanda : « Voulez-vous boire quelque chose ?

— Volontiers. Je vous remercie.

— Je vais aller voir ce qu'il y a ; excusez-moi. » Elle quitta la pièce.

« Pas très chaud, dehors, observa son fils.

— Non », fit laconiquement Ragle.

L'homme tendit gauchement la main.

« Je m'appelle Garret, dit-il tandis qu'ils échangeaient une poignée de main. Je suis dans la décoration d'intérieur. »

Ce qui expliquait l'art avec lequel la pièce avait été aménagée. « Ce doit être intéressant, dit Ragle.

— Et vous, que faites-vous ? demanda Garret Kesselman.

— Je travaille pour la presse.

— Oh ! dites donc, c'est vrai ? Vous devez faire un travail passionnant. Quand je faisais mes études, j'ai suivi des cours de journalisme pendant un ou deux ans. »

À cet instant, Mrs. Kesselman revint chargée d'un plateau où tintaient trois petits verres et une bouteille de forme peu commune. « Du whisky du Tennessee, dit-elle en posant son plateau sur la surface de verre de la table basse. De la distillerie la plus ancienne du pays ; c'est du Jack Daniels carte noire, du *sourmash*.

— Je ne connais pas, avoua Ragle, mais cela me semble alléchant.

— C'est un excellent whisky, insista Garret en présentant un verre à Ragle. Un peu comme du whisky canadien.

— D'ordinaire, je bois surtout de la bière. » Ragle goûta le whisky en question, le trouva parfait. « Excellent. »

Un instant de silence.

« Le moment est plutôt mal choisi pour se promener dans les environs si vous voulez voir quelqu'un, observa Mrs. Kesselman quand Ragle, ayant vidé son verre, s'en versa un second. La plupart des gens qui s'attaquent à cette colline le font pendant la

ournée. » Elle prit place en face de Ragle. Son fils était perché sur l'accoudoir du canapé.

« J'ai eu une prise de bec avec ma femme, conta Ragle, et comme je ne supportais plus de rester, je suis parti.

— C'est malheureux, commenta Mrs. Kesselman.

— Je n'ai même pas pris le temps de préparer mes valises, poursuivit-il. Je n'avais aucun but, je voulais simplement m'en aller. Et puis je me suis souvenu d'un ami et je me suis dit que je pouvais peut-être m'enterrer chez lui pendant un bout de temps jusqu'à ce que cela aille mieux. Cela fait des années que je ne l'ai pas vu. Il a sûrement dû déménager depuis longtemps. C'est horrible quand un mariage se brise ; on dirait la fin du monde.

— Oui », convint Mrs. Kesselman.

C'est alors que Ragle demanda : « Croyez-vous que je puisse rester ici cette nuit ? »

Les Kesselman échangèrent un regard pour le moins embarrassé avant de prendre tous deux la parole en même temps. En substance, la réponse était non.

« Il faut que je reste quelque part » geignit Ragle. Il plongea la main dans la poche intérieure de son manteau, sortit son portefeuille, l'ouvrit et compta l'argent qui s'y trouvait. « J'ai quelques centaines de dollars sur moi, ajouta-t-il. Je peux vous payer pour vous dédommager de l'embarras que cela vous cause. Je peux vous payer. »

Mrs. Kesselman répondit la première : « Il faut que nous en discussions. » Elle se leva et disparut dans une autre pièce en compagnie de son fils, refermant la porte derrière elle.

Je dois rester ici, se persuadait Ragle. Il se reversa un verre de whisky et revint auprès de la cheminée qui l'inondait de sa chaleur.

Il se mit à songer au camion. Avec la radio à bord. Il devait leur appartenir, ce qui expliquait la présence du poste. Le pompiste de la station Standard devait être leur agent.

Cette radio constitue une preuve bien réelle. Je ne l'ai pas inventée.

Vous les connaîtrez à leurs fruits, dit la Bible.

Et en l'occurrence, ils communiquaient par radio.

La porte s'ouvrit, entrèrent Mrs. Kesselman et son fils. « Nous avons réfléchi, déclara-t-elle en s'asseyant sur le canapé en face de Ragle, tandis que son fils restait debout auprès d'elle, le visage grave. Il est clair que vous êtes en détresse, et nous vous permettons de rester car nous nous rendons bien compte de la situation pénible dans laquelle vous vous trouvez. Seulement, nous voulons que vous vous montriez honnête et franc à notre égard, ce qui n'est pas le cas pour l'instant. Vous ne nous avez pas tout dit.

— Vous avez raison », s'inclina Ragle.

Mère et fils se regardèrent.

« J'étais en voiture et j'avais l'intention de me suicider. Je voulais foncer et sortir de la route pour me jeter dans une gorge ; mais je me suis affolé. »

Les Kesselman le fixèrent de leurs yeux horrifiés. « Oh ! non », glapit Mrs. Kesselman. Elle se leva et s'approcha de lui. « Gumm.

— Je ne m'appelle pas Gumm », gronda Ragle. Mais on l'avait manifestement reconnu, et ce depuis le début.

Tout le monde dans l'univers me connaît, alors quelles raisons ai-je de m'étonner ? D'ailleurs, je ne m'étonne pas.

« Je savais qui vous étiez, dit Mrs. Kesselman, mais je ne voulais pas vous mettre dans l'embarras si vous ne désiriez pas nous le dire.

— Si vous permettez, s'insinua Garret, peut-on me dire qui est M. Gumm ? Je suppose que je suis censé le savoir, mais ce n'est pourtant pas le cas. »

Sa mère lui répondit : « Voyons, c'est lui qui gagne tout le temps le concours de *La Gazette*. Rappelle-toi l'émission sur lui que nous avons vue la semaine dernière à la télévision. » Et, s'adressant à Ragle : « Oh ! vous savez, je sais tout sur vous. Moi, en 1937, j'ai participé au concours du Vieil Or. J'ai répondu juste à chaque question de la première à la dernière.

— Il faut dire qu'elle a triché, glissa Garret.

— Oui, avoua-t-elle. Une amie et moi, nous sortions vite à l'heure du déjeuner et avec cinq dollars que nous rassemblions, nous achetions à un petit vendeur de journaux assez vieux des

informations écrites sur un billet qu'il nous passait sous le comptoir. »

Garret observa : « J'espère que cela ne vous fait rien de dormir au sous-sol. Ce n'en est plus vraiment un, remarquez, puisque nous l'avons transformé en débarras il y a quelques années. Vous y trouverez une baignoire et un lit... nous nous en sommes servis pour des invités qui ne pouvaient pas redescendre.

— Vous n'avez plus l'intention de... d'en finir avec vous-même, n'est-ce pas ? demanda Mrs. Kesselman. Vous n'y songez plus, j'espère ?

— Non », dit Ragle.

Elle soupira de soulagement : « Je suis si contente de vous l'entendre dire ! Vous savez, comme ancienne collègue, cela m'aurait fait un choc. Nous souhaitons vous voir continuer de gagner.

— Songe seulement, ajouta Garret, nous resterons dans l'histoire, nous, les personnes qui avons empêché – il trébucha sur le nom – M. Gumm de céder à l'impulsion qui le menait au suicide. On associera notre nom au sien ; ce sera la gloire.

— La gloire », convint Ragle.

Une autre tournée de whisky du Tennessee emplit les verres. Assis dans la salle de séjour, tous trois se regardaient en buvant.

IX

Un coup de sonnette : Junie Black laissa tomber le magazine qu'elle tenait en main et courut à la porte. « Télégramme pour Mr. William Black, annonça le jeune coursier en uniforme de la Western Union. Une signature ici, s'il vous plaît. » Il tendit un carnet et un crayon à Junie.

Elle signa, referma la porte et alla porter le télégramme à son mari. « C'est pour toi. »

Bill Black l'ouvrit en le tournant de manière à ce que sa femme ne pût en lire le contenu par-dessus son épaule.

MOTO A MANQUÉ CAMION. GUMM PASSÉ BAR-B-Q. À VOUS DE VOIR

Il ne faut jamais envoyer un gosse faire le travail d'un homme, maugréa intérieurement Bill Black. Vous êtes capable de voir aussi bien que moi ce qu'il faut faire. Il consulta sa montre-bracelet : neuf heures et demie. De plus en plus tard. Et il était déjà trop tard à présent.

« Que dit-il ? l'interrogea Junie.

— Rien. » Vont-ils mettre la main sur lui ? se demandait-il. Je ne puis que l'espérer. Sinon, demain à cette heure-ci, certains d'entre nous seront morts. Nos vies dépendent de Ragle Gumm. De lui et de son concours.

« Quelque chose de grave, non ? fit Junie. Cela se voit à ta tête.

— Les affaires. Les affaires de la municipalité.

— Tiens donc ? Ne me raconte pas d'histoires, je parie que ça a quelque chose à voir avec Ragle. » Elle lui arracha soudain le télégramme des mains et s'enfuit avec. « J'avais raison ! s'écria-t-elle en le lisant. Qu'as-tu fait ? tu as engagé quelqu'un pour le

tuer ? Je sais qu'il a disparu ; j'ai discuté avec Margo au téléphone et elle m'a dit... »

Il réussit à lui reprendre le télégramme. « Tu n'as aucune idée de ce que ceci signifie, lui dit-il en parvenant admirablement à maîtriser ses nerfs.

— Je peux te le dire, moi, ce que ça signifie. Dès que Margo m'a dit que Ragle avait disparu...

— Ragle n'a pas disparu, rectifia-t-il ; bientôt, il n'allait plus pouvoir se contrôler. Il est parti.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais.

— Tu le sais parce que tu es responsable de sa disparition. »

En un sens, elle ne se trompe pas, songea Bill Black. J'en suis responsable parce que quand Vic et lui sont sortis de leur cabane, j'ai cru qu'ils plaisaient. « C'est bon, céda-t-il. C'est moi qui suis responsable. »

Les yeux de sa femme changèrent de teinte, ses pupilles se firent minuscules. « Oh ! je te hais, cracha-t-elle en secouant la tête. Je voudrais te trancher la gorge.

— Ne te gêne pas, surtout, conseilla-t-il d'un ton cynique. Ce serait peut-être une bonne idée.

— Je vais à côté, cria Junie.

— Pour quoi faire ?

— Je vais dire à Vic et à Margo que c'est de ta faute. » Sur ces mots, elle se précipita vers la porte, mais il la rattrapa et s'empara d'elle. « Laisse-moi partir ! pleura-t-elle en échappant à son étreinte. Je vais leur dire que Ragle et moi, nous nous aimons, et que s'il survit à ton sale...

— Assieds-toi, ordonna-t-il. Calme-toi. » Et à cet instant, il songea une fois de plus que Ragle ne serait pas là le lendemain pour préparer les bulletins-réponses de son concours ; la panique s'engouffra en lui. « J'ai envie d'aller m'enfermer aux toilettes, dit-il à sa femme. Non, je ferais mieux de m'enterrer dans le sol, sous le plancher.

— Culpabilité infantile, fit Junie d'un ton chargé de dérision.

— La peur. La peur, ni plus ni moins.

— Tu as honte.

— Non. Une peur d'enfant. Une peur d'adulte.

— Une peur d'adulte ? reprit Junie en ricanant. Ça n'existe pas.

— Oh ! si, ça existe », gémit Black.

Garret posa une serviette fraîche pliée sur l'accoudoir du fauteuil et plaça non loin un gant de toilette et une savonnette encore dans son emballage. « Vous devrez vous passer de pyjama, indiqua-t-il. La salle de bain se trouve derrière cette porte. » Il ouvrit ladite porte, derrière laquelle un étroit vestibule, comme une coursive de navire, menait à une salle de bain resserrée, semblable à un débarras.

« Parfait, dit Ragle, légèrement assommé par l'alcool. Merci bien. À demain.

— Les revues et les livres, ce n'est pas ce qui manque ici, ajouta Garret. Au cas où vous ne pourriez pas dormir, vous aurez de quoi lire. Et il y a aussi un jeu d'échecs et d'autres jeux. Mais pas pour une seule personne. »

Le fils Kesselman s'en alla ; Ragle l'entendit monter à l'étage et refermer la porte derrière lui au haut de l'escalier.

Il s'assit sur le lit, ôta ses chaussures et les laissa tomber par terre. Puis il les prit avec un doigt et se mit en quête d'un endroit où les ranger. Il remarqua une étagère le long du mur sur laquelle reposaient une lampe, un réveille-matin ainsi qu'un petit poste de radio blanc, en plastique.

À la vue de ce dernier objet, il renfila aussitôt ses souliers, reboutonna sa chemise et fila hors de la pièce.

Ils ont failli m'avoir, mais ils se sont trahis. Il monta l'escalier en sautant les marches, ouvrit la porte du haut. Garret Kesselman ne l'avait précédé que de quelques minutes. Ragle, debout dans le couloir, tendit l'oreille et perçut la voix distante de Mrs. Kesselman.

Elle est en train de les contacter, de les joindre par téléphone ou au moyen d'un émetteur, d'une façon ou d'une autre. Il s'engagea dans le sombre vestibule à pas de loup, essayant de se rapprocher. Au bout, la porte entrouverte d'une salle à manger laissait ruisseler un peu de lumière.

Vêtue d'une robe de chambre et chaussée de pantoufles, la tête enrubannée, Mrs. Kesselman aidait un petit chien noir à plonger le museau dans son assiette posée à terre ; lorsque Ragle poussa la porte, elle sursauta de surprise. Tout aussi effrayé, le chien battit en retraite en jappant.

« Oh ! vous m'avez fait peur ! » s'exclama Mrs. Kesselman. Elle tenait à la main une boîte de biscuits pour chiens. « Aviez-vous besoin de quelque chose ? »

Ragle répondit : « Il y a un poste de radio, en bas, dans ma pièce.

— Oui.

— C'est de cette manière qu'ils communiquent, dit Ragle.

— Qui ?

— Eux. Je ne sais pas qui ils sont, mais ils sont autour de moi. Ce sont eux qui me pourchassent. *Et vous et votre fils êtes des leurs. Vous avez failli m'avoir ; dommage que vous ayez négligé de dissimuler la radio. Mais sans doute n'avez-vous pas eu le temps de le faire.* »

Garret apparut. « Tout va bien ? s'enquit-il d'une voix inquiète.

— Veux-tu fermer la porte, lui demanda sa mère, pour que M. Gumm et moi puissions discuter seul à seul.

— Je veux qu'il reste ici », exigea Ragle en avançant vers Garret qui, s'écartant, fit une grimace de crainte et laissa tomber les bras en geste de résignation. Ayant refermé la porte, Ragle expliqua : « Je n'ai aucun moyen de savoir si vous leur avez déjà signalé que je suis là. Je vais devoir prendre le risque de supposer que non. »

Je ne vois pas d'autre solution, songea-t-il. En tout cas, certainement pas ce soir.

« Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? » s'indigna Mrs. Kesselman. Elle se pencha et se remit à donner à manger au chien qui, après quelques aboiements à l'adresse de Ragle, ne se fit pas prier. « Vous êtes poursuivi par un groupe et vous dites que nous en faisons partie. Alors cette histoire de tentative de suicide, vous l'avez inventée ?

— Oui, je l'ai inventée, convint Ragle.

— Et pour quelle raison vous poursuit-on ? questionna Garret.

— Parce que je suis le centre de l'univers. Ou du moins est-ce ce que j'ai déduit de leur façon d'agir : ils se comportent comme si je l'étais. Je ne puis me fonder que là-dessus. Ils se sont donné un mal fou pour construire un monde factice autour de moi, pour que je reste bien calme. Des bâtiments, des voitures, une ville entière. Tout a l'air vrai, mais c'est entièrement artificiel. Là où je ne comprends plus, c'est au sujet du concours.

— Oh ! fit Mrs. Kesselman, votre concours.

— Manifestement, il joue un rôle vital à leurs yeux, reprit Ragle. Mais je ne vois vraiment pas de quoi il s'agit. Et vous ?

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Mrs. Kesselman. Évidemment, on dit toujours que ces grands concours sont truqués... mais à part les rumeurs habituelles...

— Je vous demande, précisa Ragle, si vous savez ce que ce concours est en réalité. »

Ni la mère ni le fils ne répondirent. Tournant le dos à Ragle, Mrs. Kesselman continuait de donner à manger à son chien ; Garret s'assit et croisa les jambes, puis se noua les doigts derrière la nuque en s'efforçant de paraître parfaitement calme.

« Savez-vous ce que je fais en réalité, chaque jour ? demanda Ragle. Quand je suis soi-disant en train de calculer où le petit homme vert fera son apparition la prochaine fois ? Je dois sûrement faire quelque chose d'autre. Ils le savent, eux, mais pas moi. »

Les Kesselman gardaient le silence.

« Les avez-vous déjà avertis ? »

Garret tremblotait de gêne. Bien qu'apparemment secouée, Mrs. Kesselman s'obstinait à donner à manger à son chien.

« Puis-je regarder dans la maison ?

— Bien sûr, dit Mrs. Kesselman en se redressant. Écoutez, monsieur Gumm, nous faisons notre possible pour que vous vous sentiez bien, mais... » Elle éclata brusquement. « Mais franchement, vous nous avez tellement surpris que c'est tout juste si nous savons ce que nous faisons. C'est la première fois de notre vie que nous vous voyons. Est-ce que vous êtes fou — c'est ça ? Vous êtes peut-être fou, et en tout cas, vous vous

comportez comme si vous l'étiez. Maintenant, je regrette que vous soyez venu ici. Je regrette... » Elle hésita. « Oui, j'allais dire que je regrettais que vous n'ayez pas réussi à vous tuer en voiture. Est-ce que vous vous rendez compte de tous les problèmes que vous nous donnez ?

— Elle a raison », murmura Garret.

Suis-je en train de commettre une erreur ? se demanda Ragle.

« Alors expliquez-moi la présence de la radio, lança-t-il.

— Il n'y a rien à expliquer, rétorqua Mrs. Kesselman. C'est un poste de radio tout à fait ordinaire, à cinq lampes, que nous avons acheté juste après la guerre. Cela fait des années qu'il est là et je ne sais même pas s'il fonctionne ! » La colère semblait maintenant étreindre son visage crispé par la fatigue, et elle avait les mains qui tremblaient. « Tout le monde a la radio. Deux ou trois postes. »

Ragle ouvrit toutes les portes de la salle à manger dont l'une commandait l'accès d'un débarras garni d'étagères et de seaux. « Je veux inspecter la maison. Entrez là-dedans, que je n'aie pas à me demander ce que vous faites pendant ce temps. » La clef dépassait de la serrure.

« Je vous en prie, protesta faiblement Mrs. Kesselman qui n'était presque plus capable de s'exprimer.

— C'est l'affaire de quelques minutes seulement », la rassura Ragle.

Ils se regardèrent. Mrs. Kesselman eut un geste de résignation et pénétra avec son fils, sans mot dire, dans le local exigü ; Ragle verrouilla la porte et glissa la clef dans sa poche.

Il se sentait mieux, à présent.

Devant son assiette, le petit chien noir le fixait d'un regard lourd d'intérêt. Pourquoi ? Ragle s'aperçut bien vite que l'animal n'avait plus rien à manger et qu'il attendait de l'étranger un geste de générosité. Comme le paquet de biscuits pour chiens était resté sur la grande table, il en sema quelques-uns dans l'assiette. Le chien se précipita.

Mais la voix de Garret en provenance du débarras était parfaitement distincte : « ... en face – c'est un fou.

— Je ne suis pas fou, contra Ragle. J'ai vu cette histoire se développer petit à petit, ou du moins, je l'ai sentie évoluer. »

Mrs. Kesselman lui lança au travers de la porte : « Écoutez, monsieur Gumm. Pour nous, il est clair que vous croyez vraiment à ce que vous dites. Mais ne voyez-vous pas ce que vous êtes en train de faire ? Parce que vous croyez que tout le monde est contre vous, vous forcez tout le monde à être contre vous. »

— Comme nous, par exemple », ajouta Garret.

Conscient du bien-fondé de ces propos, Ragle perdit un peu de son assurance. Il répliqua : « Je ne peux pas prendre de risques.

— Il faut prendre des risques avec quelqu'un, dit Mrs. Kesselman, sans quoi on ne peut vivre.

— Je vais d'abord inspecter la maison et je réfléchirai après. »

La voix féminine reprit avec maîtrise et distinction :

« Appelez au moins votre famille et dites-leur que vous allez bien pour qu'ils ne se fassent pas trop de soucis. Ils doivent être inquiets.

— Vous devriez nous laisser les appeler, dit Garret, pour qu'ils ne téléphonent pas à la police ou je ne sais qui. »

Ragle quitta la pièce et commença à examiner la salle de séjour, où rien ne paraissait anormal. Que voulait-il découvrir ? Toujours le même problème... il ne le saurait qu'une fois son but atteint. Et peut-être même serait-il alors encore dans le doute.

Au mur, derrière un petit clavecin se trouvait un téléphone, un appareil en plastique rouge vif avec un cordon spiralé. Dressé sur une étagère à livres, l'annuaire. Ragle le souleva.

C'était le même annuaire que celui que Sammy avait trouvé dans le terrain vague. À l'intérieur, griffonnés au crayon, au crayon rouge, au stylo à bille, à encre, des numéros et des noms couvraient la page de garde blanche. Des adresses, des dates, des heures et des événements notés à la hâte... c'était l'annuaire en cours, utilisé par ces gens-là dans cette maison-là. Des numéros de Walnut, Sherman, Kentfield, Devonshire.

Le numéro inscrit sur le téléphone lui-même était un numéro de Kentfield.

Ce qui réglait donc la question.

L'annuaire sous le bras, Ragle revint délivrer ses hôtes prisonniers. Il sortit la clef de sa poche et ouvrit largement la porte.

Un grand trou avait été nettement découpé dans la paroi du fond, une brèche ronde encore fraîche taillée dans le bois et le plâtre, qui laissait entrevoir une chambre. L'ouvrage ne leur avait pris que quelques minutes seulement. Par terre, près du trou, gisaient deux petites pointes semblables à des forets ; l'une était tordue, endommagée et marquée. La mauvaise taille, trop petite. L'autre n'avait sans doute même pas été essayée, car ils avaient dû trouver la taille adéquate, s'étaient empressés d'achever le travail puis s'étaient faufiletés au-dehors dans une telle hâte qu'ils en avaient oublié la moitié de leurs outils.

Les petites mèches au creux de sa main, Ragle constata qu'elles étaient différentes de tout ce qu'il avait déjà pu voir. Dans toute sa vie.

Et c'était ainsi, tout en arguant de manière censée et rationnelle, que les Kesselman avaient pu éventrer la paroi du fond.

Rien à faire, je suis dépassé. Je ferais aussi bien de laisser tomber.

Il fit sommairement le tour de la maison : nulle trace des propriétaires. Le vent de la nuit faisait claquer la porte de derrière, par laquelle les Kesselman avaient gagné l'extérieur. Ragle ressentait à présent le vide de la demeure. Il se retrouvait seul avec le chien. Non, même pas, puisque l'animal avait lui aussi disparu. Il avait accompagné ses maîtres.

En se munissant d'une lampe-torche, s'il réussissait à s'en procurer une, Ragle pouvait rejoindre la route. Peut-être même pouvait-il mettre la main sur un épais manteau, et avec un peu de chance, il pouvait couvrir une honorable distance avant que les Kesselman ne reviennent avec du renfort. Il pouvait se terrer dans les bois et attendre l'aube. Essayer d'atteindre la grand-route... de parvenir jusqu'au bas des monts, quel que fût le nombre de miles à parcourir.

Cette perspective peu engageante le fit frissonner : il avait besoin de se reposer et de dormir, pas de marcher.

Ou bien il pouvait rester dans la maison et profiter du temps qui lui restait pour l'explorer aussi complètement que possible avant d'être repris.

Sa présence allait au second terme de l'alternative.

Il revint à la salle à manger pour y ouvrir tous les tiroirs et placards, examinant de près tous les objets ordinaires, tel que le poste de télévision installé dans un coin de la pièce.

Sur le poste reposait un magnétophone monté dans un boîtier d'acajou. Ragle enfonça sèchement la touche de départ et la bobine déjà prête se mit en mouvement. Un bref instant plus tard, l'écran de télévision s'éclaircissait. En fait, le magnétophone était un appareil vidéo. Ragle recula pour mieux observer l'écran.

Premières images : Ragle Gumm de face puis de profil. Ragle Gumm se promenant dans une rue habitée piquée d'arbres, de voitures en stationnement et de pelouses. Puis un plan du personnage, de face.

« Voici Ragle Gumm », commenta une voix jaillissant du haut-parleur.

Sur l'écran, Ragle Gumm se prélassait maintenant sur une chaise longue, vêtu d'un short et d'une chemise hawaii.

« Vous allez entendre un exemple de son style de conversation. » Et Ragle entendit alors sa propre voix : « ... rentrer avant toi je le ferai. Sinon tu peux le faire demain. D'accord ? »

Il arrêta la bande et l'image se figea, inerte. Lorsqu'il débloqua la touche, elle se réduisit à un point vif et finit par s'évanouir totalement.

Pas de quoi s'étonner si tout le monde me connaît : on les a préparés.

Dès que je commencerai à me dire que je suis fou, se dit Ragle, je n'aurai qu'à me rappeler cet appareil. Ce programme d'entraînement à l'identification dont je suis l'objet.

Combien de bandes de ce genre dans combien d'appareils dans combien de foyers ? Dans toutes les maisons devant lesquelles je suis déjà passé. Dans toutes les rues. Dans toutes les villes peut-être.

Dans le monde entier ?

Le grondement lointain d'un moteur l'incita à bouger.

Il se rendit compte qu'il n'y en avait plus pour longtemps ; lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée, le bruit augmenta. Deux points lumineux percèrent les ténèbres avant une courte éclipse.

À quoi tout ceci est-il destiné ? Qui sont-ils ?

Comment sont les choses en réalité ? Il faut que je sache...

Il passa la maison au crible, filant d'une pièce à l'autre. Meubles, livres, aliments dans la cuisine, objets personnels dans les tiroirs, vêtements suspendus dans les armoires... qu'est-ce qui lui apprendrait le plus ?

Parvenu à la porte de derrière, au bout de la maison, il s'arrêta. Une machine à laver, un torchon accroché, un paquet de poudre à lessive Dash, une pile de magazines et de journaux dont il prit une poignée, qu'il ouvrit au hasard.

La première date qu'il rencontra le frappa de stupeur ; il n'alla pas plus loin.

10 mai 1997.

Presque quarante ans dans l'avenir.

Il se jeta sur les grands titres, un mélange de faits divers sans signification particulière : un meurtre, l'émission d'un emprunt pour la construction d'un parking, la mort d'un chercheur célèbre, une insurrection en Argentine.

Et non loin du bas de la page, le titre :

CONTROVERSE AUTOUR DES RESSOURCES MINIÈRES DE VÉNUS

Litige à propos de la législation internationale sur la propriété du sol vénusien... lut-il aussi rapidement qu'il le put avant de jeter le journal à terre et de fouiller dans les magazines.

Un numéro de *Time* daté du 7 avril 1997. Il le roula et le fourra dans la poche de son pantalon. Il survola d'autres numéros de l'hebdomadaire, s'efforçant de dévorer tous les articles à la fois en retenant quelque chose. Mode, ponts, peinture, médecine, hockey sur glace – tout, le monde du futur s'exposait là devant ses yeux en prose bien polie. Les chroniques concises de tous les domaines d'une société qui n'existait pas encore...

Pourtant si, elle existait.

Le magazine était sorti des presses récemment, en cours d'année. L'année 1997. Pas 1959.

Entendant un véhicule s'arrêter au-dehors, Ragle prit le reste des magazines à pleins bras et ouvrit du pied la porte de derrière.

Des voix. Des hommes avançaient dans sa direction ; une lampe-torche projeta son faisceau de lumière. En heurtant la porte, Ragle fit glisser la quasi-totalité de son chargement et s'agenouilla pour le ramasser.

« Il est là », fit une voix ; un jet de lumière l'éblouit. Il se plaça de dos, souleva un numéro du *Time* et en contempla la couverture.

La couverture du *Time* daté du 14 janvier 1996 présentait son portrait, une peinture en couleur. Avec en légende :

RAGLE GUMM - L'HOMME DE L'ANNÉE

Ragle s'assit sur le pas de la porte, ouvrit le magazine et trouva l'article qui le concernait, illustré de photographies de lui enfant, de ses parents, de lui quand il faisait ses études. Ragle tournait les pages comme un fou. Une photo de lui tel qu'il était actuellement, après la seconde guerre mondiale ou quelle que fût la guerre à laquelle il avait pris part... en uniforme, souriant au photographe. Une photo de celle qui était sa première femme.

Puis un plan vaste où se dressaient les fines flèches qui rappelaient une ville, les minarets d'un complexe industriel.

On lui arracha le magazine des mains. Levant les yeux, il se rendit compte, ébahi, que les hommes qui le soulevaient et l'emportaient étaient revêtus des treillis verts qui lui étaient familiers.

« Attention à la porte », dit quelqu'un.

Il entrevit de sombres arbres, des hommes foulant les plates-bandes, écrasant les plantes, des faisceaux de lumière balayant le chemin dallé qui menait à la petite route.

Des camions de service vert olive qui lui étaient tout aussi familiers.

Des camions de la ville. Des hommes de la voirie municipale.

Puis l'un d'eux approcha du visage de Ragle une bulle de plastique qu'il comprima entre ses doigts et qui explosa en fumée.

Maintenu par quatre hommes, Ragle ne put éviter de respirer les étranges vapeurs. Une lampe-torche déversa sur lui un flot de fumée jaune ; il ferma les yeux.

« Ne lui faites pas mal, murmura une voix. Soyez prudents. »

Sous lui à présent le métal du camion était froid et comme moite. Comme si, songeait-il, on venait de le charger dans un compartiment frigorifique. Un produit frais de la campagne à acheminer en ville pour le marché du lendemain.

X

Le gai soleil du matin illuminait la chambre d'une éclatante blancheur. Ragle mit la main sur ses yeux ; il ne se sentait pas bien.

« Je vais baisser les stores », dit une voix qu'il reconnut. Il ouvrit les yeux : debout près de la fenêtre, Vic Nielson baissait les stores.

« Me voici revenu au point de départ, gémit Ragle. Je n'ai pu aller nulle part, je n'ai pu faire un seul pas. » Il se souvint de sa fuite éperdue, de la colline qu'il avait gravie, des branches qui l'avaient fouetté. « J'ai été loin. Presque jusqu'au sommet. Et puis ils m'ont flanqué en bas. *Qui ?* Qui m'a ramené ici ? demanda-t-il à haute voix.

— Un énorme chauffeur de taxi, répondit Vic, qui devait bien peser dans les cent cinquante kilos. Il t'a amené jusqu'ici et t'a déposé sur le canapé. » Au bout d'un instant, il ajouta : « Ça coûtera environ onze dollars à celui qui paiera la note.

— Où m'ont-ils trouvé ?

— Dans un bar.

— Lequel ?

— Un bar dont je n'ai jamais entendu parler, à la sortie de la ville, au nord. Dans la zone industrielle, où il y a les rails et les aires de chargement.

— Essaie de te souvenir du nom du bar », persista Ragle. Sans qu'il pût en expliquer la raison, ce détail lui paraissait extrêmement important.

« Je peux demander à Margo, dit Vic. Elle était là puisque nous étions levés tous les deux. Juste une minute. » Il sortit de la chambre ; Margo apparut un instant plus tard près du lit de Ragle.

« Le bar s'appelait Frank's Bar-B-Q, annonça-t-elle.

— Merci.

— Comment te sens-tu ?

— Mieux.

— Veux-tu que je te prépare un peu à manger, quelque chose de léger ?

— Non, merci. »

Vic déclara : « Tu étais sacrement bourré. Et pas à la bière. Tu avais les poches pleines de frites.

— Rien d'autre ? » demanda Ragle. Il devait normalement s'y trouver autre chose, car il se souvenait d'y avoir glissé un objet important, quelque chose qu'il voulait absolument garder et ramener chez lui.

« Juste une serviette en papier du Bar-B-Q, dit Margo. Et beaucoup de monnaie, des *quarters* et des *dimes*.

— Tu étais peut-être en train de téléphoner, suggéra Vic.

— Oui, répondit Ragle. Je crois. Il y avait un téléphone. Un annuaire également. Je me souviens d'un nom, ajouta-t-il. Jack Daniels.

— C'est le nom du chauffeur de taxi, déclara Vic.

— Comment le sais-tu ? lui demanda sa femme.

— Ragle n'arrêtait de l'appeler comme cela.

— Et au sujet des camions de la voirie ? s'enquit Ragle.

— Tu ne nous en as pas parlé, dit Margo. Mais on voit facilement ce qui te fait penser à ça.

— Pourquoi ? »

Elle leva le store. « Ils sont là depuis le lever du soleil, depuis sept heures ce matin. C'est le bruit qui a probablement pénétré ton subconscient. »

Se soulevant, Ragle regarda par la fenêtre. Deux véhicules de la voirie, vert olive, étaient garés assez loin au bord du trottoir. Une équipe en tenue avait entamé des travaux dans la rue, et le staccato des marteaux-piqueurs faisait mal aux oreilles. C'est alors que Ragle se rendit compte qu'il percevait ce bruit depuis un certain temps déjà.

« On dirait qu'ils vont rester, observa Vic. Sûrement une canalisation qui fuit.

— Quand ils commencent à creuser, ça me rend toujours nerveuse, soupira Margo. J'ai toujours peur qu'ils s'en aillent avant d'avoir terminé, sans reboucher. »

Vic dit : « Ils savent ce qu'ils font » et, saluant son épouse et Ragle, partit au travail.

Plus tard, après s'être levé en tremblant, puis lavé, rasé et habillé, Ragle Gumm se traîna jusqu'à la cuisine pour s'y préparer un verre de jus de tomate et un œuf mollet sur une tranche de pain grillé non beurrée.

Assis à la table, il but un peu de café à petites gorgées ; Margo en avait laissé une bonne quantité au chaud sur la cuisinière. Il n'avait guère d'appétit. Au loin crépitaient encore les marteaux-piqueurs. Jusqu'à quand ce vacarme allait-il se prolonger ? s'interrogea-t-il avec appréhension.

Il alluma une cigarette et prit le journal du matin que Vic (ou Margo) avait posé sur le fauteuil, non loin de la table, de sorte qu'il pût le trouver.

Écœuré par la texture du papier, il eut du mal à tenir le quotidien dans ses mains. Il replia les premières pages et contempla celle réservée au concours. Le nom des gagnants y figurait, comme d'ordinaire, ainsi que le sien dans son encart spécial. Dans toute sa gloire.

« Que penses-tu de l'énigme d'aujourd'hui », lui demanda Margo dans l'autre pièce. Vêtue d'un pantalon de toréro, d'une chemise de coton blanche qui appartenait à Vic, elle venait de se mettre à astiquer le téléviseur.

« C'est à peu près comme d'habitude », répondit-il. Troublé par la vue de son nom sur le journal, il sentit revenir la nausée du matin. « C'est plutôt curieux de voir son nom publié, fit-il. Un beau jour, ça peut brusquement taper sur les nerfs et devenir insupportable.

— Moi, on n'a jamais publié mon nom. Sauf dans quelques articles qui te concernaient. »

Oui, songea-t-il, des articles qui me concernaient. « Je suis très important, déclara-t-il en posant le journal.

— Oh ! oui, convint Margo.

— J'ai l'impression que ce que je fais affecte la race humaine. »

Elle se redressa soudainement et cessa de lustrer le téléviseur. « En voilà une idée ! Je ne vois pas très bien... » Elle s'interrompit. « Après tout, un concours, ce n'est qu'un concours. »

Ragle rejoignit sa chambre et se mit à préparer ses cartes, ses graphiques, ses tables et ses appareils. Près d'une heure plus tard, il s'était déjà sérieusement attelé au travail : trouver la solution du casse-tête du jour.

À midi, Margo frappa à la porte. « Ragle, est-ce que je peux t'interrompre ? Si je te dérange, n'aie pas peur de me le dire. »

Heureux de saisir l'occasion d'une pause, Ragle alla ouvrir.

« Junie Black veut te parler, lui dit Margo. Elle jure qu'elle n'en a que pour une minute ; je lui ai dit que tu n'avais pas terminé. » Elle fit un geste, et Junie Black émergea du living. « Et elle s'est faite belle, ajouta Margo en épiant sa voisine.

— J'ai des courses à faire en ville », expliqua Junie. Elle portait un ensemble en tricot rouge, des bas et des chaussures à talons, une petite veste sur les épaules. Coiffée et abondamment fardée, elle avait des yeux extraordinairement bruns et de longs cils pathétiques. « Ferme la porte, intima-t-elle à Ragle en pénétrant dans sa chambre. Je veux te parler. »

Il obtempéra.

« Dis-moi, fit Junie, est-ce que tu vas bien ?

— Oui.

— Je sais ce qui t'est arrivé. » Elle posa les mains sur ses épaules puis s'écarta, secouée d'un frisson d'angoisse. « Qu'il aille au diable ! rugit-elle. Je lui ai dit que je le quitterais s'il te faisait quelque chose.

— Bill ? demanda Ragle.

— C'est lui le responsable. Il t'a fait suivre et espionner, il a engagé des détectives privés. » Elle se mit à arpenter la pièce, ardente, tendue. « Ils t'ont battu, non ?

— Non, je ne crois pas. »

Elle avança : « Peut-être voulaient-ils simplement te faire peur.

— Je ne pense pas que ceci ait quoi que ce soit à voir avec ton mari, répondit Ragle en hésitant. Ni avec toi. »

Junie secoua la tête. « Je sais bien que si. J'ai vu le télégramme qu'il a reçu. Il a eu ce télégramme quand tu n'étais plus là – il ne voulait pas que je le lise, mais je le lui ai pris des mains. Je me souviens exactement de ce qui était écrit. C'était à ton sujet. Un rapport à ton sujet.

– Qu'est-ce que disait ce télégramme ? » voulut savoir Ragle.

Elle se concentra puis récita avec ferveur : « Camion manquant. Gumm passé barbecue. À vous de jouer.

– En es-tu certaine ? demanda-t-il, connaissant sa propension à l'affabulation.

– Oui, je me le suis inscrit en tête avant qu'il me le prenne. »

Des camions de la ville, ruminait Ragle. Dehors, dans la rue, les véhicules vert olive étaient toujours là et les ouvriers s'acharnaient encore sur le trottoir à présent défoncé sur une bonne longueur.

« Bill n'a pas de contacts avec la voirie, n'est-ce pas ? » questionna-t-il. Ce n'est pas lui qui envoie les camions de service, que je sache ?

– Je ne sais pas ce qu'il fait à la compagnie des eaux, répondit Junie. Et je m'en fiche. Tu m'entends, Ragle ? Je m'en fiche. Je me lave les mains de lui. » Elle se précipita subitement sur Ragle et le prit dans ses bras ; se pressant contre lui, elle lui souffla dans l'oreille : « Ragle, j'ai bien réfléchi et j'ai pris une décision. Cette histoire, cette sale affaire de vengeance, c'est la fin de tout. Bill et moi, c'est terminé. Tiens, regarde. » Elle ôta son gant gauche et agita la main devant son nez. « Tu vois ?

– Non.

– Mon alliance, je ne la porte plus. » Elle remit son gant. « C'est pour te dire que je suis venue, Ragle. Te souviens-tu quand nous étions dans l'herbe, ensemble, que tu me lisais des poèmes et que tu me disais que tu m'aimais ?

– Oui.

– Peu importe ce que dit Margo ou n'importe qui. J'ai rendez-vous cet après-midi à deux heures et demie avec un avocat ; je vais voir comment faire pour quitter Bill. Et ensuite, toi et moi, nous pourrons passer le reste de notre vie ensemble,

et personne ne pourra nous gêner. Et s'il essaie encore une de ses tactiques brutales et odieuses, j'appelle la police. »

Son porte-monnaie à la main, elle ouvrit la porte donnant dans le vestibule.

« Tu t'en vas ? demanda Ragle, pour le moins ébahi de se trouver au cœur du tourbillon.

— Il faut que j'aille en ville. » En deux mouvements de tête, elle s'assura que le vestibule était désert, puis composa une pantomime, un baiser ardent sans doute, en direction de Ragle. « J'essaierai de te téléphoner un peu plus tard, chuchota-t-elle en se penchant vers lui. Et je te dirai ce que l'avocat a dit. » La porte claqua. Il entendit le tac-tac des talons de Junie sur le plancher. Puis une voiture démarra dans la rue ; elle était partie.

« Que voulait-elle donc ? s'enquit Margo qui s'affairait dans la cuisine.

— Elle est toute bouleversée, répondit vaguement Ragle. Une prise de bec avec Bill.

— Si tu es si important pour toute la race humaine, ironisa Margo, tu devrais être capable de faire mieux qu'elle.

— As-tu dit à Bill Black que j'étais parti ?

— Non, mais je le lui ai dit à elle, quand elle est passée juste après ton départ. Je lui ai dit que je me souciais bien trop de savoir où tu étais pour écouter ce qu'elle avait à me raconter. De toute façon, je crois que ce n'était qu'un prétexte pour venir te voir, elle n'avait pas envie de me parler, en réalité. » S'essuyant les mains dans une serviette en papier, elle ajouta : « Elle était vraiment bien mise, tout à l'heure. Elle n'a pas à se plaindre de son physique. Mais elle est si gamine ; on dirait presque une des petites qui jouent avec Sammy. »

Il entendit à peine ce qu'elle lui disait ; il avait mal à la tête, se sentait en proie à un malaise plus vif encore qu'auparavant. Les échos de la nuit...

Au-dehors, les ouvriers de la voirie s'appuyaient sur leurs pelles, cigarette aux lèvres, semblaient garder les abords de la demeure.

Étaient-ils là pour espionner ?

Il ressentait maintenant à leur égard une aversion violente et presque physique, proche de la peur. Pourquoi, il l'ignorait. Il

tenta de revenir en arrière, de se souvenir de ce qui lui était arrivé, de ce qu'il avait fait et de ce qu'on lui avait fait. Les camions vert olive... courir, ramper. À un moment, il avait essayé de se cacher. Et il avait découvert quelque chose d'important, un objet de valeur qu'il avait perdu ou qu'on lui avait repris...

XI

Junie l'appela au téléphone le lendemain matin.

« Tu étais en train de travailler ?

— Je suis toujours en train de travailler.

— Eh bien, voilà, j'ai discuté avec maître Hempkin, mon avocat. » Le ton de sa voix laissait présager qu'elle allait entrer dans les détails. « Quelle histoire pénible, soupira-t-elle.

— Tiens-moi au courant », lui répondit-il ; il désirait en effet se remettre à l'ouvrage dès que possible. Mais comme à l'accoutumée, il était pris dans les filets de Junie, dans ses problèmes complexes et ses poses mélodramatiques. « Qu'a-t-il dit ? » Il lui fallait bien après tout prendre Junie au sérieux puisque, si l'affaire passait devant le tribunal, il pouvait être cité.

« Oh ! Ragle, j'ai tellement envie de te voir. Je veux t'avoir avec moi, près de moi. C'est tellement triste, ici.

— Raconte-moi ce qu'il a dit.

— Il a dit que ça dépend de l'attitude de Bill. Quelle histoire compliquée ! Quand est-ce que je pourrai te voir ? J'ai peur de venir chez toi depuis que Margo m'a dévisagée comme jamais on ne m'avait dévisagée de ma vie. Elle s'imagine que j'en veux à ton argent, ou quoi ? Ou bien est-ce simplement parce qu'elle est morbide ?

— Raconte-moi ce qu'il a dit.

— J'ai horreur de te parler comme ça, au téléphone. Pourquoi ne passes-tu pas ici une minute ? Crois-tu que Margo se douterait de quelque chose ? Tu sais, Ragle, je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai pris ma décision. Avec toi, je peux être moi-même, il n'y a pas de doutes qui me retiennent artificiellement. C'est le moment le plus important de ma vie, Ragle. C'est vraiment impressionnant, comme à l'église. En me réveillant ce matin, j'avais l'impression de me trouver dans une

église, avec une sorte d'esprit sacré tout autour de moi. Et quand je me suis demandée ce que c'était, j'ai vite compris que c'était toi. » Elle se tut, attendant de la part de Ragle une contribution à la conversation.

« Et à propos de cette histoire de Protection civile ? demanda-t-il.

— Pour ça ? Je trouve que c'est une bonne idée ?

— Tu y participeras ?

— Non, pourquoi ?

— Je croyais que c'était toi qui avais eu cette idée. »

Avec une certaine exaspération, elle répliqua : « Tu sais, Ragle, tu es parfois si mystérieux que je ne te suis plus. »

Il comprit alors son erreur ; il ne lui restait plus qu'à abandonner le sujet, puisqu'il ne pouvait escompter faire saisir à Junie ce qu'il voulait dire et ce à quoi il avait songé lorsque Mrs. Keitelbein lui avait rendu visite. « Écoute, Junie, j'ai vraiment envie de te voir, autant que tu as envie de me voir, mais il faut que je finisse ce maudit concours.

— Je sais, tu as tes responsabilités. » Une voix qui trahissait la résignation. « Et ce soir, quand tu auras posté ton bulletin-réponse ?

— J'essaierai de t'appeler », promit-il. Mais que pouvait-il espérer, puisque le mari de Junie serait au foyer ? « Peut-être un peu plus tard ; je crois que j'aurai terminé assez tôt, aujourd'hui. » La chance, pour l'instant, lui avait souri.

« Non, déplora-t-elle, je ne serai pas à la maison cet après-midi ; je déjeune avec une vieille connaissance, une amie. Je suis désolée, Ragle. Il y a tellement de choses que je voudrais te dire et faire avec toi, mais nous avons toute la vie devant nous. » Elle palabra encore longtemps et il l'écouta patiemment. Puis elle prit congé et il raccrocha.

Communiquer avec Junie n'était guère aisé.

Un nouveau coup de téléphone le retint alors qu'il regagnait sa chambre.

« Veux-tu que j'y aille ? proposa Margo.

— Non, c'est sans doute pour moi. » Il décrocha en guettant la voix de Junie. Mais une voix de femme plus âgée qu'il ne reconnut pas balbutia :

« M. Gumm... est-il là, s'il vous plaît ?

— Lui-même, répondit-il d'une voix sèche de déception.

— Oh ! Monsieur Gumm, je voulais savoir si vous pensiez toujours à notre séance de Protection civile. Je suis Mrs. Keitelbein.

— Je n'ai pas oublié, mentit-il. Bonjour, Mrs. Keitelbein. » Et, s'endurcissant, il ajouta : « Je suis désolé, Mrs. Keitelbein, mais... »

Elle l'interrompit. « C'est cet après-midi à deux heures. Nous sommes mardi.

— Je ne peux pas venir ; je suis complètement pris par mon concours. Une autre fois.

— Oh ! non. Mais, monsieur Gumm, j'ai déjà parlé de vous à tout le monde. Ils veulent vous écouter parler de la dernière guerre. J'ai téléphoné à tout le monde et ils sont ravis.

— Je suis navré.

— C'est affreux, gémit la pauvre dame manifestement consternée. Peut-être pourriez-vous venir sans prendre la parole ; vous pourriez assister et simplement poser des questions, je sais que ça leur plairait tellement. Vous ne croyez pas que vous pouvez trouver le temps de le faire ? Walter peut passer vous prendre en voiture, et je sais qu'il peut aussi vous reconduire après. La séance ne dure qu'une heure environ, au maximum, et ça ne vous prendrait donc qu'une heure un quart tout au plus.

— Il n'a pas besoin de passer me prendre, dit Ragle. Ce n'est pas loin de chez moi.

— C'est vrai, vous habitez tout près, dans la même rue ! En ce cas, vous devriez pouvoir venir ; je vous en prie, monsieur Gumm... accordez-moi cette faveur.

— Entendu », céda-t-il. Près d'une heure, ce n'était pas la mort.

« Merci infiniment. » Dans la voix se déversait un flot de soulagement et de gratitude. « Je vous en suis vraiment reconnaissante. »

Dès qu'il eut raccroché, il reprit immédiatement son travail ; il ne lui restait plus que deux heures pour compléter et poster

ses bulletins, et comme d'habitude, cet impératif éclipsait toute autre considération.

À deux heures précises, il gravissait les marches nues et inclinées de l'entrée de la maison des Keitelbein et pressait le bouton de sonnette.

Mrs. Keitelbein lui ouvrit la porte. « Soyez le bienvenu, monsieur Gumm. »

Il entrevit derrière elle un contingent imprécis de dames en robes à fleurs et quelques hommes d'allure maigre aux traits mal définis ; comme tous les regards se portaient sur lui, il en déduisit qu'on l'attendait pour commencer. Il constata que même en un tel lieu, son importance apparaissait – mais elle ne lui procurait aucune satisfaction. L'unique personne qui importait en cet instant à ses yeux était en effet absente, mais les droits de Ragle à l'égard de Junie Black étaient pour le moins réduits.

Mrs. Keitelbein le mena près de son bureau, le vieux meuble en bois massif qu'il avait péniblement transporté avec Walter. Elle avait pris soin d'installer là une chaise de sorte qu'il eût l'assistance en face de lui. « Ici, fit-elle en pointant l'index vers la chaise, vous vous asseyez ici. » Elle s'était habillée pour l'occasion : un ensemble jupe longue-chemisier en soie évoquant une toge, avec volants et dentelles ; Ragle songea à une remise de prix à l'université ou encore à une chorale de fin d'année.

« Bien, dit-il.

— Avant qu'on ne vous pose des questions, indiqua-t-elle, je crois que nous allons discuter de certains aspects de la Protection civile, juste pour commencer. » Elle lui tapota le bras. « C'est la première fois que nous avons l'honneur d'accueillir une célébrité parmi nous. » Un large sourire sur ses lèvres, elle prit place à son bureau et en frappa le bois pour obtenir le silence.

L'assistance se calma ; les murmures cessèrent. Les premières rangées de chaises pliantes installées par Walter étaient occupées, tandis que Walter lui-même avait pris place,

portant chandail et cravate, dans le fond près de la porte. Il adressa à Ragle un banal signe de tête.

J'aurais dû enfiler ma veste, songeait ce dernier. Étant venu sans s'être changé, en manches de chemise, il se sentait mal à l'aise à présent.

« La dernière fois, commença Mrs. Keitelbein en croisant les bras devant elle, quelqu'un avait soulevé le problème suivant : dans le cas d'une attaque surprise de grande envergure contre les États-Unis, il serait impossible d'intercepter tous les missiles ennemis. Ceci est tout à fait exact. Nous savons que nous ne pourrions pas abattre *tous* les missiles, qu'un certain pourcentage d'entre eux réussirait à passer. Cette vérité est terrible, mais nous devons l'affronter et agir en conséquence. »

Comme une seule personne, hommes et femmes, reflets identiques, affichèrent une sombre expression.

« Si la guerre devait éclater, poursuivit Mrs. Keitelbein, nous serions livrés dans le meilleur des cas à un immense désastre. Des dizaines de millions de morts et d'agonisants. Des villes pulvérisées, des retombées radioactives, des récoltes contaminées, le germe des générations futures irrémédiablement affecté. Dans le meilleur des cas, nous subirions un désastre d'une ampleur sans précédent dans le monde. En comparaison, les fonds prélevés par notre gouvernement pour la défense du pays, qui nous semblent beaucoup trop importants, ne seraient qu'une goutte d'eau dans l'océan. »

Elle dit vrai, observa Ragle en lui-même. Tout en l'écoutant, il se mettait à imaginer la mort et la souffrance... les herbes folles de couleur sombre croissant dans les villes en ruines, les débris de métal rouillé et les ossements gisant éparpillés sur une plaine informe, une plaine de cendres. Nulle vie, nul bruit...

Le sentiment du danger s'empara subitement de lui, proche, réel, oppressant. Sous le choc, il étouffa un cri et bondit sur sa chaise. Mrs. Keitelbein se tut ; toute l'assistance se tourna simultanément vers lui.

Je suis en train de perdre mon temps. Un concours de journal ! Comment ai-je pu échapper à ce point à la réalité ?

« Vous vous sentez mal ? s'enquit Mrs. Keitelbein.

— Je... je vais bien », articula-t-il difficilement.

Une main se leva.

« Oui, Mrs. F., fit Mrs. Keitelbein.

— Si les Soviétiques envoient leurs missiles en un seul groupe, nos missiles antimissiles ne pourraient-ils pas avec leurs ogives thermonucléaires en détruire un plus grand nombre que s'ils arrivaient en vagues successives ? D'après ce que vous nous avez dit la semaine dernière...

— Bonne remarque, apprécia Mrs. Keitelbein. Mais en fait, nous pourrions épuiser nos missiles antimissiles dans les premières heures de la guerre et nous apercevoir ensuite que l'ennemi ne prévoyait pas de gagner en misant sur une seule grande attaque analogue à l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, mais qu'il compte plutôt sur une espèce de « grignotage » à l'hydrogène, au long d'une période de plusieurs années si nécessaire. »

Une autre main se leva.

« Oui, Mrs. P. », fit Mrs. Keitelbein.

Une silhouette floue se détacha.

« Mais est-ce que les Soviétiques auraient les moyens de mener une offensive prolongée ? Pendant la seconde guerre mondiale, les nazis ne se sont-ils pas rendu compte que leur économie ne pourrait soutenir les pertes journalières de bombardiers lourds dans les raids permanents sur Londres ? »

Mrs. Keitelbein se tourna vers Ragle :

« M. Gumm pourrait peut-être vous répondre. »

Durant un instant, Ragle ne comprit pas qu'on venait de s'adresser à lui, puis il vit tout à coup le signe de tête qui lui était destiné. « Comment ?

— Dites-nous quels effets ont eu sur les nazis les pertes en bombardiers lourds, répéta Mrs. Keitelbein. Pendant les raids sur l'Angleterre.

— J'étais dans le Pacifique, répondit-il. Je suis navré, mais j'ignore tout du théâtre européen. » Il ne pouvait se rappeler le moindre détail de la guerre en Europe, car la sensation du danger immédiat qui l'obnubilait désormais avait fait le vide en lui. *Qu'est-ce que je fais ici ? Je devrais être – où donc ?*

En train de marcher dans un pré avec Junie Black... en train d'étendre une couverture au flanc d'un coteau sec et brûlant, parmi les senteurs d'herbes, sous le soleil de l'après-midi. Non, pas là. Cette image appartenait-elle également au passé ? Silhouette creuse en guise de substance, un soleil qui ne brille pas en réalité, une journée qui n'est pas chaude en réalité, pas chaude du tout ; rien que le froid, la grisaille et l'incessante et paisible pluie de cendres horribles se déposant partout. Point d'herbe, mais de rares mottes déchiquetées. Des mares d'eau contaminées...

Il se voyait pourchassant Junie sur un coteau éventré et désolé. Elle fondait, disparaissait. Un squelette de vie, un frêle et blanc support d'épouvantail en forme de croix. Un sourire. À la place des yeux, un vide où apparaît le monde entier. *Je suis à l'intérieur et je regarde au-dehors. Avec les yeux du vide, j'épie le désert par une faille.*

« D'après ce que je crois savoir, reprit Mrs. Keitelbein en réponse à la question de Mrs. P., les Allemands ont davantage souffert de la perte de leurs pilotes expérimentés que de celle de leurs avions. Des avions, ils pouvaient en construire pour remplacer ceux qui avaient été abattus, mais il fallait des mois pour entraîner un pilote. Ceci pour vous montrer les changements qui interviendront dans la prochaine guerre, la première guerre de l'Hydrogène ; les missiles ne sont pas pilotés, et il ne sera donc pas question de pénurie de pilotes expérimentés. Les missiles ne vont pas s'arrêter de tomber simplement parce qu'il n'y a personne pour les faire voler. Ils arriveront aussi longtemps qu'il existera des usines. »

Une feuille ronéotypée reposait devant Mrs. Keitelbein ; Ragle comprit qu'elle s'inspirait d'un programme établi par le gouvernement.

C'est ce gouvernement qui parle, se dit-il. Pas seulement une dame d'un peu plus de quarante ans désireuse de se rendre utile. Il s'agit de faits, et non de l'opinion d'une seule personne.

Ceci est la réalité.

Et j'en fais partie.

« Nous avons quelques maquettes à vous montrer, dit Mrs. Keitelbein. C'est mon fils Walter qui les a construites... elles

représentent quelques installations vitales. » Sur un signe de tête, son fils se leva et s'approcha.

« Si ce pays doit survivre à la prochaine guerre, commença-t-il de sa jeune voix de ténor, il devra apprendre une nouvelle méthode de production. Les usines telles que nous les connaissons à l'heure actuelle seront effacées de la surface du globe, et il faudra donc créer un réseau industriel souterrain. »

Il disparut un instant dans une autre pièce tandis que l'assistance attendait, et revint chargé d'une imposante maquette qu'il posa devant tout le monde sur le bureau de sa mère.

« Ceci vous montre un projet de complexe industriel à installer à environ un mile de profondeur sous le sol, ce qui le met à l'abri de toute attaque aérienne. »

Chacun se leva pour mieux voir. Tournant la tête, Ragle vit sur le bureau un carré de tourelles et de flèches, des répliques de bâtiments, les minarets d'une entreprise industrielle. Comme tout ceci lui semblait familier ! Et Mrs. Keitelbein et son fils penchés au-dessus... cette scène avait déjà existé dans le passé.

Il se leva pour se rapprocher.

Une page de magazine. Une photographie mais non une maquette ; une photographie d'un original dont il avait la maquette sous les yeux.

L'usine en question existait-elle ?

Surprenant l'intensité de son regard, Mrs. Keitelbein lui dit : « C'est une maquette très réaliste, n'est-ce pas, monsieur Gumm ?

— Oui.

— Aviez-vous déjà vu quelque chose de ce genre ? »

Le silence s'abattit sur l'assistance ; les silhouettes tendirent l'oreille.

« Oui.

— Où ? »

Il n'était pas loin de le savoir. Il n'était pas loin de pouvoir formuler une réponse.

« À votre avis, que pourrait produire une telle usine ? demanda Mrs. P.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Gumm ? sollicita Mrs. Keitelbein.

— Disons... des lingots d'aluminium. » Ce qui lui paraissait sensé. « Presque n'importe quel minéral, métal, plastique ou fibre pourrait y être traité.

— Je suis fier de cette maquette, avoua Walter.

— Tu peux l'être », assura Mrs. F.

Chaque pouce de cette maquette m'est familier, songeait Ragle. Chaque bâtiment, chaque couloir, chaque bureau. J'y suis déjà entré. Très souvent.

La séance de Protection civile terminée, il ne rentra pas chez lui mais se rendit dans le quartier commerçant, au centre ville, en bus.

Il marcha un certain temps avant de voir derrière un vaste emplacement de parking un bâtiment signalé par l'enseigne LUCKY PENNY SUPERMARKET. Cet endroit où l'on vendait de tout sauf des remorqueurs de haute mer lui paraissait gigantesque. Ragle traversa la rue et sauta sur le muret de béton qui cernait le parking. Les bras écartés et tendus pour s'équilibrer, il suivit le muret jusque derrière le bâtiment et parvint à la plateforme de chargement couverte de plaques d'acier.

Quatre camions s'y présentaient de dos. Des manutentionnaires en tablier de toile chargeaient leurs diables de cartons contenant conserves ou verres de mayonnaise, de caissettes de fruits et légumes frais, de sacs de farine et de sucre. Une rampe à roulements libres permettait aux colis de moindre taille, tels que les cartons de boîtes de bière, de glisser directement du camion à la réserve du magasin.

Ce doit être amusant, se dit Ragle, de jeter des cartons sur cette rampe et de les regarder filer, traverser la plate-forme et disparaître à l'intérieur de la réserve, où quelqu'un les déplace et les empile. Un processus invisible à l'extrémité de la chaîne... un récepteur qui travaille dans l'ombre.

Il alluma une cigarette et s'approcha.

Le diamètre des roues du semi-remorque égalait sa taille. Conduire un de ces géants de la route doit donner un sentiment de puissance, se dit-il. Il examina les plaques fixées à la porte

arrière du premier engin. Dix plaques de dix États différents. Des Rocheuses au désert du Nevada en passant par les plaines salées de l'Utah... La neige des montagnes et l'air torride des cuvettes du Sud. Les insectes qui viennent s'écraser sur le pare-brise, un millier de drive-in, de motels, de stations-service et de panneaux indicateurs. Des monts qui hantent l'horizon, et la monotone sécheresse de la route.

Mais aussi la satisfaction du mouvement, le sentiment d'aller quelque part. Un changement de lieu physique. Une ville différente chaque soir.

L'aventure en compagnie d'une serveuse délaissée, dans un relais routier, d'une belle femme qui ne demande qu'à voir une grande ville et passer un moment terrible. Une dame aux yeux bleus, aux dents saines et aux cheveux purs, créée et nourrie par un cadre campagnard solide.

Mais ma serveuse, je l'ai, c'est Junie Black, se dit Ragle. Je mène ma propre aventure au cœur des sombres intrigues de notre situation irrégulière, au milieu d'un quartier mort avec ses petites maisons, la voiture garée sous la fenêtre de la cuisine, le linge qui pend dans le jardin, les innombrables petites choses à faire qui accaparent la journée de Junie et ne lui laissent que le temps de penser à ce qu'il faut faire, à ce qu'il faut préparer.

Est-ce que cela ne me suffit pas ?

Ne suis-je pas satisfait ainsi ?

Voilà peut-être le pourquoi de mon appréhension, songea-t-il. Je redoute de voir Bill Black surgir un jour avec un pistolet pour m'abattre parce que je m'ébats avec sa femme. D'être surpris en plein après-midi, enlacé, entre la lessive, la pelouse à tondre et les courses. C'est mon sentiment de culpabilité qui s'est transformé. Une menace imaginaire me permet d'expier justement mes transgressions, aussi insignifiantes soient-elles.

Du moins, c'est ce que dirait le psychiatre. C'est ce que déclareraient toutes les femmes qui ont lu Harry Stack Sullivan, Karen Horney et Karl Menninger. À moins que ce ne soit mon hostilité à l'égard de Black. L'anxiété correspond à une transformation de l'hostilité réprimée. Mes problèmes personnels projetés sur un écran à l'échelle du monde. Et la maquette de Walter. Je dois vouloir vivre dans l'avenir, parce

que cette maquette est la maquette d'un élément de l'avenir. Et quand je l'ai vue, cela m'a paru parfaitement naturel.

Il fit le tour du supermarché, passa devant la cellule électronique qui déclencha l'ouverture silencieuse de la porte. Derrière les caisses, au rayon primeurs, Vic Nielson s'affairait à séparer les oignons abîmés de ceux qui ne l'étaient pas, les jetant dans un bac de zinc rond.

« Salut, fit Ragle en approchant.

— Bonjour, dit Vic sans quitter ses oignons. Trouvé la solution de ton casse-tête d'aujourd'hui ?

— Oui, tout est posté.

— Comment te sens-tu aujourd'hui ?

— Mieux », répondit Ragle. Voyant que peu de clients circulaient dans le magasin en cet instant, il demanda : « Peux-tu arrêter un moment ?

— Quelques minutes.

— Allons quelque part où nous pourrions discuter. »

Vic ôta son tablier et l'abandonna avec le bac. Au passage devant les caisses, il signala qu'il serait de retour dans dix ou quinze minutes. Ils sortirent, traversèrent le parking et gagnèrent le trottoir.

« Que dirais-tu de l'American Diner Café ? proposa Ragle.

— Parfait. » En cette fin d'après-midi, la circulation était véritablement agressive, mais comme d'habitude, Vic n'hésitait pas à se mesurer aux véhicules pesant leurs deux tonnes pour obtenir le droit de passage. « Tu ne t'es jamais fait renverser ? demanda Ragle tandis qu'une Chrysler les frôlait d'assez près pour qu'ils sentent le souffle du pot d'échappement réchauffer leurs mollets.

— Pas encore », ironisa Vic, mains en poches.

Comme ils entraient dans l'établissement choisi, Ragle aperçut non loin un camion de la ville vert olive, à l'arrêt. Il s'immobilisa.

« Qu'y a-t-il ? dit Vic.

— Regarde. » Il montra du doigt.

« Et alors ?

— Je ne peux pas voir ces engins, ces camions de la ville. » L'équipe au travail devant chez lui l'avait probablement vu se

rendre chez Mrs. Keitelbein. « Laissons tomber le café, décida-t-il. Allons discuter dans le magasin.

— Comme tu voudras, dit Vic. De toute manière, il faut que je rentre tôt ou tard. » Et tandis qu'ils retraversaient la chaussée, il demanda à Ragle : « Qu'as-tu contre la ville ? Quoi que ce soit à voir avec Bill Black ?

— C'est possible.

— Margo dit que Junie est passée juste après mon départ, hier. Et qu'elle parlait d'avocat. »

Muet, Ragle entra dans le magasin ; Vic lui emboîta le pas. « Où pouvons-nous aller ? demanda Ragle.

— Par ici. » D'un tour de clef, Vic ouvrit la cabine réservée au paiement des chèques, au bout du magasin, près du rayon des alcools. Une paire de tabourets s'y trouvaient, rien de plus ; Vic ferma la porte derrière eux et s'assit. « Le guichet est fermé, dit-il en indiquant la petite fenêtre. Personne ne peut nous entendre. Qu'avais-tu à me dire ?

— Cela n'a rien à voir avec Junie, commença Ragle. Je n'ai pas de contes sordides à te déballer.

— Tant mieux, je ne suis pas tellement d'humeur aujourd'hui. Depuis que le chauffeur de taxi t'a ramené, tu es différent. C'est difficile à définir, mais Margo et moi en avons discuté hier avant d'aller nous coucher.

— Et quelle est votre conclusion ?

— Tu sembles plus oppressé.

— Je crois que oui.

— Ou plus calme.

— Non, je ne suis pas plus calme.

— On ne t'a pas cassé la figure, non, dans ce bar ?

— Non.

— C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit quand Daniels, le chauffeur de taxi, t'a largué sur le canapé. Mais tu ne portais pas de marques, et tu t'en serais aperçu : ça se sent et ça se voit. Je me suis fait rosser une fois, il y a plusieurs années, et cela m'est resté pendant des mois. Ça ne part pas du jour au lendemain.

— Je sais que j'ai failli partir, dit Ragle.

— D'où ?

— D'ici. »

Vic dressa la tête.

« J'ai failli passer les limites et voir les choses telles qu'elles sont, pas telles qu'on s'est arrangé pour nous les faire voir. Mais ils m'ont repris et me voici de retour. Et ils ont fait en sorte que ma mémoire soit suffisamment floue pour que mon aventure ne me serve à rien. Mais...

— Mais quoi ? lança Vic tout en jetant un coup d'œil dans le magasin par le guichet.

— Je sais que je n'ai pas passé neuf heures au Frank's Bar-B-Q. Je crois que j'étais là-bas... je vois l'endroit. Mais j'étais d'abord quelque part ailleurs, et après dans une maison, dans un endroit élevé ; je faisais quelque chose, avec des gens. C'est dans cette maison que j'ai mis la main sur quelque chose. Voilà à peu près tous les détails dont je puis me souvenir, le reste est perdu à jamais. Aujourd'hui, on m'a montré une maquette de quelque chose, et je crois que j'ai vu une photo de ce même quelque chose dans la maison. Et puis la ville a envoyé ses camions... »

Il s'interrompt ; tous deux restèrent muets.

« Es-tu certain, reprit ensuite Vic, que ce n'est pas simplement ta crainte que Bill Black ne découvre ta liaison avec Junie ?

— Non, ce n'est pas ça.

— D'accord.

— Les gros semi-remorques que tu as derrière, ils font de longs trajets, non ? Ils vont plus loin que tous les autres véhicules.

— Pas aussi loin qu'un camion de ligne, un cargo ou un grand train, répondit Vic, mais jusqu'à deux ou trois mille miles, parfois.

— C'est déjà pas mal, observa Ragle. Bien plus loin que je ne suis allé hier.

— Est-ce que cela te permettrait de sortir ?

— Je crois.

— Et ton concours ?

— Je ne sais pas.

— Ne devrais-tu pas continuer ?

— Si.

— Tu as des problèmes.

— Oui, dit Ragle. Mais je veux réessayer. Cette fois-ci, je sais que je ne peux pas simplement marcher jusqu'à ce que je sois sorti. Ils ne me laisseront pas m'en aller ; ils me refouleront chaque fois.

— Que veux-tu faire ? Te coincer dans un tonneau et partir avec la casse que je renvoie au fabricant ?

— Tu pourrais peut-être faire une suggestion, dit Ragle. Tu vois ces engins chargés et déchargés à longueur de journée, moi, c'est la première fois que je les aperçois.

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils transportent la marchandise depuis le lieu de fabrication ou de production ; j'ignore avec quel sérieux sont faites les inspections, combien de temps tu pourrais rester enfermé là-dedans. Il serait possible que tu te retrouves parqué quelque part pour un mois. Ou qu'ils nettoient les camions juste après le départ.

— Les chauffeurs, tu en connais quelques-uns ? »

Vic prit un air absorbé. « Non, fit-il finalement. En fait, je n'en connais aucun. Je les vois, mais je ne les connais que de nom : Bob, Mike, Pete, Joe...

— Je ne sais que faire d'autre, dit Ragle. Et je vais encore essayer, insistait-il en lui-même. Je veux voir cette usine ; pas la photo ni la maquette, mais l'usine elle-même. La *Ding an Sich*, comme dit Kant. Dommage que tu ne t'intéresses pas à la philosophie, observa-t-il.

— J'y goûte parfois, protesta Vic, mais pas en ce moment. Tu parles d'un problème du style : que sont les choses en réalité ? L'autre soir, en rentrant avec le bus, j'ai regardé un peu comment les choses étaient en réalité, j'ai percé l'illusion. Les autres passagers du bus n'étaient que des épouvantails plantés sur leurs sièges, et même le bus – il illustra du geste ses paroles – une coquille creuse, rien que quelques longerons, ma place et celle du chauffeur. Un vrai chauffeur qui me conduisait chez moi, moi tout seul. »

Ragle sortit à cet instant de sa poche la petite boîte métallique qui ne le quittait jamais. L'ouvrant, il la présenta à Vic.

« Qu'est-ce que c'est ?

— La réalité. Je t'offre le réel. »

Vic prit l'un des petits billets de papier et le lut. « Buvette automatique. » « Qu'est-ce que cela veut dire ? » « Tout ce que tu veux. Le verbe. C'est peut-être le verbe de Dieu. Le logos. « Au commencement était le verbe. » Je ne sais que dire. Tout ce que je connais, c'est ce que je vois et ce qui m'arrive. Je crois que nous vivons dans un monde différent de celui que nous voyons, et j'ai l'impression d'avoir su un instant de quel autre monde il s'agissait exactement. Mais depuis, depuis cette fameuse nuit, j'ai tout perdu. Le futur, peut-être. »

Vic lui tendit sa petite boîte. « Je voudrais te montrer quelque chose. » Il pointa le doigt devant la vitre du guichet ; Ragle se tourna. « Aux caisses, la fille assez grande avec le pull noir. Celle qui a de la poitrine.

— Je l'ai déjà vue, dit Ragle. Elle est bien roulée. » Souriant gaiement et largement de ses dents blanches et régulières, la jeune femme enregistrait des achats. « Je crois même que tu me l'as présentée une fois.

— Sérieusement, je voudrais te demander quelque chose, dit Vic. Ça ressemble peut-être à une remarque désobligeante, mais je ne plaisante pas, c'est extrêmement important. Ne crois-tu pas que tu pourrais résoudre tes problèmes plus facilement dans cette direction que dans une autre ? Liz est intelligente – du moins elle en a plus dans le crâne que Junie Black. Elle ne manque pas de charme, évidemment, et elle n'est pas mariée. Tu as suffisamment d'argent et tu es suffisamment célèbre pour l'intéresser. Le reste ne dépend que de toi. Sors-la une ou deux fois et on reparlera après de cette histoire.

— Je ne pense pas que cela serve à grand-chose, répondit Ragle.

— Mais tu ne te désintéresses pas de la question, pourtant ?

— Ce genre de question, je ne m'en désintéresse jamais.

— Je vois, dit Vic. Que veux-tu que je fasse, que j'essaie d'avoir un camion ?

— Ce serait possible ?

— On pourrait essayer.

— Tu veux m'accompagner ? proposa Ragle.

— D'accord. Il est certain que j'aimerais bien voir ; j'aimerais bien jeter un coup d'œil à l'extérieur.

— Dans ce cas, reprit Ragle, à toi de me dire comment se débrouiller pour obtenir un des camions. C'est ton magasin – à toi de voir. »

Il était cinq heures quand Bill Black entendit les camions de service se garer sur le parking. Une seconde plus tard, son interphone bourdonnait et sa secrétaire annonçait :

« M. Néroni désire vous voir, M. Black.

— Je veux lui parler », répondit Black. Il ouvrit la porte de son bureau. Peu après, un homme de forte corpulence, aux cheveux châains, encore vêtu de sa tenue vert olive et chaussures de travail aux pieds, faisait son apparition. « Entrez, fit Black. Racontez-moi ce qui s'est passé aujourd'hui.

— J'ai tout consigné, commença Néroni en déposant une bande magnétique sur le bureau, pour le dossier complet. J'ai aussi un passage de bande vidéo, mais il n'est pas encore prêt. L'équipe d'écoute dit qu'il a reçu un coup de téléphone de votre femme vers dix heures ce matin. Rien de spécial, si ce n'est qu'apparemment, il croyait pouvoir la rencontrer à sa séance de Protection civile... Elle lui a dit qu'elle avait rendez-vous en ville avec une amie. Ensuite, la dame qui s'occupe des cours de Protection civile lui a téléphoné pour lui rappeler qu'il devait venir à deux heures de l'après-midi. Mrs. Keitelbein.

— Non, corrigea Black. Mrs. Kesselman.

— Une femme, entre quarante et cinquante ans, avec un fils qui ne doit pas en avoir vingt.

— C'est cela. » Black se souvenait d'avoir fait la connaissance des Kesselman plusieurs années auparavant quand toute cette entreprise n'était encore qu'au stade du projet. Et Mrs. Kesselman était apparue récemment avec son classeur de la Protection civile et sa littérature. « Est-il allé à sa séance ?

— Oui, il y est allé après avoir posté ses bulletins. »

N'ayant jamais été tenu au courant de ces cours de Protection civile, Black n'avait nulle idée de leur raison d'être. Les Kesselman, il est vrai, recevaient leurs instructions d'un service différent.

« Quelqu'un a-t-il couvert la séance ?

— Pas à ma connaissance, répondit Néroni.

— Peu importe. Elle s'en occupe elle-même, je crois.

— Oui, pour autant que je sache. Quand il a sonné, c'est elle qui est venue lui ouvrir. » Là, Néroni fronça les sourcils. « Êtes-vous bien certain que nous parlons de la même personne, Mrs. Keitelbein ?

— Un nom de ce genre. » Il avait l'impression de se trouver sur la corde raide, car le comportement de Ragle au cours des derniers jours n'avait cessé de le décontenancer, et son retour n'avait pas mis un terme au sentiment d'équilibre précaire, au jour le jour, qui était le leur.

À présent, nous savons qu'il est susceptible de s'en aller, songeait Black. En dépit de tout, nous pouvons le perdre. Il peut redevenir progressivement normal, échafauder des plans et les mettre à exécution ; et quand nous en serons informés, il sera trop tard, ou presque.

La prochaine fois, nous ne parviendrons pas sans doute à le retrouver. Ou si ce n'est la prochaine fois, ce sera la suivante. Tôt ou tard.

Et ce n'est pas en m'enfonçant la tête dans le sol que je me tirerai d'affaire, se disait Black. Ni en me dissimulant dans la nuit, hors de vue...

XII

En arrivant au parking du magasin, Margo n'aperçut pas son mari. Elle coupa donc le moteur de la Volkswagen et resta assise, les yeux fixés sur les portes de verre du supermarché.

D'habitude, à cette heure-ci, s'étonna-t-elle, il est déjà prêt à partir.

Elle sortit de la voiture et se dirigea vers le magasin.

« Margo ! » appela Vic ; il venait de la plateforme de chargement, derrière le magasin. À la cadence de son pas et à la tension qui marquait son visage, elle comprit qu'il se passait quelque chose.

« Tout va bien ? s'enquit-elle. Tu n'as tout de même pas accepté de travailler le dimanche, non ? » Une convention à cet égard existait depuis plusieurs années entre eux deux.

Il la prit par le bras et la reconduisit à la voiture avant de répondre : « Je ne rentre pas avec toi. » Ouvrant la portière, il poussa sa femme à l'intérieur, entra à son tour, referma la portière et remonta les vitres.

Derrière le magasin, près de la plate-forme, un gigantesque semi-remorque démarra et se mit à rouler en direction de la Volkswagen. Ce monstre va-t-il nous écraser ? se demanda Margo. Un petit coup de son pare-chocs avant et il ne reste plus rien de cette voiture et de nous.

« Que fait-il ? demanda-t-elle à Vic. Je n'ai pas l'impression que le gars sache manœuvrer son engin. Et normalement, les camions ne doivent pas sortir par ici, n'est-ce pas ? Je croyais que tu m'avais dit... »

Vic l'interrompit. « Écoute, c'est Ragle qui est au volant. »

Elle le dévisagea avant d'observer la cabine du poids lourd où Ragle lui adressa un petit signe de la main.

« Tu ne rentres pas avec moi ? Que veux-tu dire ? fit-elle d'un ton pressant. Tu veux dire que tu vas emmener cet énorme

engin devant chez nous et le garer ? » Elle s'imaginait déjà le véhicule stationnant dans leur petite rue et proclamant à tout le voisinage que son mari travaillait dans un magasin d'alimentation à grande surface. « Écoute-moi. Pas question que tu rentres à la maison avec un de ces engins. Tu m'entends ?

— Je ne rentre pas à la maison avec, rétorqua-t-il. Ton frère et moi allons faire un petit tour. » Il la prit dans ses bras et l'embrassa. « Je ne sais pas quand nous reviendrons, mais ne te fais pas de souci pour nous. Il y a deux ou trois choses que je voudrais que tu fasses... »

Elle lui coupa la parole. « Vous partez tous les deux ? » Elle n'y comprenait rien. « Dis-moi de quoi il s'agit.

— Ce que je veux que tu fasses avant tout, reprit Vic, c'est que tu dises à Bill Black que Ragle et moi travaillons ensemble au magasin. Ne lui en dis pas plus ; ne lui dis pas que nous sommes partis, ne lui dis pas quand ni comment. Tu me comprends ? Si les Black passent à la maison et demandent où se trouve Ragle, dis-leur que tu lui as parlé il n'y a pas longtemps au magasin, même s'il est deux heures du matin. Tu n'as qu'à dire que je lui ai demandé de me donner un coup de main pour un inventaire en prévision d'une inspection surprise.

— Puis-je au moins te poser une question ? demanda Margo, souhaitant obtenir un minimum d'information. Hier soir, quand le taxi l'a ramené, est-ce que Ragle était avec Junie Black ?

— Mon Dieu, non.

— Essaies-tu de l'emmener quelque part pour que Bill Black ne puisse le trouver et le tuer ? »

Vic regarda sa femme du coin de l'œil. « Tu suis la mauvaise piste, ma chérie. » Il la gratifia d'un second baiser, la pressa contre lui et ouvrit la portière. « Dis au revoir à Sammy de notre part. » Puis, se tournant vers le camion : « Comment ? » Il se repencha au-dessus de la Volkswagen. « Ragle te dit d'annoncer à Lowery, au journal, qu'il a trouvé un concours qui paie mieux. » Un large sourire aux lèvres, il bondit vers le semi-remorque et en fit le tour par l'arrière ; elle l'entendit grimper dans la cabine à côté de son frère puis vit son visage surgir derrière le pare-brise.

« À bientôt », lui cria Ragle ; tous deux firent de grands gestes d'adieu à Margo. Grondant, rugissant, crachant de son pot d'échappement vertical de noirs flots de fumée, le lourd véhicule s'avança vers la rue. Les voitures ralentirent pour le laisser passer, et après un laborieux et maladroit braquage à angle droit, l'engin disparut, abandonnant aux oreilles de Margo de pesantes vibrations à mesure qu'il prenait de la vitesse.

Ils ont perdu la tête, songeait-elle, au désespoir. D'un geste qui se voulait, par réaction, efficace et censé, elle réinséra aussitôt sa clef de contact et mit le moteur en marche. Le vrombissement dans son dos noya les derniers échos du camion.

Vic veut sauver Ragle, se disait-elle. Il veut le conduire à l'écart, quelque part où il sera en sécurité. Je sais que Junie a consulté un avocat ; ont-ils l'intention de se marier ? Pourtant, Bill refuserait peut-être de divorcer.

Junie pour belle-sœur ? Je préfère ne pas y songer !

Et plongée dans ses méditations, elle prit sans se presser le chemin du retour.

Le semi-remorque filait sur la route que rasait le soleil mourant ; Vic discutait avec son beau-frère. « Tu ne t'imagines tout de même pas que ces énormes semi-remorques s'évaporent une fois sortis de la ville, non ?

— L'alimentation doit provenir de l'extérieur ; comme ce que nous ferions si nous voulions entretenir un zoo. » Aux yeux de Ragle, le parallèle s'imposait quasiment. « J'ai l'impression que ce sont ces hommes qui déchargent les cartons de cornichons, de crevettes et de serviettes de papier qui nous relient au monde réel. Enfin, disons que ça se tient. Sur quoi se baser, sinon ?

— J'espère qu'il peut respirer là, derrière », observa Vic ; il faisait allusion au chauffeur. Ils avaient attendu que tous les autres soient partis, et tandis que le dernier, Ted, empilait des cartons sur un diable à l'intérieur de son véhicule, Ragle et Vic avaient rapidement refermé et verrouillé les épaisses portes métalliques. Ensuite, il leur avait peut-être fallu une minute

pour se glisser dans la cabine et faire chauffer le moteur diesel. C'était alors que Margo avait fait son apparition.

« Tant que ce n'est pas un camion de transport frigorifique... » Ragle ne faisait que répéter ce que lui avait dit Vic tandis qu'ils attendaient le départ des autres camionneurs.

« Tu ne trouves pas qu'il aurait mieux fallu que nous le laissions au magasin ? La réserve, personne ne vient y mettre son nez. »

Ragle répliqua : « Quelque chose me dit qu'il aurait réussi à s'enfuir ; ne me demande pas pourquoi. »

Les yeux rivés à la chaussée, Vic s'abstint de lui demander pourquoi. À présent, ils avaient quitté le centre ville, et la circulation se faisait plus fluide. Aux magasins et aux boutiques succédaient les habitations, de petites maisons modernes à un étage équipées de hautes antennes de télévision ; du linge pendait aux fils et près des grandes palissades en séquoia les voitures dormaient dans les entrées de garage.

« Je me demande où ils vont nous arrêter, confia Ragle.

— Peut-être ne nous arrêteront-ils pas.

— Ils le feront. Mais à ce moment, nous serons peut-être déjà passés. »

Un instant plus tard, Vic déclarait : « Réfléchis un peu. Si nous faisons chou blanc, nous serons tous les deux accusés de séquestration. Je ne serai plus dans le commerce et on te demandera très certainement de te retirer du concours : *Où Sera Le Petit Homme Vert La Prochaine Fois ?* »

Les demeures se faisaient plus rares maintenant. Ils voyaient défiler stations-service, cafés minuscules, relais où l'on vendait des glaces et motels. Le lugubre défilé de ces derniers donnait à Ragle le sentiment de pénétrer dans une ville inconnue après un trajet d'un millier de miles. Rien de plus étranger, songeait-il, de plus démoralisant et de plus désagréable que ces stations-service qui vendent leur essence au rabais et ces motels qui s'agglutinent aux abords de la ville où l'on vit. Des enfants sans visage qu'il nous faut pourtant reconnaître, non pour une seule nuit, mais aussi longtemps qu'ils cernent le cadre de notre vie.

Mais aujourd'hui nous sortons de ce cadre. Nous partons, et pour de bon.

Ragle eût aimé savoir s'il était déjà parvenu aussi loin auparavant, car ils venaient de quitter les quartiers habités. Une dernière intersection, une petite route desservant des usines reléguées sur la périphérie. Les rails de chemin de fer... il remarqua un train de marchandises à l'arrêt, d'une extraordinaire longueur. Les nuages chimiques trapus en suspension au-dessus des hautes cheminées industrielles.

« Rien de tel, dit Vic. Surtout au coucher du soleil. »

Ils croisaient essentiellement des poids lourds à présent, et quelques automobiles seulement.

« Voilà ton endroit », signala Vic.

Sur sa droite, Ragle aperçut l'enseigne Frank's Bar-B.Q. and Drinks. L'établissement semblait raisonnablement moderne et devait sans doute être propre. Le semi-remorque dépassa les voitures neuves garées sur le parking, et le relais ne tarda pas à disparaître dans son sillage.

« Eh bien, cette fois, tu es allé plus loin », l'encouragea Vic.

Devant eux, la route filait vers une chaîne de monts. Ils doivent être assez hauts, songea Ragle. Il est possible que je sois allé là-haut, jusqu'au sommet, que j'aie essayé de me déplacer à pied. Ai-je pu être à ce point ivre ?

Rien d'étonnant si j'ai échoué.

Ils roulaient toujours, et le paysage devenait monotone. Des champs et de douces hauteurs, un cadre sans traits hérissé à intervalles de panneaux publicitaires. Puis brusquement les monts s'aplanirent et les deux hommes se trouvèrent à l'amorce d'une longue et raide descente.

« C'est ça qui me donne des sueurs, murmura Ragle. Descendre une pente très longue avec un gros semi-remorque. » Il avait déjà rétrogradé suffisamment pour utiliser le frein moteur. Heureusement, ils roulaient à vide, ce qui permettait à Ragle de maîtriser la masse de son véhicule malgré son manque d'expérience. Tandis que le moteur chauffait avant de partir, il en avait profité pour étudier la boîte de vitesses. « De toute façon, dit-il à Vie, nous avons un avertisseur qui fait un bruit d'enfer. » Et d'appuyer deux fois sur la manette : le vacarme les fit bondir.

Un panneau officiel noir et jaune au bas de la descente attira leur attention. Non loin, ils devinèrent à son manque d'esthétique un ensemble de postes, ou d'abris temporaires.

« Voilà, fit Vic. Voilà ce que tu voulais dire. »

Plusieurs poids lourds s'étaient mis en file. Ragle et Vic distinguèrent des uniformes en approchant. Au-dessus de la route, une bannière claquait dans le vent du soir.

INSPECTION AGRICOLE D'ÉTAT BASCULE POIDS LOURDS VOIE DE DROITE

« C'est pour nous, la bascule, dit Vic. Ils vont peser le camion, et s'ils inspectent, ils vont ouvrir l'arrière. » Il lança un regard à son beau-frère. « Devons-nous nous arrêter ici et essayer de nous arranger avec Ted ? »

Mais Ragle savait qu'il était trop tard désormais, car les inspecteurs pouvaient apercevoir le camion et ses occupants. Le moindre de leurs gestes serait donc visible. Au premier poste, deux voitures de patrouille noires étaient prêtes à se ruer sur la route à la première alerte, et Ragle n'ignorait pas qu'il était impossible de leur échapper. Ils n'avaient donc plus qu'à poursuivre leur chemin jusqu'à la bascule.

Un inspecteur en pantalon bleu nuit à pli cassant, chemise bleu ciel, insigne et casquette, se dirigea nonchalamment vers eux lorsqu'ils s'arrêtèrent doucement et leur fit signe de passer sans même leur accorder un regard soutenu.

« Inutile de s'arrêter ! » s'écria Ragle, stupéfait et soudainement inspiré. Il fit un signe à l'inspecteur aussitôt imité par Vic. L'homme ne tarda pas à leur tourner le dos. « Ils n'arrêtent jamais ces gros semi-remorques – juste les voitures de tourisme. Nous sommes sortis ! »

Les différents postes et la bannière s'évanouirent derrière eux. Ils étaient sortis ; voilà qu'ils y étaient parvenus ! Tout véhicule d'un autre type n'eût pu passer, alors que ces énormes poids lourds circulaient dans les deux sens à longueur de journée ; Ragle vit dans le rétroviseur trois autres semi-remorques recevoir l'autorisation de passer. Ceux qui étaient

alignés, garés aux postes, n'étaient en fait que des simulacres, tout comme le reste des installations.

« Pas un seul, s'exclama Ragle. Ils n'en obligent pas un seul à s'arrêter !

— Tu avais raison, admit Vic en se rabattant en arrière. Je suppose que si nous avions voulu passer avec la Volkswagen, ils nous auraient trouvé une certaine variété d'insectes nocifs nichés dans le capitonnage. Des poux spéciaux ou je ne sais quoi, et il aurait fallu faire demi-tour, faire pulvériser la voiture, se faire ré-inspecter pour obtenir une autorisation provisoire sujette à un retrait illimité. »

Ragle se rendit compte que la route avait changé. Elle s'était à présent divisée en deux chaussées distinctes à cinq voies chacune, en ligne droite et totalement horizontales. Plus de béton ; le revêtement sur lequel ils roulaient désormais lui était inconnu.

Voici l'extérieur, la route extérieure que nous n'étions pas censés voir, dont nous n'aurions jamais dû connaître l'existence.

Des poids lourds devant comme derrière. Les uns allant à plein chargement, les autres revenant à vide, comme eux, telles des colonnes de fourmis gagnant et quittant la ville. Un incessant mouvement, et pas un seul véhicule de tourisme au milieu des diesels grondants.

Les panneaux publicitaires avaient disparu.

« Tu devrais mettre tes phares », conseilla Vic. Les ombres du crépuscule s'étaient abattues sur les monts et les terres, et ils venaient de croiser un camion aux phares allumés. « On tient à respecter les lois, quelles qu'elles soient. »

Ragle s'exécuta. Le soir semblait empreint d'une solitude paisible. Dans le lointain, un oiseau parut griffer en planant la surface terrestre de ses ailes rigides avant de venir se poser sur une clôture.

« Et le réservoir ? » s'enquit Ragle.

Vic se pencha près de lui et lut. « À demi plein. Pour ne rien te cacher, j'ignore combien peut faire un semi-remorque comme celui-ci avec un réservoir, et je ne sais même pas s'il y a une réserve. À vide, on devrait pouvoir aller assez loin ; cela dépend

surtout des côtes qu'on va se payer, parce que là, les véhicules lourds consomment énormément. Il arrive qu'on voie des camions bloqués dans une montée à vingt à l'heure, en première.

— Nous devrions peut-être laisser sortir Ted, suggéra Ragle lorsqu'il lui vint à l'idée que l'argent qu'ils possédaient pouvait très bien n'avoir aucune valeur. Nous allons devoir acheter à manger et du carburant, et nous ne savons pas où, et nous ne savons même pas si c'est possible. Lui, il doit avoir des cartes de crédit sur lui, et de l'argent ayant cours. »

À ces mots, Vic jeta une poignée de papiers sur ses genoux. « C'était dans la boîte à gants : des cartes de crédit, des cartes routières, des tickets-repas, mais pas d'argent liquide. On va voir ce qu'on peut faire avec les cartes de crédit. En général, ils les acceptent dans les... il s'interrompit. Motels, compléta-t-il enfin. S'ils en ont ici. D'après toi, qu'allons-nous trouver ?

— Je l'ignore », dit Ragle. Les ténèbres avaient effacé le paysage autour d'eux, et dans les campagnes désertes qui séparaient les agglomérations, point de lampadaires allant rejoindre l'horizon où naissait, plus clair pourtant, le bleu profond du ciel. Des étoiles venaient d'apparaître.

« Faut-il attendre l'aube ? demanda Vic. Allons-nous rouler toute la nuit ?

— C'est possible », lui répondit Ragle. Les phares du camion profitèrent d'un virage pour balayer un segment de rambarde et les buissons fichés derrière. *J'ai l'impression que tout ceci s'est déjà produit une fois. Comme si j'étais en train de revivre un passage de ma vie...*

À côté de lui, Vic examinait de près les papiers trouvés dans la boîte à gants. « Que fait-on de ça ? » Il montra une longue bande de papier aux couleurs vives :

UN MONDE UNIQUE ET HEUREUX

À chaque extrémité se tordait un serpent jaune lumineux.

« Il y a de la colle derrière, dit Vic. Ce doit être pour mettre sur les pare-chocs.

— Comme « La vue, c'est la vie », fit Ragle.

Après un instant de silence, Vic murmura : « Laisse-moi tenir le volant, je veux que tu voies ça de près. » Il saisit le volant et passa le sticker à son beau-frère. « En bas, en lettres d'imprimerie. »

Ragle s'aïda du plafonnier pour déchiffrer la minuscule inscription :

Conformément aux dispositions légales, cet avis doit être visible en permanence.

Il rendit à Vic sa trouvaille. « Nous allons encore voir beaucoup de choses que nous ne comprendrons pas. » Mais l'autocollant l'avait lui aussi déconcerté. Il fallait obligatoirement le placer sur un pare-chocs, ou ailleurs...

« Il y en a d'autres », annonça Vie. De la boîte à gants il parvint à en extraire dix ou onze, tous identiques. « Il doit en coller un à chaque trajet et l'arracher quand il arrive en ville. »

Peu après, dès que la route fut libre de tout véhicule hormis le leur, Ragle mena le semi-remorque sur l'accotement gravillonné, l'arrêta et tira le frein à main. « Je vais à l'arrière voir s'il a suffisamment d'air. » Et en ouvrant la portière, il ajouta : « Et je vais lui demander au sujet du sticker. »

Vic se glissa nerveusement devant le volant. « Cela m'étonnerait qu'il te réponde franchement. »

À pas prudents dans l'obscurité, Ragle longea le long véhicule aux roues gigantesques et, arrivé à l'arrière, gravit la petite échelle d'acier et frappa sur la porte avec force. « Ted, ou quel que soit votre nom, tout va bien ? »

Une voix indistincte parvint de l'intérieur. « Ouais, monsieur Gumm, je vais bien. »

Même ici, au bord d'une route dans une campagne déserte, on me reconnaît, pensa Ragle.

« Dites, monsieur Gumm, dit le chauffeur en parlant près de la jointure des portes. Vous ne savez pas ce qu'il y a là dehors, n'est-ce pas ? Vous n'en avez aucune idée. Écoutez-moi : vous n'avez pas la moindre chance de réussir à faire autre chose que du mal, du mal pour vous, du mal pour tout le monde. Vous devez me croire sur parole, je vous dis la vérité. Un jour, en y

repensant, vous verrez que j'avais raison, et vous me remercieriez. Tenez.» Un petit bout de papier carré bien découpé émergea d'entre les portes et papillonna jusqu'à terre. Ragle le ramassa. Une carte au dos de laquelle le chauffeur avait inscrit un numéro de téléphone.

« Pour quoi faire ? demanda Ragle.

— Dès que vous arriverez à la prochaine ville, arrêtez-vous et allez téléphoner à ce numéro.

— La prochaine ville ? C'est-à-dire à quelle distance d'ici ? »

Une hésitation.

« Je ne sais pas exactement, mais il ne doit plus y en avoir pour longtemps maintenant. Quand on est enfermé là-dedans, il est difficile de conserver la notion de la distance.

— Vous avez assez d'air ?

— Oui. » Le chauffeur paraissait à la fois résigné et considérablement nerveux. « Monsieur Gumm, reprit-il d'une voix implorante, il faut absolument que vous me croyiez. Peu importe combien de temps vous me garderez prisonnier là-dedans, mais il faut que d'ici une heure ou deux vous soyez entré en contact avec quelqu'un.

— Et pourquoi ?

— Je ne peux rien vous dire. Écoutez, si vous vous êtes emparé de ce camion, c'est que vous avez déjà une petite idée. Et vous devez être capable de comprendre que c'est important, que ce n'est pas un original qui a fait installer pour s'amuser toutes ces maisons, ces rues et ces vieilles voitures là-bas. »

Vas-y, continue, se dit Ragle.

« Vous ne savez même pas conduire un semi-remorque, poursuivit le chauffeur. Et si vous tombiez sur une descente trop raide ? Cet engin prend quarante-cinq mille livres à pleine charge. Évidemment, en ce moment, il n'est pas chargé, mais vous pouvez basculer. Et il y a un ou deux ponts de chemin de fer où vous ne passerez pas, vous ne savez pas manœuvrer le camion. Et puis vous ne savez pas non plus rétrograder ni quoi que ce soit. » Il se tut.

« À quoi servent les autocollants ? questionna Ragle. La phrase et le serpent.

— Dieu !

— Faut-il en mettre un ? »

La gorge fertile en vigoureux reproches, le chauffeur put finalement articuler : « Écoutez-moi, monsieur Gumm... si vous ne mettez pas ça comme il faut, ils vont vous pulvériser ; je vous en conjure, je dis la vérité.

— Comment doit-on le mettre ?

— Laissez-moi sortir et je vais vous montrer. Je ne vous le dirai pas. » Sa voix était proche de l'hystérie. « Vous avez intérêt à me laisser sortir pour que je vous le colle, sans quoi comme je vous le dis le premier tank qui vous repèrera ne vous loupera pas. »

Tank. L'idée emplît Ragle d'horreur.

Il sauta à terre et rejoignit la cabine. « Je crois qu'il va falloir le laisser sortir, dit-il à Vic.

— J'ai entendu ce qu'il a dit.

— Il est peut-être en train de nous mener en bateau.

— On ferait mieux de ne pas courir de risques. »

Ragle revint sur ses pas, gravit l'échelle et déverrouilla la porte. Jurant encore d'une voix morte, le chauffeur sauta sur le gravier.

« Voilà la bande à coller, dit Ragle en tendant l'objet. Que devons-nous encore savoir ?

— Tout ! » rétorqua vivement l'autre. Il s'accroupit, décolla la pellicule transparente du dos de l'autocollant qu'il appliqua sur le pare-chocs arrière, et frota ensuite du poing pour bien en aplanir la surface. « Comment allez-vous faire pour acheter du carburant ?

— Avec la carte de crédit, répliqua Ragle.

— Laissez-moi rire, ricana le chauffeur en se redressant. Cette carte de crédit ne sert qu'en... elle ne sert qu'en ville ; c'est une fausse. Enfin, c'est une vraie carte de crédit Standard Oil de dans le temps, mais on n'en fait plus depuis vingt ans. » Il regarda Ragle d'un œil vindicatif. « Tout est rationné, que ce soit le kérosène pour les camions...

— Kérosène ? Je croyais que c'était du diesel ?

— Non, fit le chauffeur, manifestement de mauvaise grâce, en crachant sur le gravier. Ce n'est pas un diesel que vous avez ; le pot n'est là que pour donner le change. C'est une turbine qui

marche au kérosène, mais on ne vous en vendra pas. Dès que vous arriverez quelque part ils verront bien que quelque chose ne colle pas. Et ici... » Sa voix s'affola une fois de plus. « Vous ne pouvez prendre aucun risque ! Je dis bien aucun !

— Voulez-vous monter avec nous ? proposa Ragle. Ou préférez-vous rester derrière ? À vous de décider. » Il lui tardait de repartir.

« Allez au diable », lança le chauffeur. Et, tournant le dos, corps courbé en avant et mains dans les poches, il s'éloigna le long de la route en faisant crisser les gravillons.

Voyant la silhouette s'enfoncer dans la nuit, Ragle regretta d'avoir ouvert. Je ne puis rien faire, songeait-il tristement ; impossible de me lancer à sa poursuite et de l'assommer, il me mettrait en morceaux ; il nous mettrait tous les deux en morceaux.

Et de toute manière, là n'est pas la solution que nous recherchons.

Il regagna la cabine. « Il a mis les voiles. À mon avis, on peut s'estimer heureux qu'il ne m'ait pas sauté dessus avec un démonte-pneu.

— Nous ferions bien de repartir, conseilla Vic. Veux-tu que je prenne le volant ? Je peux le faire. Au fait, il a collé la bande ?

— Oui.

— J'aimerais bien savoir quand il va donner l'alerte.

— Remarque, il aurait fallu le laisser sortir tôt ou tard », conclut Ragle.

Une heure passa sans qu'ils vissent le moindre signe d'activité, la moindre habitation. Puis tout à coup, alors que le semi-remorque jaillissait d'un dangereux virage, dans une descente, un groupe de vives lumières bleues, apparut au loin devant eux.

« Voilà quelque chose, signala Vic. Pas facile de savoir ce qu'il faut faire. Si on ralentit ou si on s'arrête...

— Nous allons devoir nous arrêter », trancha Ragle. Il distinguait déjà les véhicules placés en travers de la route.

Comme ils ralentissaient, des hommes munis de lampes-torches se dessinèrent ; l'un d'eux approcha et, par la vitre

ouverte, lança : « Coupez votre moteur, laissez vos phares et descendez. »

Ils n'avaient pas le choix. Ragle ouvrit sa portière et obtempéra. Vic de même. Impossible d'entrevoir les détails des uniformes, et les casques étaient peints de manière à éviter les reflets dans la nuit. L'homme fouetta les deux visages du faisceau de sa lampe.

« Ouvrez l'arrière. »

Ragle obéit. Aidé de deux collègues, l'homme bondit à l'intérieur du camion qu'il passa au crible. Un instant plus tard, les trois hommes sautaient à terre.

« C'est bon, fit l'un d'eux en présentant une fiche perforée à Ragle. Vous pouvez y aller.

— Merci », répondit Ragle en l'acceptant. Vic et lui, quelque peu hébétés, reprirent aussitôt place à bord du poids lourd et démarrèrent.

« Montre-moi ce qu'il t'a donné », demanda Vic.

Tenant le volant d'une seule main, Ragle sortit la fiche de sa poche.

AUTORISATION DE CIRCULATION EN ZONE 31 - 3/4/98

« Voilà la date, indiqua Ragle. Le 3 avril 1998. »

La fiche perforée rappelait celle d'une machine I.B.M.

« Il faut croire que nous étions en règle, commenta Vic. Ou qu'en tout cas nous n'avions pas ce qu'ils cherchaient.

— Ils avaient des uniformes.

— Oui, on aurait dit des soldats ; il y en avait un qui tenait un fusil, mais je ne l'ai pas vu de près. Il doit y avoir une guerre, ou quelque chose. »

Ou une dictature militaire, songea Ragle.

« Ont-ils vu que nous avons mis l'autocollant sur le pare-chocs ? demanda Vic. Dans l'angoisse du moment, je n'ai pas fait attention.

— Moi non plus. »

Un peu plus tard, ils aperçurent une ville, semblait-il. Différentes lueurs, des couloirs réguliers qui pouvaient être ceux

des réverbères. Se souvenant d'avoir glissé dans son manteau la carte que lui avait confiée le chauffeur, Ragle en conclut qu'il s'agissait du lieu où il devait donner son coup de téléphone.

« Si nous avons réussi à franchir la zone frontière sans difficultés, observa Vic, nous devrions pouvoir entrer quelque part pour nous faire servir un ou deux pâtés. Je n'ai rien mangé ce soir depuis que je suis sorti. » Il releva sa manche pour consulter sa montre-bracelet. « Il est dix heures et demie, appuya-t-il, et je n'ai rien grignoté depuis deux heures.

— On va s'arrêter, dit Ragle. On en profitera pour faire le plein ; sinon on abandonne le camion. » Le réservoir était presque vide déjà, mais ils avaient couvert une bonne distance en plusieurs heures de route.

Comme ils arrivaient au niveau des premières maisons, Ragle fut frappé de constater une absence, celle des stations-service qui d'ordinaire abondaient aux abords des agglomérations, même des villages sans importance. Ici, il n'y avait rien.

« Je n'aime pas ça », marmonna-t-il. Ils n'avaient d'ailleurs croisé aucun véhicule. Ni circulation, ni stations-service. Même s'il devait s'agir de postes de kérosène. Il ralentit subitement, engagea le semi-remorque dans une rue latérale et fit halte au bord du trottoir.

« Je suis de ton avis, approuva Vic. Nous ferions mieux de continuer à pied ; on ne connaît pas assez cet engin pour se balader avec en ville. »

Après quelque hésitation, ils quittèrent la cabine et se dressèrent sous le halo d'un réverbère. Petites, rectilignes, comprenant un seul étage, dotées de pelouses noircies par la nuit, les maisons paraissaient banales. Aux yeux de Ragle elles n'avaient guère évolué depuis les années trente, surtout lorsqu'on les voyait la nuit. De dimensions plus importantes, elles auraient pu abriter plusieurs appartements.

« Si on nous arrête, dit Vic, et qu'on nous demande nos papiers ou autre chose, que faire ? Nous devrions déjà nous mettre d'accord maintenant.

— Comment pourrait-on se mettre d'accord alors que nous ne savons même pas ce qu'ils vont nous demander ? » La

remarque du chauffeur inquiétait toujours Ragle. « On verra bien », ajouta-t-il et là-dessus, il prit la direction de la route.

Les premières lumières se précisèrent : un relais. À l'intérieur, assis au comptoir, deux jeunes gens aux cheveux blonds mangeaient des sandwiches.

Ils avaient les cheveux noués en pointe sur la tête et percés d'une aiguille en bois de couleur vive, et étaient vêtus de manière identique : des sandales, une sorte de djellaba bleu vif, bracelets de métal aux bras. Et lorsque l'un d'eux tourna légèrement la tête en portant un verre à ses lèvres, Ragle vit qu'il avait les joues tatouées. Et, chose à peine croyable, les dents limées.

Derrière son comptoir, la serveuse, d'âge moyen, vêtue d'une chemise verte ordinaire, était normalement coiffée. Mais les deux jeunes... Vic et Ragle ne purent s'empêcher de les fixer des yeux à travers la vitre jusqu'à se faire remarquer par la serveuse.

« Nous ferions mieux d'entrer », jugea Ragle.

La porte s'ouvrit sur la commande d'une cellule électronique. Comme au supermarché, songea Ragle.

Les deux jeunes gens regardèrent les deux hommes pénétrer et prendre place dans l'un des boxes. L'intérieur du local, les meubles installés à demeure, les enseignes et l'éclairage... rien ne frappa Ragle. Mais si la publicité pour les produits d'alimentation ne faisait pas défaut, les prix en revanche étaient incompréhensibles. 4.5, 6.7, 2.0. Manifestement, il ne s'agissait pas de dollars ni de *cents*. Ragle promena son regard comme s'il se demandait que commander, tandis que la serveuse préparait son petit carnet.

L'un des deux jeunes hocha la tête en direction de Ragle et Vic, lançant à haute voix : « Gens à cravate ça sent peur-peur. »

Son compagnon éclata de rire.

« Bonsoir, fit la serveuse en s'arrêtant près des deux hommes.

— Bonsoir, répondit Vic du bout des lèvres.

— Que désirez-vous ? »

Ragle renvoya la balle. « Que nous recommandez-vous ?

— Oh ! ça dépend de votre appétit. »

L'argent, se dit Ragle. Le maudit fric. « Et si je prenais un sandwich au jambon et au gruyère et un café, décida-t-il.

— La même chose pour moi, dit Vic. Et aussi un morceau de tarte *à la mode*¹⁰.

— Je vous demande pardon ? s'excusa la serveuse, crayon en main.

— De la tarte avec de la glace, expliqua Vic.

— Oh ! » Acquiesçant, elle retourna derrière le comptoir.

L'un des deux jeunes lança cette fois : « Gens à cravate beaucoup signes-vieilles choses. Crois que... » Il se planta les pouces dans les oreilles, et l'autre poussa un hennissement de plaisir.

Une fois les sandwiches et le café apportés, quand la serveuse eut repris sa place derrière le comptoir, l'un des deux jeunes pivota sur son tabouret pour faire face aux deux hommes. Ragle remarqua que le dessin des bracelets qu'il portait aux bras reprenait celui du tatouage de ses joues. Contemplant les lignes complexes, il finit par reconnaître le motif, inspiré de vases antiques. Athéna et sa chouette, Perséphone délivrée remontant sur la Terre.

« Hé ! espèce de lunatique », cria l'adolescent à l'adresse de Ragle.

Ce dernier sentit un frisson lui parcourir la nuque et fit semblant de consacrer toute son attention à son sandwich ; Vic en face de lui, le visage pâle et moite de transpiration, l'imita.

« Hé ! répéta le jeune.

— Boucle-la ou tu prends la porte, gronda la serveuse.

— Gens à cravate », lui rétorqua le jeune. Sur quoi il se replanta les pouces dans les oreilles, sans pour autant parvenir, semblait-il, à impressionner la femme.

C'est plus que je n'en puis supporter, se dit Ragle. Ça ne peut continuer ainsi ; le chauffeur avait raison. « Allons-nous-en, souffla-t-il à Vic.

— Bonne idée. » Vic se leva en prenant son sandwich, se pencha pour liquider une dernière goutte de café et se dirigea vers la porte.

¹⁰ En français dans le texte.

Il faut passer à la caisse à présent, songea Ragle, nous sommes donc fichus. Impossible de gagner.

« Nous devons nous en aller, dit-il à la serveuse. Tant pis pour la tarte. Cela fait combien ? » Et, geste futile, il plongea la main dans la poche de son manteau.

La serveuse calcula l'addition. « Onze neuf. »

Ragle ouvrit son portefeuille sous le regard attentif des deux adolescents. À la vue de son argent, des billets de banque, la serveuse s'exclama : « Mon Dieu, cela fait des années que je n'ai pas vu de billets de banque. Je crois qu'ils sont encore valables. » Elle interrogea le premier des deux jeunes. « Ralf, est-ce que le gouvernement accepte encore ces vieux billets en papier ? »

L'autre opina du chef.

« Un moment », demanda-t-elle. Elle se livra à de nouveaux calculs. « Cela fait un quarante. Mais je dois vous rendre votre monnaie en jetons, si cela ne vous dérange pas. » Cette excuse prononcée, après avoir accepté un billet de cinq dollars, elle sortit de son tiroir-caisse une poignée de petits ronds en plastique et en donna six à Ragle, qui la remercia. Tandis que les deux hommes quittaient les lieux, elle s'assit pour se replonger dans son livre broché écrasé à la page où elle s'était arrêtée.

« Ces gosses, ces bon Dieu de sales gosses, quel supplice », gémit Vic comme ils terminaient leur sandwich en marchant.

Lunatique, ruminait Ragle. M'ont-ils reconnu ?

Ils firent halte au coin de l'établissement. « Et maintenant ? dit Vic. De toute façon, on peut se servir de notre argent. Et on en a un peu du leur. » Il examina un jeton à la lueur de la flamme de son briquet. « C'est du plastique, pour remplacer le métal évidemment. C'est très léger, un peu comme les jetons de rationnement en temps de guerre. »

Ragle était du même avis ; il avait déjà vu des pièces faites ainsi d'un certain alliage, sans cuivre. Et maintenant, des jetons.

« Mais il n'y a pas de black-out, dit-il. Les lumières sont allumées.

— Ce n'est pas la même chose. Les lumières, c'était quand — il s'interrompit. Je ne comprends pas ; je me souviens de la

dernière guerre, mais j'ai aussi l'impression de ne pas m'en souvenir. Voilà le problème. C'était il y a cinquante ans, quand je n'étais pas encore né ; je n'ai jamais vécu pendant les années 30 et 40, et toi non plus. Tout ce que nous savons sur cette époque, ce sont eux qui ont dû nous l'apprendre, nous l'enseigner.

— À moins que nous ne l'ayons lu, ajouta Ragle.

— N'en savons-nous pas suffisamment, maintenant ? Nous sommes sortis et nous avons tout vu. » Vic réprima un frisson. Ils avaient les dents limées.

« Ce qu'ils parlaient, c'était presque du petit nègre.

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— Et des marques, et des accoutrements de tribus africaines. » Mais ils m'ont regardé et l'un d'eux m'a dit : *Hé ! espèce de lunatique*, songeait Ragle. « Ils sont au courant, reprit-il à haute voix. En ce qui me concerne. Mais ils s'en moquent. » Ce qui le mettait encore davantage mal à l'aise, pour ainsi dire. Des spectateurs. Les jeunes visages cyniques, moqueurs.

— Cela m'étonne qu'ils ne soient pas à l'armée, dit Vic.

— C'est sans doute pour bientôt. » Ragle avait trouvé les garçons un peu jeunes. Seize ou dix-sept ans.

Dans la rue obscure et déserte résonna un bruit de pas. Deux silhouettes approchèrent.

« Hé ! espèce de lunatique », lança l'un. Nonchalamment, les bras croisés, le visage impersonnel et sans teint, les deux jeunes émergèrent dans la nuée lumineuse qui baignait l'intersection.

« Vous stop-stop. »

XIII

L'adolescent de gauche plongea la main sous sa tunique et sortit une mallette de cuir dans laquelle il choisit avec grand soin un cigare dont il coupa l'extrémité avec une paire de délicats ciseaux d'or avant de le mettre en bouche. Avec une égale solennité, son camarade exhiba un gros briquet serti de pierres précieuses et lui alluma son cigare.

« Gens à cravate, fit le jeune au cigare, vous avez blé-mort-mort. Dame-serveuse elle fait fauterie-rie. »

Ragle comprit qu'il était question de leur argent, que la serveuse n'eût pas dû accepter. Ils lui avaient dit de le faire en sachant très bien, tout comme le chauffeur du semi-remorque le savait, que cette monnaie n'avait plus cours.

« Et alors ? » dit Vic qui lui aussi avait réussi à décrypter leur jargon haché.

Ce fut le jeune au briquet serti qui se chargea de poursuivre. « Grands chefs ils arrangent. Non ? Non ? Bon. » Il tendit la main. « Grands chefs ils arrangent, gens à cravate donnent bon blé-blé. »

« Donne-lui une partie des jetons », conseilla Vic à mi-voix.

Et dans la paume de l'adolescent, Ragle déposa quatre des six jetons dont il disposait.

Le jeune s'inclina alors de sorte que le nœud de sa chevelure effleura le trottoir, tandis que son compagnon impassible à côté de lui ignorait totalement la transaction.

« Gens à cravate vous avez woudgie ? » demanda l'adolescent au briquet d'une voix dépourvue de sentiment.

« Gens à cravate œil par terre », fit l'autre. Tous deux acquiescèrent. Leur visage était devenu grave à présent, comme si ce dont il allait être question maintenant revêtait une importance particulière. « Flop-flop », fit le jeune au briquet. « D'accord, gens à cravate ? Flop-flop. » Il claqua des mains, dos

à dos, à la manière d'une otarie, sous le regard fasciné de Ragle et de Vic.

« Bien sûr », dit Vic.

Les deux adolescents s'accordèrent un court entretien puis après avoir tiré quelques bouffées sur son cigare, fronçant les sourcils, le premier déclara : « Blé-blé mort pour plein de woudgie. Vous allez jac non ? »

— Non, coupa l'autre en frappant la poitrine de son camarade du plat de la main. Ami va pas jac blé-blé. Flop dans flop, dans flop-flop. Gens à cravate flop-flop toi-même. » Il se retourna brusquement et commença à s'éloigner en dressant le cou, en dodelinant de la tête.

« Attendez une minute, lança Ragle comme l'autre se préparait à suivre l'exemple. On peut en discuter. »

Les deux adolescents s'arrêtèrent, lui firent face et le contemplèrent, sidérés.

Le jeune au cigare tendit la main. « Blé-blé mort. »

Ragle sortit son portefeuille. « Un billet, dit-il en tendant une coupure d'un dollar que l'autre s'empressa de saisir. C'est beaucoup. »

Après s'être une nouvelle fois entretenu avec son compagnon, le jeune pointa deux doigts.

« C'est bon, céda Ragle. En as-tu encore ? » demanda-t-il à Vic.

Ce dernier fouilla sa poche. « J'espère que tu sais ce que tu fais. »

Mais ils n'avaient pas le choix, Ragle le savait bien : c'était ça ou rester au coin de la rue sans savoir où ils se trouvaient ni ce qu'ils devaient faire : « Prenons le risque, décida-t-il en acceptant les billets et en les présentant à l'adolescent. Bon, dit-il aux deux mystérieux comparses, on va s'offrir plein de woudgie. » Les autres opinèrent du chef, s'inclinèrent profondément et s'éloignèrent ; Vic et Ragle leur emboîtèrent le pas, non sans quelques hésitations.

Ils empruntèrent de sinueux chemins au parfum humide, franchirent des pelouses et prirent quelques petites rues. Enfin, ils enjambèrent une grille et gravirent des marches. Arrivés là,

l'un des deux jeunes frappa à une porte qui ne tarda pas à s'ouvrir.

« Gens à cravate vite rentre dans chambre », chuchota-t-il en se glissant à l'intérieur avec son compagnon.

Une lumière ocre se déversait difficilement dans la pièce. Dans cet appartement qui lui semblait plutôt nu et banal, Ragle entrevit l'évier, la table, la cuisinière et le réfrigérateur d'une cuisine. Deux autres portes étaient fermées ; plusieurs jeunes se tenaient par terre dans la pièce renfermant pour tout mobilier une lampe, une table, un poste de télévision et une pile de livres. Une partie des adolescents étaient vêtus de tuniques, portaient sandales, bracelets et nœuds dans les cheveux tandis que les autres arboraient vestons à coupe droite, chemises blanches, chaussettes grises et souliers de cuir. Tous les regards étaient rivés sur Ragle et Vic.

« Ici woudgie, fit le jeune au cigare. Vous sсите assis-sis. » Il indiqua le plancher.

« Comment ? » s'excusa Vic.

Ragle demanda s'ils pouvaient prendre le woudgie avec eux.

« Non, dit l'un de ceux qui étaient assis par terre. Respire sситеnchambre. »

Le jeune au cigare ouvrit une porte et disparut dans une pièce contiguë, puis revint avec une bouteille qu'il tendit à Ragle. Ce dernier accepta l'objet sous les yeux intéressés du groupe. Dès qu'il eut dévissé la capsule, il en reconnut le contenu.

« C'est du pur tétrachlorure de carbone, maugréa Vic après avoir mis son nez à l'épreuve.

— Oui, dit Ragle, songeant que les jeunes venaient d'en respirer. C'était ça, le woudgie.

— Respire », dit quelqu'un.

Ragle s'exécuta. L'occasion lui avait déjà été donnée, ici et là au cours de sa vie, de respirer une bouffée de tétrachlorure de carbone. Pour tout effet, il ne ressentit qu'un léger mal de tête ; il passa la bouteille à son beau-frère. « Tiens.

— Non, merci », déclina Vic.

Un jeune en complet lança d'une voix aiguë : « Gens à cravate dégouzarres ! » Réflexion qui déchaîna une série de rires caustiques dans la pièce.

« Celui-là, en bas, c'est une fille », signala Vic.

Et, en effet, c'étaient des filles qui étaient ainsi vêtues : complet, chemise, chaussettes, et souliers bas. Elles s'étaient rasé le crâne en n'épargnant que le haut, mais Ragle les reconnaissait aussi à leurs traits plus fins, plus délicats. Aucun maquillage. L'une d'elles n'eût-elle pris la parole, les deux hommes n'auraient rien remarqué.

« Jolie fifille woudgie », fit Ragle.

Silence soudain dans la pièce.

« Gars à cravate, jeta une autre fille, il voit drôle résultat bientôt. »

Les visages s'étaient assombris ; enfin, l'un des adolescents se leva et dans un coin de la pièce se procura un long sac de toile duquel il fit glisser un tuyau de plastique percé de trous. L'extrémité dans le nez, les doigts sur les trous, il se mit à jouer un air. Une flûte nasale.

« Jouer fluflute », dit une fille.

L'étonnant musicien baissa ensuite son instrument, s'essuya le nez à l'aide d'un petit mouchoir de couleur retiré de sa manche et lança en direction des deux hommes : « Quel effet ça fait d'être lunatique ? »

Fini le jargon maintenant qu'ils ont suffisamment joué, songea Ragle. Les autres, et particulièrement les filles, ne quittaient pas les deux hommes des yeux.

« Lunatique ? pépia l'une. C'est vrai ?

— Pour sûr, affirma l'autre. Gens à cravate lunatiques. » Tout en affectant un sourire, il paraissait lui aussi mal à l'aise. « À moins que je ne me trompe ? »

Ragle resta muet ; Vic ignora la conversation.

« Vous êtes seuls, demanda un autre. Ou bien est-ce qu'il y en a d'autres avec vous ?

— Juste nous », répondit alors Ragle.

Tous les regards étranges de l'assemblée vinrent se fixer sur lui.

« Oui, poursuivit-il. Je dois l'admettre. » Ces quelques mots semblèrent imposer le respect. « Nous sommes des lunatiques. »

Nul mouvement ; les jeunes, assis, conservaient leur rigide posture.

Puis un rire retentit. « Alors gens à cravate lunatiques. Et alors ? » Haussant les épaules, celui qui venait de parler alla quérir sa flûte à nez.

« Souffle fort flûte-flûte, pria une fille alors que trois instruments maintenant se mettaient à geindre.

— Nous perdons notre temps, se plaignit Vic.

— Oui, approuva Ragle. On ferait mieux de s'en aller. » Mais tandis qu'il ouvrait déjà la porte, l'un des adolescents ôta son instrument du nez. « Hé ! gens à cravate. »

Ils s'arrêtèrent.

« MP après vous. Vous aller dehors, MP attrape. » Il se remit à jouer tandis que les autres signifiaient leur approbation.

« Vous savez ce que MP font avec lunatiques ? dit une fille. MP donnent dose de c.c.

— Qu'est-ce que c'est ? » voulut savoir Ragle.

Rire général, mais point de réponse. Chants de flûte et fredonnements.

« Gens à cravate pâles », observa quelqu'un entre deux inspirations.

Des pas firent tout à coup trembler les marches à l'extérieur. Les flûtes se turent. Un coup à la porte.

Nous voilà pris, se dit Ragle. Personne ne fit le moindre mouvement quand s'ouvrit la porte.

« Bande de sales gosses », éructa une voix rocailleuse. Pantoufles fourrées aux pieds, couverte d'une robe de chambre en soie informe qui ne l'amincissait guère, une dame aux cheveux gris parcourut la pièce de ses yeux à demi clos. « Je vous ai déjà dit de ne pas jouer de la flûte après dix heures, alors silence ! » Puis elle aperçut Ragle et Vic. « Oh ! s'écria-t-elle d'une voix rongée par l'inquiétude, qui êtes-vous ? »

Dès qu'ils le lui auront dit, pensa Ragle, elle va s'affoler et s'enfuir. Et les tanks, ou quels que soient les véhicules des MP,

rappliqueront aussitôt. À l'heure qu'il est, Ted le chauffeur, la serveuse, tout le monde a eu largement le temps d'agir.

Mais nous voici dehors, en 1998 et non en 1959. Une guerre en cours, des gosses qui s'habillent comme des indigènes africains, des filles qui portent des vêtements d'homme et se rasent la tête. L'argent que nous connaissions a disparu de la circulation, tout comme les camions diesels. Mais, songeait Ragle, accablé d'un soudain pessimisme, nous ne savons toujours pas pourquoi ils ont mis en place la vieille ville, pourquoi ils ont installé ces vieilles voitures et ces vieilles rues, pourquoi ils nous ont ainsi leurrés durant des années...

« Qui sont ces deux messieurs ? » demanda la dame. Sourire espiègle aux lèvres, une fille répondit vite : « Ils cherchent des chambres.

— Quoi ? fit la dame incrédule.

— Eh bien, oui, dit quelqu'un. Ils sont arrivés ici, ils cherchaient une chambre à louer. Ils ont failli se casser la figure ; tu n'avais pas allumé la lampe d'entrée ?

— Non, avoua la dame en passant un mouchoir sur son front mollement ridé. J'étais allée me coucher. » S'adressant ensuite à Ragle et Vic : « Je suis Mrs. McFee, la propriétaire de cette maison. Quel genre de chambre désiriez-vous ?

— N'importe, répondit Vic avant que son beau-frère eût trouvé le temps de calculer que répondre. Qu'avez-vous à nous proposer ? » Il lança à Ragle un regard où se lisait son soulagement.

« Bien. Si vous voulez me suivre, je vais vous montrer », dit-elle en repartant. Agrippant la rampe de l'escalier, elle se retourna, respirant difficilement. « Venez. » L'effort gonflait son visage. « J'ai des logements très agréables ; désiriez-vous quelque chose pour vous deux ? » Les observant d'un œil circonspect, elle ajouta : « Passons dans mon bureau afin de discuter de votre profession et de... », elle se remit à descendre marche par marche, « ... de choses diverses. »

Arrivée en bas, elle réussit à trouver l'interrupteur en haletant et en bougonnant abondamment ; l'éclat d'une ampoule nue dévoila une allée longeant la maison jusqu'à l'entrée principale, où trônait un antique rocking-chair en rotin.

Antique même aux yeux des deux hommes. Ragle se dit : certaines choses ne changent jamais.

« Nous y sommes, annonça Mrs. McFee. Si vous voulez bien entrer. » Ragle et Vic la suivirent dans une sombre pièce qui sentait l'étoffe, croulant sous un *bric-à-brac*¹¹ de lampes, de chaises, de cadres et de tapis. Un nombre incalculable de cartes de vœux s'amoncelaient sur le chambranle de la cheminée. Et au-dessus, une banderole tissée en plusieurs couleurs proclamait :

UN MONDE UNIQUE ET HEUREUX
APPORTE LA PAIX ET L'ALLÉGRESSE
À TOUTE L'HUMANITÉ

« Ce que j'aimerais savoir, commença Mrs. McFee en prenant place dans un confortable fauteuil, c'est si vous avez un emploi régulier, salarié. » Se penchant en avant, elle saisit sur son bureau un registre de belle taille et le posa sur ses genoux.

« Oui, répondit Ragle, nous avons un emploi salarié.

— Quel genre ?

— Dans l'alimentation, répondit Vic. Je suis chargé du rayon primeurs dans un supermarché.

— Et plus précisément ? » soupira la dame. Elle tourna la tête : un oiseau noir et jaune s'égosillait en cris rauques dans sa cage. « Du calme, Dwight.

— Fruits et légumes, dit Vic. Nous vendons au détail.

— Quelles sortes de légumes ?

— De tout. » Sa patience s'émoissait.

« D'où les obtenez-vous ?

— Ils arrivent par camion.

— Oh ! grogna-t-elle. Et je suppose, dit-elle en s'adressant à Ragle, que vous, vous êtes l'inspecteur. »

Ragle préféra rester muet.

« Je ne fais pas confiance aux gens qui vendent les légumes, comme vous, déclara Mrs. McFee. Il y avait quelqu'un de chez vous la semaine dernière dans le coin ; je ne crois pas que c'était

¹¹ En français dans le texte.

vous, mais ce n'est pas impossible. Ils avaient l'air bons, ses légumes, mais mon Dieu, je serais morte si j'en avais mangé un seul. Je peux le dire, il y avait de la r.a. dedans, ça crevait les yeux. Évidemment, il m'a assuré qu'ils n'avaient pas poussé haut-haut, qu'ils venaient des caves, de tout en bas. Tenez, il m'a même montré l'étiquette qui garantissait que les légumes avaient poussé à un mile de profondeur. Mais quand il y a de la r.a., je le sens. »

Radioactivité. Ragle comprit. Des bombardements atomiques avaient contaminé les récoltes ; tout ce qui poussait à la surface était exposé aux retombées. Tout à coup conscient de la situation, il se représenta des véhicules que l'on chargeait de fruits et légumes récoltés sous terre. *Les caves.* Le danger de laisser tomates et melons contaminés se répandre...

« Pas de r.a. chez nous, assura Vic en soufflant à son beau-frère : Radioactivité.

— Oui », appuya ce dernier.

Vic reprit : « Nous... nous venons de loin ; nous venons juste d'arriver ce soir.

— Je vois, fit Mrs. McFee.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Nous avons tous les deux été malades.

— Que voulez-vous dire ? » fit la dame en cessant de feuilleter son registre. Elle avait posé sur son nez une paire de lunettes à monture en corne derrière lesquelles ses yeux grossis s'ornaient d'une lueur alerte et perspicace.

« Que s'est-il passé ? répéta Ragle avec insistance. La guerre. Pouvez-vous nous raconter ? »

Mrs. McFee mouilla son doigt et se remit à tourner les pages. « Curieux que vous ne soyez pas au courant pour la guerre, observa-t-elle.

— Racontez-nous, la pressa Vic. Je vous en prie !

— Vous vous êtes engagés ?

— Non, répondit Ragle.

— Je suis patriote, mais je refuse d'avoir des soldats dans ma maison ; cela attire trop d'ennuis. »

Nous ne pourrons jamais lui faire cracher le récit, songea amèrement Ragle. C'est sans espoir, nous ferions mieux de tout laisser tomber.

Sur une table se dressaient plusieurs portraits en couleur d'un jeune homme en uniforme. Ragle se pencha pour les examiner.

« Qui est-ce ?

— Mon fils, répondit Mrs. McFee. Il est stationné à la Base de Missiles d'Anvers. Je ne l'ai pas revu depuis trois ans, depuis le début de la guerre. »

C'est donc très récent, pensa Ragle. Peut-être est-ce à la même époque qu'ils ont construit la...

À peu près à l'époque où a commencé le concours *Où sera Le Petit Homme Vert La Prochaine Fois ?*

« Y a-t-il eu des dégâts, là-bas ? demanda-t-il.

— Je ne vous comprends pas, dit la dame.

— C'est sans importance. » En arpentant la pièce, il vit par une embrasure en voûte une salle à manger meublée d'étagères murales et de placards vitrés chargés de tasses et d'assiettes. Il aperçut également un piano. Il se dirigea vers l'instrument et prit quelques-unes des partitions placées là, pour la plupart des airs populaires et sentimentaux où abondaient soldats et filles. L'un avait pour titre :

MARCHE DES LUNAIRES EN FUITTE

Ragle alla donner le feuillet à Vic. « Regarde et lis voir les paroles. »

Âne bête, Monsieur Lune
Jamais tu n'diviseras Le Monde
Trop simplet, Monsieur Lune
Oh quelle faute immonde
Le ciel tu le trouves si doux
Et l'avenir est si rose à ton goût
Mais l'Oncle t'punira, attends !
Alors mains en l'air, mains en l'air
Pendant qu'il est encore temps !!!

« Vous jouez, monsieur ? s'enquit la dame.

— Les ennemis, lui dit Ragle, ce sont les lunatiques, n'est-ce pas ? »

Le ciel. La Lune.

Ce n'était pas Vic et lui que pourchassait l'armée, c'était l'ennemi. Une guerre mettait aux prises la Terre et la Lune, et si les gosses pouvaient les prendre pour des lunatiques, ces derniers devaient être des êtres humains et non des créatures. Des colons, peut-être.

Une guerre civile, donc.

Maintenant, songea Ragle je sais ce que je fais. Je sais ce que représente le concours et ce que je suis. Je suis le sauveur de cette planète. En résolvant une énigme, je trouve les coordonnées temps-lieu du point d'impact du prochain missile. Je donne réponse sur réponse, et ces hommes, quel que soit le nom qu'ils se donnent, dépêchent une unité antimissile à la case que j'indique, c'est-à-dire à tel endroit à telle heure, ce qui permet à tout le monde de rester en vie. Les jeunes avec leurs flûtes à nez, la serveuse, Ted le chauffeur, Bill Black, les Kesselman, les Keitelbein...

Voilà où voulaient en venir Mrs. Keitelbein et son fils avec leur Protection civile ; ce n'était rien d'autre qu'un historique de la guerre jusqu'à nos jours. Avec des maquettes de 1998 pour réveiller ma mémoire.

Mais pourquoi ai-je tout oublié ?

Il s'adressa à Mrs. McFee : « Est-ce que le nom de Ragle Gumm vous dit quelque chose ? »

Elle éclata de rire. « Absolument rien. En ce qui me concerne, Ragle Gumm peut aller se rhabiller. Il n'y a pas au monde une personne capable de faire ça toute seule ; ils sont toute une équipe et ils s'appellent toujours « Ragle Gumm ». Je le sais depuis le début. »

Vic respirait à présent profondément mais avec difficulté. « Je pense, dit-il, que vous faites erreur, Mrs. McFee. Je pense que cette personne existe réellement et qu'elle effectue réellement tout ce travail. »

Elle lui rétorqua en souriant sournoisement : « Et qu'elle tombe toujours juste, jour sur jour ?

— Oui », acquiesça Ragle. Vic hocha lui aussi la tête.

« Allons donc.

— Un don, expliqua Ragle. Le don de distinguer un schéma.

— Écoutez, fit Mrs. McFee. Je suis bien plus âgée que vous, mes petits. Je me souviens très bien du temps où Ragle Gumm n'était qu'un styliste et qu'il faisait ces affreux chapeaux Miss Adonis.

— Des chapeaux ?

— D'ailleurs, j'en ai encore un. » Elle se leva en grommelant et trottina vers une armoire. « Tenez, fit-elle en exhibant un derby. Ce n'est qu'un chapeau d'homme, mais il leur en a fait porter juste pour épuiser ses stocks de vieux chapeaux quand les hommes ont cessé d'en acheter.

— Et il a gagné de l'argent avec ses chapeaux ? s'enquit Vic.

— Un styliste comme lui, ça gagne des millions de dollars, dit Mrs. McFee. C'est pareil pour tous, mais lui, il avait de la chance, c'est tout. De la chance, c'est cela, rien que de la chance. Et après, quand il s'est lancé dans l'aluminium synthétique... » Elle réfléchit... « l'aluminide, il a eu aussi de la chance. Il fait partie de ces gars qui ont de la chance et qui montent en flèche mais pour qui ça se termine toujours de la même façon : un beau jour, ils finissent par ne plus en avoir, de la chance. Et lui, il n'y a pas coupé. » L'air rusée, elle déclara : « Il a perdu la sienne, mais on ne nous l'a jamais dit, c'est pourquoi personne ne voit plus jamais Ragle Gumm. Il a fini par perdre sa chance, et il s'est suicidé. Ce n'est pas une rumeur, c'est vrai. Je connais quelqu'un dont la femme a travaillé pour les MP un été, et elle lui a dit que c'était véridique : Ragle Gumm s'est tué il y a deux ans. Et maintenant, ce sont des gens qui se relaient pour prédire l'arrivée des missiles.

— Je vois », dit Ragle.

Triomphante, Mrs. McFee reprit : « Quand ils l'ont engagé, quand il a accepté de venir à Denver pour se charger de détecter les missiles, ils ont bien vu ce qu'il était en réalité, ils se sont rendu compte que ce n'était que du bluff. Et plutôt que d'affronter la honte publique et la disgrâce, il s'est... »

Vic l'interrompit : « Il faut que nous partions.

— Oui, appuya Ragle. Bonne nuit. » Ils gagnèrent la porte.

« Et vos chambres ? gémit la dame en les suivant. Je ne vous les ai pas encore montrées, vous n'en avez pas vu une seule.

— Bonne nuit », réitéra Ragle. Ils sortirent, descendirent les marches et se retrouvèrent sur le trottoir.

« Vous reviendrez ? lança Mrs. McFee depuis l'entrée de sa maison.

— Plus tard », dit Vic.

Ils s'éloignèrent.

« J'avais oublié, murmura Ragle. Tout cela, je l'avais oublié. » *Mais je n'ai pas cessé de faire mes prédictions, j'ai tout de même continué. Peu importe, donc, dans un sens, puisque j'accomplis toujours mon travail.*

« Et moi qui croyais, dit Vic, que les paroles de chansonnettes ne pouvaient rien apprendre, je me suis trompé ! »

Et si demain, poursuivait Ragle dans son monologue intérieur, je ne suis pas dans ma chambre pour m'occuper de mon concours comme tous les jours, nos vies vont peut-être être soufflées comme un rien. Je comprends maintenant pourquoi Ted le chauffeur s'est mis à genoux et pourquoi j'étais *l'Homme de l'Année* sur la couverture du *Time*.

« Je me souviens, fit-il en s'arrêtant. Cette fameuse nuit. Les Kesselman. La photo de mon usine d'aluminium.

— Aluminide, rectifia Vic. Enfin, c'est ce qu'elle a dit. »

Est-ce que je me souviens de tout ? se demandait Ragle. Que manque-t-il encore ?

« On peut retourner, dit Vic. Il faut retourner, ou tout au moins toi, tu dois le faire. Selon moi, il leur fallait beaucoup de gens autour pour que tout ait l'air naturel. Margo, moi-même, Bill Black. Les réflexes conditionnés, quand j'ai voulu trouver le cordon de lampe dans la salle de bain. Il doit y avoir des cordons de lampe ici, à moins qu'il y en ait chez moi. Et quand les employés de caisse, au supermarché, se sont précipités en groupe. Ils ont dû travailler ensemble ici dans un grand magasin, peut-être également dans un magasin d'alimentation. Avec quarante ans d'écart, peut-être, pour toute différence. »

Quelques lumières brillaient un peu plus loin devant eux.

« Essayons ici », décida Ragle en hâtant aussitôt le pas ; il avait toujours en sa possession la carte que lui avait donnée Ted. Le numéro qu'elle portait le mettrait certainement en rapport avec l'armée, avec les responsables de l'installation de la ville. Et déjà revenait la question : pourquoi ?

« Pourquoi est-ce nécessaire ? demanda-t-il. Pourquoi ne puis-je faire mon travail ici ? Pourquoi faut-il que je vive là-bas en m'imaginant œuvrer sur un concours de journal de 1959 ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, répliqua Vic. Que veux-tu que je te réponde ? »

Les lueurs se muèrent en mots. Dans les ténèbres flamboyait une enseigne au néon de différentes couleurs.

DRUGSTORE DE L'OUEST

« Un drugstore, commenta Vic. On peut téléphoner d'ici. »

Ils entrèrent. Le local resserré mais généreusement éclairé, garni de hauts rayons et de plusieurs comptoirs, était désert ; Ragle s'arrêta à la caisse, en quête des téléphones publics qui devaient normalement s'y trouver. Les ont-ils encore ? se demanda-t-il.

« Puis-je vous aider ? lança une voix de femme.

— Oui, nous voudrions donner un coup de téléphone ; c'est urgent.

— Vous devriez nous montrer comment se servir de l'appareil, ajouta Vic. À moins que vous n'obteniez le numéro pour nous.

— Mais certainement », leur répondit la dame en blouse blanche en apparaissant derrière le comptoir qui la masquait jusqu'alors. Elle souriait. « Bonsoir, monsieur Gumm. »

Il la reconnut sans difficulté.

C'était Mrs. Keitelbein.

Mrs. Keitelbein alla fermer la porte à clef, baissa les stores avant de se tourner vers Ragle. « Quel est ce numéro de téléphone ? »

Il lui tendit la carte.

« Oh ! je vois, c'est le standard des Forces Armées, à Denver. Et il faut ensuite faire le 62 ; ce doit être la défense antimissile. Si on peut les joindre à cette heure-ci, ils doivent pratiquement passer tout leur temps sur place. Ce sont donc sûrement des gradés importants. » Elle lui rendit la carte. « Et comment va votre mémoire ?

— Je me souviens de beaucoup de choses, répondit Ragle.

— Quand je vous ai montré la maquette de votre usine, est-ce que cela vous a aidé ?

— Oui. » Bien sûr, puisque ensuite, il avait pris le bus pour se rendre au supermarché.

« Je m'en félicite.

— Vous êtes toujours en train d'essayer de me rendre la mémoire, petit à petit ; vous devez par conséquent agir pour le compte de l'armée.

— Oui, dans un certain sens.

— Mais d'abord, pour quelle raison ai-je perdu la mémoire ?

— Vous avez oublié parce qu'on vous a fait oublier, tout comme on vous a fait oublier ce qui vous est arrivé la nuit où vous avez réussi à aller jusqu'au haut de la colline, chez les Kesselman.

— Mais c'étaient des camions de la ville ; et ce sont des employés de la ville qui m'ont attrapé. Ils m'ont remis en place. Et le lendemain, ils se sont mis à faire des travaux dans la rue pour me surveiller. C'étaient donc ces hommes qui s'occupaient de la ville et qui l'avaient installée. Est-ce que ce sont eux qui ont commencé par me faire perdre la mémoire ?

— Oui.

— Mais vous, vous voulez que je la retrouve.

— C'est parce que je suis une lunatique, révéla-t-elle. Rien à voir avec vous, mais une lunatique comme les MP les traquent. Vous vous étiez décidé à venir nous rejoindre, monsieur Gumm ; pour être précis, vous aviez déjà fait vos valises. Mais il s'est passé quelque chose et vous n'êtes jamais venu. Et eux ne vous ont pas supprimé parce qu'ils avaient besoin de vous. Alors ils vous ont fait travailler sur un concours de journal, ce qui leur permettait de profiter de votre don... tout en effaçant vos

scrupules. » Elle affichait toujours son sourire joyeux et quasi professionnel ; avec sa blouse blanche, elle eût pu passer pour une infirmière ou une spécialiste dentaire défendant avec efficacité et conviction un nouveau produit d'hygiène orale.

« Pourquoi avais-je décidé d'aller vous trouver ?

— Ne vous souvenez-vous pas ?

— Non.

— Alors je vais vous donner de quoi lire. Disons qu'il s'agit d'une sorte de cours de réorientation. » De dessous le comptoir elle sortit une enveloppe en papier bulle et l'ouvrit. « Tout d'abord, le *Time* du 14 janvier 1996 avec votre portrait en couverture et votre biographie à l'intérieur. Elle est complète dans la limite des informations publiques vous concernant.

— Qu'ont raconté les journalistes ?

— Que la santé de vos poumons vous obligeait à vivre en reclus en Amérique du Sud, au Pérou, dans un petit village de l'arrière-pays nommé Ayacucho ; tout se trouve dans la biographie. » Elle lui tendit un livret. « Et voici un manuel scolaire d'histoire contemporaine ; c'est l'ouvrage officiel des établissements Un Monde Unique Et Heureux. »

Ragle demanda à Mrs. Keitelbein de lui expliquer ce slogan.

« Ce n'est pas un slogan, c'est le nom officiel du parti qui croit qu'il n'y a pas d'avenir dans les voyages interplanétaires. Pour eux, Un Monde Unique Et Heureux est satisfaisant et vaut bien largement toute une myriade de déserts arides que le Seigneur n'a jamais souhaité voir occupés par l'homme. Vous savez bien sûr ce que signifie « lunatiques ».

— Oui, les colons de la Lune.

— Pas exactement. Mais c'est dans le manuel, où vous trouverez également un résumé des origines de la guerre. Et il y a encore une chose. » Elle sortit de l'enveloppe un tract intitulé :

LA LUTTE CONTRE LA TYRANNIE

Ragle le saisit. « Qu'est-ce que c'est ? » Le tract produisit sur lui une étrange impression ; il lui était familier. Ragle eut le sentiment d'avoir longtemps côtoyé ce feuillet de papier.

« C'est un tract qui a circulé parmi les milliers d'employés de Ragle Gumm, Inc. Dans vos diverses usines. Vous comprenez, vous ne vous étiez pas séparé de vos groupes industriels. Vous vous étiez proposé de servir le gouvernement pour une somme symbolique ; il s'agissait d'un geste patriotique, vous offriez votre talent pour sauver la population des bombardements des lunatiques. Mais après avoir travaillé pour le gouvernement, le gouvernement Un Monde Unique Et Heureux, pendant quelques mois, votre cœur a sensiblement évolué. Vous voyez toujours les systèmes, les schémas globaux, avant tout le monde.

— Puis-je ramener ces documents à la ville ? » demanda-t-il. Mû par un élan presque physique, il voulait être prêt pour l'énigme du lendemain.

« Non. Ils savent que vous êtes sorti et si vous revenez, ils voudront réeffacer votre mémoire. Je préfère par conséquent que vous restiez ici et que vous les lisiez ; il est près de onze heures du soir, ce qui vous laisse du temps. Je sais bien que vous ne pouvez pas vous empêcher de penser à revenir.

— Sommes-nous en sécurité ? voulut savoir Vic.

— Oui.

— Aucun soldat ne va venir fourrer son nez ici ?

— Allez donc jeter un coup d'œil à la vitrine », conseilla Mrs. Keitelbein.

Ils obtempérèrent.

La rue avait disparu. Devant eux, de noires terres désolées.

« Nous sommes en pleine campagne, expliqua la dame. Nous sommes en mouvement depuis que vous avez mis les pieds ici. Cela fait à présent un mois que nous avons la possibilité de pénétrer dans la Vieille Ville, comme l'appellent ceux qui l'ont construite. »

Elle demanda, après une pause. « N'avez-vous jamais songé à vous demander où vous habitiez ? Le nom de votre ville ? Celui du comté ? de l'État ?

— Non, dut avouer Ragle, à sa grande honte.

— Et savez-vous maintenant où elle est située ?

— Non.

— Dans le Wyoming. Nous sommes dans l'ouest du Wyoming, non loin de l'Idaho. Votre ville a été construite sur le modèle de plusieurs agglomérations soufflées aux premiers jours de la guerre. En se basant sur des textes et des archives diverses, les Bâisseurs ont bien réussi à recréer l'environnement. Les ruines que Margo voudrait que la municipalité nettoie pour la sécurité des enfants, les ruines où nous avons dissimulé l'annuaire, les étiquettes et les magazines, sont les décombres d'un vieil arsenal de comté qui faisait partie de Kemmerer, la ville originale. »

S'asseyant, Ragle se mit à lire sa biographie dans le *Time*.

XIV

Dans ses mains, le magazine étalait l'univers de la réalité. Noms, visages et faits dérivèrent jusqu'à lui et reprenaient le cours de leur existence. Et personne en tenue de travail pour venir se glisser vers lui hors de la nuit, personne pour venir l'interrompre. Il eut cette fois le loisir de rester assis seul, de conserver le magazine pour s'y plonger.

Tout sera mieux avec Moraga, se rappela-t-il. La campagne, les élections présidentielles de 1987. Et il se souvint également de *La victoire pour Wolfe*. Devant lui, le mince et hautain professeur de droit d'Harvard et son vice-président. Quel contraste ! Une disparité responsable d'une guerre civile. Et tous deux se présentaient sous la même étiquette. Essayer de s'emparer de chaque vote, de tout rafler... mais est-ce possible ? Un professeur de droit d'Harvard contre un ancien contremaître des chemins de fer.

Le droit romain et anglais face à quelqu'un qui, jadis, inscrivait le poids de sacs de sel.

« Te souviens-tu de John Moraga ? » demanda-t-il à Vic.

La confusion marqua le visage de son beau-frère.

« Naturellement, grommela-t-il.

— Curieux qu'un homme aussi éduqué ait pu décevoir à ce point, observa Ragle. Un véritable jouet des intérêts économiques. Il était sûrement trop naïf, trop cloîtré. Trop de théorie et trop peu de pratique, ajouta-t-il en lui-même.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, rétorqua Vic d'une voix subitement affermie par la conviction. Un homme qui faisait tout pour voir ses principes mis en application contre vents et marées. »

Ébahi, Ragle dévisagea son beau-frère auquel la certitude prêtait des traits crispés. Il se mit à évoquer les discussions partisans, les interminables débats nocturnes dans les bars :

pour rien au monde je ne voudrais me servir d'un saladier fait avec du minerai lunaire. N'achetez pas de produits lunaires. Le boycottage. Et tout au nom de principes.

« Achetez du minerai ant », songeait Ragle. Minerai lunaire ou minerai antarctique, où est la différence ? Le minerai, c'est du minerai. La grande question de la politique étrangère. « La Lune ne nous sera jamais d'aucun soutien sur le plan économique, oublions-la. » Mais si ce n'était pas le cas ?

En 1993 le président Moraga ratifiait la loi devant mettre un terme au développement économique américain sur la Lune. Hip, hip, hip, hurra !

Défilés et serpentins dans la 5^e Avenue.

Ensuite, l'insurrection. Les loups¹² se dit Ragle.

« *La victoire pour Wolfe*, fit-il à haute voix.

— Selon moi, une bande de traîtres », répliqua farouchement Vic.

À l'écart, Mrs. Keitelbein écoutait, observait.

« La loi stipule clairement qu'en cas de défaillance présidentielle, le vice-président est appelé à suppléer entièrement le président, dit Ragle. Alors comment peux-tu parler d'une bande de traîtres ?

— Suppléer le président, ce n'est pas être le président. Il devait simplement veiller à ce qu'il soit donné suite aux directives du président, et non altérer et saper sa politique étrangère. Il a ressuscité un budget pour les projets lunaires afin de faire plaisir à une bande de libéraux californiens qui ne pensent qu'à rêver mais n'ont aucun sens pratique – indigné. Vic s'essoufflait. Une mentalité de gosses qui veulent aller vite et loin avec des engins gonflés, qui veulent voir au-delà de l'horizon et des montagnes. »

Ragle lui rétorqua : « Ce ne sont pas tes idées. Tu as été pêcher ça dans un article de journal.

— Explication freudienne, quelque chose à voir avec de vagues pulsions sexuelles. Sinon, pourquoi aller sur la Lune ? Tout ce bavardage sur le « but ultime de la vie », ces imbécillités

¹² En anglais, *wolves* – d'où le jeu de mots. (N.d.T.)

qui sonnent creux.» Vic pointa brusquement l'index en direction de Ragle. « Et ce n'est pas légal.

— Si ce n'est pas légal, lança alors Ragle, peu importe qu'il s'agisse ou non de pulsions sexuelles. Ta logique s'embrouille, songea-t-il. Tu t'engages sur deux voies à la fois : c'est infantile et c'est contraire à la loi. Dis tout ce que tu veux, tout ce qui te passe par la tête. Pourquoi t'opposes-tu tant à l'exploration lunaire ? L'odeur de ce qui est étranger ? La contamination ? L'étrange qui suinte par les fissures des murs... »

La radio hurlait : « ...souffrant d'un rein, dans un état critique, le président John Moraga, actuellement dans sa villa de Caroline du Sud, a déclaré que seule une étude consciencieuse et approfondie des intérêts primordiaux du pays lui permettra de... »

Consciencieuse, releva Ragle. Avec son rein, ce serait plutôt douloureuse qu'il devrait dire, le pauvre.

« C'était un président formidable, dit Vic.

— C'était un idiot », dit Ragle.

Réplique que Mrs. Keitelbein se fit une joie d'approuver.

Le groupement des colons lunaires avait déclaré qu'il ne reverserait pas les fonds reçus que les agences fédérales s'étaient mis à leur réclamer. En conséquence, le F.B.I. avait procédé à l'arrestation des responsables pour violation des statuts relatifs à l'usage prohibé de fonds fédéraux et, quand il était question de matériel plus que d'argent, pour possession illégale de biens fédéraux, etc.

Un prétexte, songeait Ragle.

Dans la pénombre du soir, la lumière de l'autoradio éclairait le tableau de bord, son genou ainsi que celui de la fille à côté de lui ; en arrière, enlacés, baignés de chaleur et transpirant, ils plongeaient de temps à autre la main dans le sachet de chips posé sur les plis de sa jupe. Il se penchait pour boire un peu de bière.

« Pourquoi les gens voudraient-ils aller vivre sur la Lune ? demandait la fille.

— *Les mécontents chroniques, quoi, bâillait-il. Les gens normaux n'ont pas besoin de le faire. Les gens normaux sont satisfaits de la vie telle qu'elle est.* » Fermant les yeux, il écoutait la musique de danse que diffusait la radio.

« *C'est joli, sur la Lune ? demandait la jeune fille.*

— *Oh ! Dieu, c'est épouvantable, répondait-il. Rien que de la caillasse et de la poussière.*

— *Quand on sera mariés, disait la fille, j'aimerais bien habiter dans les environs de Mexico. La vie est chère là-bas, mais c'est très cosmopolite.* »

L'article du magazine que Ragle tenait en main lui rappelait qu'il avait quarante-six ans maintenant. Tant d'années s'étaient écoulées depuis la nuit où il avait partagé sa voiture avec cette fille en écoutant de la musique de danse à la radio. Un beau brin de fille, d'ailleurs, il s'en souvenait. Pourquoi ne figurait-il aucune photo d'elle dans l'article ? Peut-être parce que l'auteur ne savait pas qu'elle existait. Parce que, se dit Ragle, cette partie de ma vie ne compte pas puisqu'elle n'a pas affecté l'humanité...

En février 1994 s'était déclenché un combat à la Base Un, capitale officielle des colonies lunaires. Des soldats de la base de missiles toute proche avaient été assaillis par les colons, et une véritable bataille rangée s'était déroulée durant cinq heures. Cette nuit-là, des transports de troupes spéciaux décollaient à destination de la Lune.

Hip, hip, hip, hurra !

Et en moins d'un mois, c'était la guerre, la vraie.

« Je vois, dit Ragle Gumm en refermant le magazine.

— Une guerre civile, déclara Mrs. Keitelbein, c'est ce qu'il y a de plus terrible. Famille contre famille, père contre fils.

— Les expansionnistes — il se reprit avec difficulté —, les lunatiques qui vivaient sur Terre n'ont pas été loin.

— Ils se sont battus un certain temps en Californie, à New York et dans quelques grandes villes de l'intérieur, mais au bout de la première année, les partisans d'Un Monde Unique Et Heureux avaient la complète maîtrise du terrain. » Mrs. Keitelbein arborait encore son sourire figé qui paraissait calculé ; les bras croisés, elle s'était adossée au comptoir. « De

temps à autre, la nuit, des partisans lunatiques coupent des lignes ou font sauter des ponts, mais la plupart de ceux qui ont survécu sont en train de recevoir une dose de c.c. Des camps de concentration, au Nevada et dans l'Arizona.

— Mais vous, vous avez la Lune, dit Ragle.

— Oh ! oui, et aujourd'hui nous suffisons aisément à nos propres besoins ; nous disposons de ressources, d'équipement et d'hommes entraînés.

— On ne vous a pas bombardés ?

— Eh bien, voyez-vous, la Lune a la chance de toujours cacher une face à la Terre. »

Évidemment, songea Ragle, c'est la base militaire idéale. La Terre ne possède pas cet avantage, et chacune de ses régions apparaît tôt ou tard dans le champ de vision des guetteurs lunaires.

Mrs. Keitelbein poursuivit : « Nos cultures sont toutes hydro, c'est-à-dire hydroponiques ; les caissons souterrains les mettent à l'abri des retombées. Et nous n'avons pas d'atmosphère pour transporter la poussière radioactive, ce qui fait qu'elle disparaît presque complètement en dérivant dans l'espace grâce à la faible gravité. Nos installations sont également souterraines, maisons comme écoles. Et – elle sourit – nous respirons de l'air de conserve, de sorte qu'aucun élément bactériologique ne peut nous affecter. Nous sommes entièrement isolés, même si nous sommes beaucoup moins nombreux. Plus que quelques milliers, en fait.

— Et vous avez bombardé la Terre, dit-il.

— Nous avons un plan d'attaque. Nous lançons vers la Terre des vaisseaux de transport munis d'ogives nucléaires, un ou deux par semaine. À cela s'ajoutent des coups de moindre envergure, à l'aide de fusées de reconnaissance dont nous disposons en abondance, de fusées de télécommunication et de ravitaillement ; de quoi pulvériser quelques fermes ou une usine. Ce qui les tracasse, c'est qu'ils ne peuvent jamais savoir s'il s'agit d'un grand vaisseau de transport avec une bombe H de bonne taille ou seulement d'un petit engin. Nous leur rendrons la vie impossible. »

Ragle dit : « Et c'est là qu'intervenaient mes prédictions.

— Oui.

— J'ai obtenu de bons résultats ?

— Pas aussi bons qu'on vous l'a dit, ou plutôt que Lowery vous l'a fait croire.

— Je vois.

— Mais pas mauvais non plus. Nous avons réussi à augmenter le facteur du hasard, ce qui ne vous empêche pas d'arriver à avoir quelques-uns de nos missiles, surtout les plus puissants. À mon avis, nous nous en soucions davantage parce que nous n'en avons qu'un nombre limité, ce qui fait que nous avons tendance à les envoyer de manière très calculée. Et vous et votre don, vous devinez le système. C'est comme pour les chapeaux de femmes : vous sentez ce qu'elles porteront l'année prochaine grâce à un talent occulte.

— Oui, ou artistique, fit-il.

— Mais pourquoi es-tu allé les rejoindre ? demanda Vic. Ils nous ont bombardés, ils ont tué des femmes et des enfants...

— À présent, il sait pourquoi, coupa Mrs. Keitelbein. Je l'ai vu sur son visage pendant qu'il lisait. Il se souvient.

— Oui, je me souviens, agréa Ragle.

— Pourquoi es-tu allé les rejoindre ? réitéra Vic.

— Parce que ce sont eux qui ont raison, parce que les isolationnistes ont tort.

— Voilà pourquoi », appuya Mrs. Keitelbein.

Quand Margo ouvrit la porte d'entrée, voyant que le visiteur qui se tenait dans l'obscurité n'était autre que Bill Black, elle dit :

« Ils ne sont pas là, ils font un inventaire en catastrophe, au magasin. Il doit y avoir une inspection surprise, ou quelque chose de ce genre.

— Puis-je tout de même entrer ? »

Elle invita Black à l'intérieur ; il referma la porte derrière lui. « Je sais qu'ils ne sont pas là. » Il semblait apathique, découragé. « Mais ils ne sont pas non plus au magasin.

— Ils y étaient la dernière fois que je les ai vus, mentit-elle sans plaisir. Et c'est ce qu'ils m'ont dit. » Ce qu'ils m'ont dit de raconter, corrigea-t-elle intérieurement.

Black déclara : « Ils sont partis. Nous avons retrouvé le chauffeur du camion ; ils l'ont laissé au bord de la route à une centaine de miles d'ici.

— Comment le savez-vous ? » Elle sentit un flot de colère presque hystérique monter en elle. Sans comprendre, elle n'en avait pas moins à présent une profonde intuition. « Vous et vos lasagnes, hoqueta-t-elle. Venir tourner ici autour de lui pour l'espionner ! Envoyer votre femme tortiller de l'arrière-train près de lui !

— Ce n'est pas ma femme, rectifia-t-il. On me l'a assignée parce que je devais prendre place dans un cadre résidentiel. »

Un vertige soudain s'abattit sur elle. « Est-ce... est-ce qu'elle est au courant ?

— Non.

— Incroyable, fit Margo. Et puis quoi ? Vous, vous pouvez rester planté là à faire l'amusé parce que vous êtes au courant ?

— Je ne souris pas, répliqua Black. Je suis juste en train de penser qu'au moment où j'ai pu le rattraper, je me suis dit : « Ça doit être les Kesselman. Ce sont les mêmes personnes ; simple mélange de noms. J'aimerais bien savoir qui a trafiqué ça. Moi, les noms, ça n'a jamais été mon fort. Ils s'en sont peut-être aperçus. Mais avec seize cents noms à suivre et à contrôler... »

— Seize cents ? répéta-t-elle. Que voulez-vous dire ? » Et son intuition prit de l'ampleur. Elle se mit à sentir que le monde qui l'entourait était un monde fini. Des rues, des maisons, des magasins, des voitures et des gens. Seize cents personnes groupées au centre d'une scène. Autour, des accessoires, des meubles pour s'asseoir, des cuisines pour faire à manger, des voitures à conduire et des plats à préparer. Et derrière les accessoires, un décor plat en peinture. Un arrière-plan de maisons en peinture, de gens en peinture, de rues en peinture. Des sons diffusés par des haut-parleurs encastrés dans les murs. Sammy unique élève d'une classe où un jeu de bandes magnétiques remplace le maître.

« Saurons-nous un jour la raison de tout ceci ? demanda-t-elle.

— Il le sait. Ragle le sait.

— Voilà pourquoi nous n'avons pas de radio.

— Avec un poste de radio, vous auriez capté quelque chose.

— Mais nous y sommes parvenus, nous vous avons captés ! »

Il fit une grimace. « C'était une simple question de temps, ça devait arriver tôt ou tard. Mais nous pensions que malgré cela, il finirait par se remettre à travailler.

— Pourtant, quelqu'un s'en est mêlé, glissa Margo.

— Oui, deux autres personnes. Ce soir, nous avons envoyé une équipe à la maison, la vieille maison à deux étages au coin de la rue, mais ils sont partis, il n'y a plus personne. Ils ont laissé toutes leurs maquettes sur place ; ils lui ont donné un cours de Protection civile qui aboutit au présent.

— Si vous n'avez rien d'autre à me dire, dit Margo, j'aimerais que vous vous en alliez.

— Je vais rester ici, répliqua Black. Toute la nuit. Il se pourrait qu'il se décide à revenir. Je me suis dit que vous préféreriez que je ne sois pas avec Junie. Je peux dormir ici, dans la salle de séjour ; ainsi je le verrai s'il rentre. »

Ouvrant la porte d'entrée, il porta une valise à l'intérieur. « Ma brosse à dents, mon pyjama, quelques affaires personnelles », ajouta-t-il d'une voix toujours éteinte.

« Vous avez des ennuis, n'est-ce pas ? dit Margo.

— Autant que vous. » Il posa sa valise sur une chaise, l'ouvrit et se mit à étaler ses effets.

« Si vous n'êtes pas « Bill Black », qui êtes-vous ?

— Je suis Bill Black. Major Bill Black, des Services stratégiques des États-Unis, Front Occidental. À l'origine, je travaillais avec Ragle ; nous calculions le point d'impact des missiles. À divers titres, j'étais son élève.

— Vous ne travaillez donc pas pour la ville, pour la compagnie des eaux. »

La porte d'entrée s'ouvrit sur Junie Black, en manteau, un réveille-matin à la main. Le visage rouge et bouffi, elle venait manifestement de pleurer. « Tu as oublié de prendre ton réveil, dit-elle à son mari en lui tendant l'objet. Pourquoi restes-tu ici ce soir ? » Elle se tourna vers Margo. « Qu'est-ce que je t'ai fait ? Il y a quelque chose entre vous deux, c'est cela ? Depuis le début ? »

Bill et Margo restèrent muets.

« Je t'en supplie, explique-moi, implora Junie.

— Pour l'amour du Ciel, rentre à la maison, dit Bill. Tu ne peux pas comprendre. »

Elle renifla : « C'est bon, tout ce que tu veux. Reviendras-tu à la maison demain, ou est-ce que tu habites ici maintenant ?

— C'est juste pour ce soir », répondit-il.

Junie s'en alla en claquant la porte.

« Quelle peste ! maugréa Bill Black.

— Elle s'imagine toujours qu'elle est votre femme, souligna Margo.

— Elle se l'imaginera jusqu'à ce qu'elle ait été refaite, répliqua Bill. Il en va de même pour vous ; vous continuerez de voir tout ce que vous avez vu jusqu'à maintenant. La préparation que l'on vous a fait subir reste entièrement incrustée en vous, à un niveau non rationnel.

— C'est horrible.

— Oh ! je n'en suis pas certain ; il y a pire. Ce n'est qu'un moyen pour essayer de vous sauver la vie.

— Ragle est-il lui aussi conditionné ? Comme nous tous ?

— Non, répondit Black en déposant sur le canapé son pyjama dont Margo remarqua les couleurs criardes, les fleurs et feuilles rouge vif. La situation de Ragle est un peu différente. C'est lui qui nous a donné l'idée de tout ceci. Il s'est trouvé dans un dilemme, et le seul moyen pour lui de le résoudre consistait à s'enfoncer dans une psychose de retrait. »

Alors, c'est qu'il est effectivement fou, songea Margo.

« Il s'est retiré dans un phantasme de tranquillité, dit Black en remontant le réveille-matin que lui avait apporté Junie. Une époque d'avant-guerre, du temps de son enfance. Vers la fin des années cinquante, quand il était encore gosse.

— Je ne crois pas un traître mot de ce que vous me racontez, déclara Margo qui tentait de rester insensible. Mais elle entendait toujours Black parler.

— Alors nous avons découvert un procédé grâce auquel nous pouvions lui permettre de vivre dans un univers paisible – relativement paisible, j'entends – tout en nous préparant nos interceptions antimissiles. Il pouvait ainsi effectuer son travail sans en ressentir le poids sur ses épaules, sans avoir à songer

aux vies de toute l'humanité qui dépendaient de lui. Pour lui, ce pouvait être un jeu, un concours de journal. C'est à cela que nous avons pensé, au début. Un jour, quand nous sommes passés à son quartier général à Denver, il nous a accueillis en disant : « J'ai « presque terminé le casse-tête d'aujourd'hui. » Et une semaine plus tard environ, il était déjà complètement perdu dans son phantasme de retrait.

— Est-il vraiment mon frère, en réalité ? » demanda Margo.

Black hésita avant de répondre : « Non.

— Existe-t-il une quelconque relation entre nous deux ?

— Non, se força à répondre Black.

— Vic est-il mon mari ?

— N-non.

— Y a-t-il seulement la moindre relation entre nous tous ? »

Le visage de Black se ternit. « Il se trouve que vous et moi sommes mariés. Mais votre type convenait mieux au foyer de Ragle, et nous devons nous soumettre aux impératifs d'ordre pratique. »

Sur ce, tous deux ne dirent plus un mot ; Margo alla à la cuisine d'un pas mal assuré et s'assit à la table, plongée dans la stupeur. *Bill Black, mon mari. Le major Bill Black.*

Pendant ce temps dans le living-room son mari déroulait une couverture sur le canapé, jetait un oreiller à un bout et se préparait à passer une nuit en solitaire.

Elle vint le rejoindre. « Puis-je vous demander quelque chose ? »

Il hocha la tête.

« Savez-vous où se trouve le cordon de lampe que Vic a voulu tirer l'autre soir dans la salle de bain ?

— Vic tenait un magasin d'alimentation dans l'Oregon, répondit Black. Le cordon se trouvait peut-être là, ou peut-être dans son appartement.

— Depuis quand sommes-nous mariés ?

— Depuis six ans.

— Des enfants ?

— Deux filles, quatre et cinq ans.

— Et Sammy ? » L'enfant dormait toujours dans sa chambre, porte fermée. « Il n'a pas de famille ici ? Ce n'est qu'un enfant recruté quelque part, comme un acteur ?

— C'est l'enfant de Vic et de sa femme.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Vous ne l'avez jamais rencontrée.

— Pas cette grosse Texane du magasin, j'espère. »

Black éclata de rire. « Non ! Une fille qui s'appelle Betty ou Barbara ; je ne l'ai jamais vue non plus.

— Quelle histoire compliquée...

— Ça, oui. »

Elle alla se rasseoir à la cuisine. Un peu plus tard, elle entendit Bill allumer la télévision pour écouter un concert pendant près d'une heure, puis éteindre le poste, éteindre la lumière dans la pièce, se glisser sous sa couverture. Et bien malgré elle, elle ne tarda pas à s'assoupir à la table de la cuisine.

Ce fut le téléphone qui la réveilla ; elle entendit Bill Black chercher à tâtons où se trouvait l'appareil.

« Dans le vestibule, indiqua-t-elle d'une voix brumeuse.

— Allô ? » fit Black.

Au grand désarroi de Margo, la pendule fixée au-dessus de l'évier affichait trois heures et demie.

« Entendu. » Black raccrocha et rejoignit à pas maladroits la salle de séjour. L'oreille tendue, elle l'entendit s'habiller, emplir sa valise, ouvrir puis refermer la porte d'entrée. Il n'était plus là.

Il n'attend pas, se dit-elle en se frottant les yeux pour essayer de se réveiller. Elle se sentait raide, gelée ; aussi, tremblant de froid, elle se leva et se posta devant le fourneau dans l'espoir de se réchauffer.

Ils ne reviendront pas, ou du moins Ragle ne reviendra pas, sans quoi Black attendrait.

De sa chambre, Sammy cria : « Maman ! Maman ! »

Elle ouvrit la porte. « Qu'y a-t-il ? »

Sammy s'assit dans son lit. « Qui c'était, au téléphone ?

— Personne. » Entrant dans la chambre, elle se pencha pour enfouir l'enfant sous ses couvertures. « Rendors-toi.

— Papa est déjà rentré ?

— Pas encore.

— Mince », fit Sammy en se recouchant. Déjà il somnait dans le sommeil. « Peut-être qu'ils ont volé quelque chose... qu'ils sont partis de la ville. »

Elle resta dans la chambre, assise au coin du lit de l'enfant, une cigarette à la main, s'efforçant de se tenir éveillée. *À mon avis, ils ne reviendront pas, mais j'attendrai quand même. À tout hasard.*

« Tu veux dire qu'ils ont raison ? dit Vic. Tu prétends qu'ils ont raison de faire sauter des villes, des hôpitaux et des églises ? »

Ragle Gumm se rappela le jour où il venait d'apprendre que des colons lunaires, qu'on appelait déjà lunatiques, avaient ouvert le feu sur les troupes fédérales. La nouvelle n'avait pas tellement surpris. En effet, les lunatiques étaient pour la plupart des insatisfaits, de jeunes couples non établis, de jeunes ambitieux avec leurs épouses ayant peu d'enfants et totalement dépourvus de biens et de responsabilités. Sa première réaction avait été de souhaiter pouvoir se battre, ce que lui interdisait son âge. Et de toute manière, il avait une contribution considérablement plus importante à offrir.

On s'était mis à lui faire prédire le point d'impact des missiles. Il dessinait ses graphiques et ses systèmes et effectuait des recherches statistiques avec l'aide d'une équipe qu'on lui avait attribuée, secondé par le major Black, un élément brillant qui ne demandait qu'à apprendre la technique de prévision. La première année, tout s'était déroulé correctement, après quoi le fardeau de la responsabilité avait terrassé Ragle. Savoir que c'était de lui que dépendait la vie de toute la population l'oppressait désormais. C'est alors que l'armée avait décidé de lui faire quitter la Terre. On l'avait installé à bord d'un vaisseau en partance pour un de ces lieux de bien-être où les grands responsables gouvernementaux venaient souvent gaspiller leur temps.

Le climat vénusien, à moins que ce ne fussent les qualités minérales de l'eau, ou les bienfaits de la gravité, avait joué un

rôle décisif dans la lutte contre le cancer et les troubles mentaux, depuis quelques années.

C'était la première fois de sa vie qu'il quittait la Terre, qu'il naviguait dans l'espace entre les planètes, qu'il se libérait de la gravité. Il échappait au plus grand des jougs, à la force fondamentale qui dictait le comportement de la matière. La théorie du Champ Unifié d'Heisenberg avait rassemblé toutes les énergies, tous les phénomènes en une unique expérience et à présent que son vaisseau quittait la Terre, il abandonnait cette expérience au profit d'une autre, celle de la liberté totale.

Voilà qui répondait, selon lui, à un besoin dont il n'avait jamais pris conscience, à une pulsion aussi profondément dissimulée que permanente, qui l'avait accompagné au long de sa vie sans jamais s'exprimer. Le besoin de voyager, d'être un migrant.

Ses ancêtres s'étaient déplacés. Nomades vivant de cueillettes et non de culture, ils avaient gagné l'Occident par l'Asie.

Une fois la Méditerranée atteinte, ayant du même coup atteint la lisière du monde, ils s'étaient établis : il n'existait nul autre endroit où aller. Puis quelques siècles plus tard étaient parvenues des nouvelles annonçant l'existence d'autres terres au-delà des mers. Ils connaissaient très mal la mer et ne l'avaient guère affrontée, malgré une terrifiante équipée navale pour tenter de poser le pied sur les côtes de l'Afrique du Nord, aventure qu'ils avaient entreprise à l'aveuglette, d'un continent à l'autre. Après quoi ils s'étaient retrouvés une fois de plus face aux limites du monde.

Mais aucune race ni espèce n'avait jamais fait l'expérience d'une telle migration, de planète à planète. Comment faire mieux ? À présent, dans leurs vaisseaux, les hommes effectuaient le bond ultime. Chaque variété vivante sacrifiait à sa migration et se déplaçait, obéissant ainsi à une universelle pulsion, mais les hommes venaient d'atteindre le stade final et dans la limite de leurs connaissances, nulle autre espèce n'avait réussi à en faire autant.

Le phénomène n'avait rien à voir avec les minéraux, les ressources du sol ni les mesures scientifiques. Ni même avec

l'exploration ou les considérations de profit. Tout ceci n'était qu'excuses. La véritable raison échappait au domaine du conscient. Quand bien même on l'y eût exhorté, Ragle n'eût pu définir ce besoin qu'il avait pourtant pleinement ressenti déjà. Personne n'eût pu définir cet instinct à la fois des plus primitifs, des plus nobles et des plus complexes.

Et le plus drôle, se dit-il, c'est que les gens proclament que Dieu n'a jamais voulu que l'homme voyage dans l'espace !

Ce sont les lunatiques qui ont raison, songeait-il, parce qu'ils savent que cela n'a rien à voir avec le profit qui peut être retiré des concessions minières. Nous nous bornons, en réalité, à faire semblant d'exploiter le sous-sol lunaire, or il ne s'agit pas d'une question politique, ni même d'une question d'éthique. Mais quand quelqu'un vous pose une question, il faut répondre quelque chose et faire semblant de savoir.

Donc, pendant une semaine, Ragle s'était baigné dans les chaudes eaux thermales de Roosevelt Hot Springs, sur Vénus, après quoi on l'avait renvoyé sur Terre. Peu après, il s'était remis à songer aux jours heureux de son enfance où son père lisait le journal pendant que les petits regardaient *Capitaine Kangourou* à la télé ; où sa mère conduisait la Volkswagen flambant neuve ; où la radio, au lieu de diffuser des nouvelles de la guerre, parlait des premiers satellites terrestres, d'un germe d'espoir pour l'énergie thermonucléaire permettant de disposer de sources d'énergie inépuisables.

C'est-à-dire avant les grandes grèves, les dépressions et les dissensions.

Là s'arrêtait sa mémoire : il passait son temps à rêver aux années cinquante. Et un beau jour, il se retrouvait subitement dans les années cinquante, événement aussi merveilleux qu'étourdissant. Les sirènes, les camps de concentration, le conflit et la haine, tout avait disparu. Plus d'autocollants proclamant UN MONDE UNIQUE ET HEUREUX, plus de soldats en uniforme présents à longueur de journée, finie la terreur du prochain missile, finis la tension et le doute qui accablaient chacun. Finie la terrible culpabilité que suscitait la guerre civile et que masquait une férocité croissante. Frère contre frère, famille contre famille.

Une Volkswagen se garait. Une ravissante femme en sortait, sourire aux lèvres, et demandait :

« Bientôt prêt à rentrer ? »

Une bonne petite voiture, qu'ils ont achetée là, songeait-il. C'est un achat intelligent ; elle est bien cotée à l'argus.

« Presque, répondait-il à sa mère.

— J'ai deux ou trois choses à prendre au drugstore », disait son père en fermant les portières.

Il regardait ses parents se diriger vers le drugstore du Centre Commercial Ernie et pensait aux reprises des rasoirs électriques. Soixante-quinze cents pour votre vieux rasoir quelle qu'en soit la marque. Aucun souci oppressant : le plaisir d'acheter. Les brillantes enseignes au-dessus de sa tête, les mouvantes publicités de toutes les couleurs. Éclat et splendeur. Il déambulait entre les longues voitures pastel, levait les yeux vers les enseignes, lisait les mots qui se bousculaient dans les vitrines. Café filtre : 69 cents la livre. Mince, quelle affaire ! se disait-il.

Son regard rencontrait la marchandise, les véhicules, les clients, les caisses. Beaucoup de choses à voir, s'émerveillait-il. Une vraie foire-exposition. Au rayon alimentation, une dame donnait du fromage à déguster gratuitement. Il se dirigeait dans cette direction. De petits dés de fromage sur un plateau qu'elle présentait à tout le monde. Quelque chose pour rien. La fièvre, le brouhaha, les murmures. Il pénétrait dans le magasin et allait chercher son échantillon en tremblant comme une feuille. Bien plus grande que lui, la vendeuse lui souriait.

« Qu'est-ce qu'on dit ?

— Merci.

— Cela te plaît de te promener partout pendant que tes parents font les courses ?

— Oh ! oui, répondait-il en mâchonnant son fromage.

— Est-ce parce que tu as l'impression que tout ce dont tu peux avoir besoin, on le trouve ici ? Parce qu'un grand magasin, un supermarché, c'est tout un monde ?

— Je crois, admettait-il.

— *Alors tu n'as rien à craindre, lui déclarait la femme. Il est inutile d'être anxieux, tu peux te détendre. Ici, tu trouveras la paix.*

— *C'est vrai », répondait-il en conservant tout de même un subtil sentiment de méfiance à l'égard de la vendeuse et de ses questions. Il guignait du coin de l'œil le sympathique plateau de dégustation.*

« *À quel rayon es-tu maintenant ? » le questionnait encore la dame.*

Il regardait autour de lui et constatait non sans étonnement qu'il se trouvait au rayon pharmacie, devant les tubes et les flacons de lotion pour les mains. Mais j'étais au rayon alimentation, se dit-il, médusé. Où est le plateau de pâte dentifrice, les brochures, les lunettes de soleil de dégustation gratuite ? Trouve-ton ici du chewing-gum et des bonbons à déguster gratuitement ? Ce serait chouette.

« *Vous voyez, dit la dame, on ne vous a rien fait, on n'a pas touché à votre cerveau. C'est vous-même qui avez glissé dans le passé, comme vous venez de le faire rien qu'en lisant quelques lignes. Vous avez perpétuellement envie de retourner dans le passé.* » Elle ne présentait plus son plateau de dégustation. « *Savez-vous qui je suis ?* demanda-t-elle d'un ton bienveillant.

— *Je vous connais.* » Il n'alla pas plus loin, incapable de se souvenir.

« *Je suis Mrs. Keitelbein.*

— *Ah ! oui, fit-il en s'écartant. Vous avez fait beaucoup pour moi, ajouta-t-il, reconnaissant.*

— *Vous êtes en train de vous en sortir, dit Mrs. Keitelbein, mais cela prendra du temps car le flux qui vous maintient dans le passé est puissant.* »

Tout autour de lui grouillait la foule des samedis après-midi. Que c'est agréable ! songeait-il. Voici l'âge d'or, la plus belle des époques où l'on puisse vivre. Je souhaite pouvoir vivre ainsi à jamais.

Près de la Volkswagen, les bras encombrés de paquets, son père lui faisait signe. « Allez, on y va », lui criait-il.

Il répondait : « J'arrive ! », s'émerveillant encore, contemplant encore tout et refusant de tout abandonner. Dans un coin du parking s'amoncelaient des tas de papiers aux vives couleurs chassés par le vent, des emballages, des cartons et des sachets. Il s'en représentait la disposition, distinguait les paquets de cigarettes écrasés des couvercles de cartons des pots de crème. Les rebuts recelaient un objet de valeur. Un billet d'un dollar plié, emporté par le vent comme le reste. Il se penchait, l'extrayait, le déplaçait. Oui, un billet d'un dollar, sans doute perdu depuis bien, bien longtemps.

« Hé ! Regardez ce que j'ai ! » criait-il à ses parents en courant les rejoindre.

La discussion se terminait sur : « Est-ce qu'il peut le garder ? Est-ce que ce serait juste ? » Ainsi parlait sa mère préoccupée.

« Comment veux-tu trouver à qui appartient ce billet ? » répliquait son père. Bien sûr que tu peux le garder. » Son père lui passait la main dans les cheveux.

« Mais cet argent, il ne l'a pas gagné, protestait sa mère.

— C'est moi qui l'ai trouvé ! chantait Ragle Gumm en serrant le billet dans son poing. J'ai deviné où il était, je savais qu'il était là-bas avec des saletés.

— Un coup de chance, concluait son père. Tiens, je connais des types qui peuvent se promener sur le trottoir et trouver de l'argent n'importe quel jour de la semaine. Moi, ça ne m'est jamais arrivé. Je parie que je n'ai jamais trouvé une seule malheureuse piécette dans le caniveau de toute ma vie.

— Moi je sais, chantait Ragle Gumm. Je sais deviner, je sais comment. »

Plus tard, son père se reposait sur le canapé et parlait de la seconde guerre mondiale et du rôle qu'il avait joué dans les opérations du Pacifique, tandis que sa mère faisait la vaisselle. La tranquillité du foyer...

« Que vas-tu faire avec ton dollar ? s'informait sa mère.

— Je vais l'investir pour en avoir plus, répondait Ragle Gumm.

— *Grand homme d'affaires, hein ? souriait son père. N'oublie pas de penser aux impôts.*

— *Il m'en restera plein de côté », déclarait-il avec assurance en se rabattant en arrière à la manière de son père, mains derrière la nuque et coudes écartés.*

Il savoura cet instant, le plus heureux de sa vie.

« Mais pourquoi tant d'erreurs ? demanda-t-il. La Tucker. C'était une voiture fantastique, mais... »

Mrs. Keitelbein l'interrompit. « Vous êtes déjà monté dedans une fois.

— Ah ! oui, admit-il. Ou du moins je crois que oui, quand j'étais jeune. » Arrivé là, il pouvait presque sentir la présence du véhicule. « À Los Angeles. Un ami de mon père possédait l'un des prototypes.

— Vous voyez bien qu'il existe une explication.

— Mais on ne l'a jamais fabriquée en série ; elle n'a jamais dépassé le stade expérimental.

— Mais vous en aviez besoin, argua Mrs. Keitelbein. C'était pour vous.

— Et *La Case de l'Oncle Tom* », poursuivit Ragle. Quand Vic leur avait montré le bulletin du Club du Livre du Mois, il n'avait rien remarqué de particulier. « Ce bouquin a été écrit il y a plus d'un siècle avant l'époque où je vivais ; c'est un très vieux livre. »

Mrs. Keitelbein prit le magazine, l'ouvrit à une certaine page et le tendit à Ragle. « Une vérité de votre enfance. Essayez de vous rappeler. »

Et là, dans l'article en question, figurait effectivement une ligne sur l'ouvrage. Ragle en possédait un exemplaire qu'il avait lu et relu. Une couverture jaune et noir en piteux état, des illustrations qui devaient avoir été dessinées au fusain, aussi terrifiantes que le roman lui-même. Voici qu'il ressentait le poids du livre dans sa main, la toile et le papier poussiéreux et rêches au toucher. Il se revoyait dans l'ombre paisible du jardin, le nez bas, les yeux rivés au texte. Il se revoyait conservant le livre dans sa chambre pour le relire une fois de plus, car c'était

un élément stable, qui ne changeait pas. Ragle en éprouva à présent un sentiment de certitude et d'assurance. Il avait maintenant l'impression de pouvoir compter sur la présence de cet objet, comme par le passé. Jusqu'aux marques de crayon sur la première page, jusqu'aux initiales qu'il avait griffonnées.

« Tout a été accordé en fonction de vos exigences, reprit Mrs. Keitelbein. Tout ce dont vous aviez besoin pour votre sécurité et votre confort. Pourquoi donc respecter la vraisemblance ? Du moment que *La Case de l'Oncle Tom* était une nécessité de votre enfance, on a inclus le livre. »

Comme dans un rêve : uniquement ce qui est bon, on exclut l'indésirable.

« Et si les postes de radio interféraient, dans ce cas, pas de postes de radio, poursuivit Mrs. Keitelbein. Ou du moins, ils n'étaient pas censés exister. »

Et dire qu'il s'agissait de quelque chose d'aussi naturel ! s'étonna Ragle. Régulièrement, de temps à autre, ils avaient entrevu un poste de radio tout en continuant d'oublier que dans l'illusion où ils vivaient, la radio n'existait pas ! Ces accrocs étaient sans conséquences. *La difficulté typique qui survient lorsqu'on veut maintenir un rêve : il manque de consistance.*

Alors qu'il était assis à notre table en jouant au poker, songeait Ragle, Bill Black a vu le poste à galène sans se rappeler quoi que ce soit. Accaparé comme il l'était par des soucis plus importants, ce détail trop banal ne l'a pas heurté.

Avec son habituelle patience, Mrs. Keitelbein continuait : « Vous comprenez donc qu'ils vous ont bâti un cadre paisible et sûr où vous pouviez effectuer votre travail sans être en proie au doute ni distrait. Et aussi sans vous dire que vous vous trouviez dans le mauvais camp. »

Vic éclata : « Le mauvais camp ? Le camp qui a été attaqué, oui !

— Dans une guerre civile, décréta Ragle, les deux camps sont mauvais. Inutile de chercher à démêler quoi que ce soit, tout le monde est victime. »

À l'époque de sa lucidité, avant qu'on l'eût arraché à son bureau pour l'implanter dans la Vieille Ville, Ragle avait élaboré un plan. Ayant soigneusement rassemblé ses notes et ses

dossiers et fait sa valise, il s'était préparé à partir. Il avait réussi, après maints détours, à entrer en contact avec un groupe de lunatiques californiens dans un camp de concentration du Midwest ; les séances de réorientation n'avaient encore affecté ni eux ni leur loyauté, et ils lui avaient donné des instructions. Il devait rencontrer un lunatique libre et non détecté de Saint Louis, un certain jour à une certaine heure. Mais la veille, son contact s'était fait prendre et avait parlé ; l'aventure n'avait pas été plus loin.

Dans les camps de concentration, les lunatiques subissaient un lavage de cerveau systématique, bien qu'évidemment la désignation officielle de leur traitement fût fort différente : dans la perspective d'un nouveau système d'éducation, l'individu était libéré de ses préjugés, de ses convictions erronées, de ses obsessions névrotiques et de ses idées fixes. Un savoir accru l'aidait à devenir plus adulte, et une fois le stage terminé, c'était un homme meilleur.

Lors de l'installation de la Vieille Ville, les personnes devant y vivre s'étaient toutes volontairement soumises au traitement pratiqué dans les camps. Toutes sauf Ragle. Le traitement imposé, dans son cas, avait donc consolidé les derniers éléments de son retrait dans le passé.

Ce sont eux qui m'ont fait revivre le passé, comprit-il. Je m'y suis retiré et ils m'y ont suivi pour ne pas me perdre de vue.

« Réfléchis bien, recommanda Vic. Ce n'est pas rien, que de passer de l'autre côté.

— Il a déjà réfléchi, affirma Mrs. Keitelbein. Il y a trois ans de cela.

— Je ne marche pas avec toi, annonça Vic.

— Je le sais, fit Ragle.

— As-tu l'intention de ne pas tenir compte de Margo, ta propre sœur ?

— Oui.

— Tu as l'intention de ne tenir compte de personne ?

— Oui.

— Donc, pas de problème, ils peuvent nous bombarder et nous tuer tous.

— Non. » Car après s'être proposé pour venir travailler à Denver et après avoir abandonné ses affaires privées, il avait appris un secret bien gardé que les dirigeants n'avaient jamais révélé à la population. Les lunatiques, les colons lunaires, avaient accepté d'en venir à un accommodement dans les premières semaines du conflit, en insistant toutefois sur une double condition : un effort considérable devait être soutenu pour prolonger la colonisation, et les lunatiques ne devaient subir de poursuites ni représailles après la fin des hostilités. L'absence de Ragle Gumm eût suffi à amener le gouvernement à céder sur ces points, car la menace des missiles l'oppressait toujours. Quant à la population, sa haine des colons lunaires n'était point insurmontable ; trois ans de guerre et de souffrance d'un côté comme de l'autre avaient altéré les principes de chacun.

« Tu es un traître », accusa Vic en dévisageant son beau-frère. Mais je ne suis pas ton beau-frère, songeait Ragle. Il n'y a pas de relation entre nous, je ne te connaissais pas avant d'arriver dans la Vieille Ville.

Non, rectifia-t-il, je me trompe, je le connaissais. Quand je vivais à Bend, dans l'Oregon, il gérait un magasin d'alimentation et c'est chez lui que j'allais acheter mes fruits et légumes frais. Il était toujours en train de s'affairer autour des bacs à pommes de terre, en tablier blanc, souriant à la clientèle et traquant les tubercules douteux. Là s'arrêtait notre fréquentation.

Et je n'ai pas de sœur.

Mais, se disait-il, je considère Vic et Margo comme ma famille parce qu'au cours des deux années et demie passées dans la Vieille Ville, avec Sammy, ils ont été ma famille, une véritable famille. Et Junie et Bill Black sont mes voisins. Ainsi donc, il est vrai que je ne tiens nullement compte de ma famille, de mes voisins, de mes amis. C'est ce que signifie la guerre civile, en un sens la guerre la plus idéaliste qui puisse être, la plus héroïque, puisqu'elle suppose le plus de sacrifices et le moins d'avantages pratiques.

J'agis ainsi parce que je sais que j'ai raison. Mon devoir passe avant tout. Tous les autres, Bill Black, Victor Nielson,

Margo, Lowery, Mrs. Keitelbein et Mrs. Kesselman, ont fait leur devoir, ils ont agi en fonction de leurs convictions. J'ai l'intention d'en faire autant.

Il tendit la main à Vic. « Au revoir. »

Visage de marbre, Vic l'ignora.

« Rentres-tu à la Vieille Ville ? » s'informa Ragle.

Vic hocha la tête.

« Peut-être vous reverrai-je tous un jour, dit Ragle, après la guerre. » Selon lui, le conflit était à l'agonie. « Mais je me demande s'ils vont conserver la Vieille Ville en l'absence de son pivot. »

Vic tourna les talons et gagna la porte du drugstore.

« Il y a un moyen de sortir d'ici ? lança-t-il vigoureusement, le dos toujours tourné.

— On vous laissera sortir, dit Mrs. Keitelbein. Nous vous déposerons au bord de la grand-route et vous pourrez rejoindre la Vieille Ville en auto-stop. »

Vic resta près de la porte.

C'est odieux, songea Ragle Gumm révolté, mais il en est ainsi depuis un certain temps déjà. La situation n'a rien d'exceptionnel, aujourd'hui.

« Me tuerais-tu, si tu en avais la possibilité ? demanda-t-il à Vic.

— Non. Qui sait, il n'est pas impossible que tu repasses un jour de notre côté.

— Allons-y, fit Ragle à l'adresse de Mrs. Keitelbein.

— Voici l'heure de notre second voyage, lui répondit-elle. Vous allez quitter la Terre une fois de plus.

— En effet. » Un lunatique de plus allait grossir les rangs lunaires.

Derrière la vitrine du drugstore surgit une silhouette en position de lancement, exhalant à la base de blanches vapeurs. La plate-forme de chargement s'avança et s'arrima automatiquement ; une porte s'ouvrit dans le flanc du vaisseau. Quelqu'un risqua la tête au-dehors, clignant de l'œil dans les ténèbres, avant d'allumer une lampe de couleur.

L'homme à la lampe ressemblait à Walter Keitelbein de frappante manière. Et en fait, il s'agissait bien de Walter Keitelbein.

Fin